

Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent

ARCHIVES REGIONALES
DE L'U.Q.A.B.



Portraits de femmes

Vol. V Nos 3-4 Decembre 1978

revue d'histoire du bas saint-laurent

Revue publiée
par la
Société d'Histoire
du Bas Saint-Laurent
60 ouest, de l'Evêché
Rimouski, Québec.

EXECUTIF:

Président Rodrigue Hubert
Trésorier Germain Thériault
Secrétaires Marie-Ange Caron
Danielle Roy

**Comité de
rédaction de la
Revue** Jacques Lemay
Noëlla Jean Bouchard
Jacques Ouellet

**Comité de
généalogie** Robert Claveau, responsable

**Comité de
publicité** Louis Trépanier, responsable

décembre 1978 volume V numéros 3 et 4

Sommaire

Editorial: Pourquoi les femmes?	2 à 3
Noëlla Jean Bouchard	
Rencontre avec Anne Marie Dumais	4 à 10
Noëlla Jean Bouchard et Jacqueline Michaud	
Souvenirs d'une infirmière	11
Céline L. Beaulieu	
Chère Mémère	12 à 13
Monique Vézina-Parent	
Les femmes vues à travers les journaux rimouskois	14 à 21
Ghislaine Pineau-Ouellet	
Madeleine Villeneuve	22 à 23
Louise Roy-Harvey	
Les cercles des Fermières de la province de Québec dans la région	24 à 26
Stella Lavoie	
On parle du monde... de chez nous... le Jal.	27
Huguette Rioux et al.	
Madeleine Gleason-Huguenin. Un demi-siècle d'écriture au féminin	26 à 31
Lisette Morin	
Boulot... Métro... Dodo ... Ou...	32
Janine Martin Hardy	
Perspectives pour les femmes telles que proposées par un évêque entre 1926-1950	33 à 36
Monique Dumais	

Dépôts légaux
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU QUEBEC
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU CANADA

© 1978 Société d'histoire du Bas St-Laurent
Toute reproduction interdite

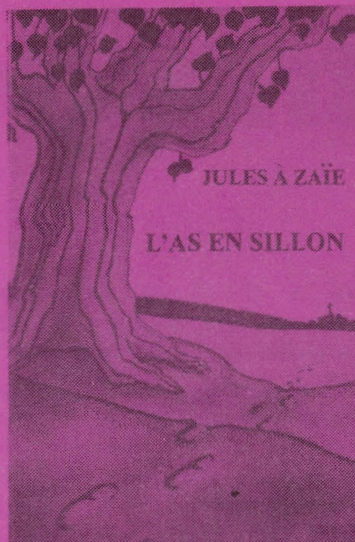
Numéro international normalisé
des publications en série:
ISSN-0381-8454

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

ARCHIVES RÉGIONALES
DE L'U.Q.A.R.

Lecture de l'Est

L'AS EN SILLON



Recréer une vie, redécouvrir toutes les images d'une enfance passée à l'ombre "d'un grand chêne" fondateur d'une "forêt", tel est le thème central de "L'As en sillon". Cette petite plaquette de plus de 60 pages nous plonge dans l'aventure de ce qu'a été la vie de ceux qui, dans les années difficiles ont eu pour survivre à trimer dur, à extraire de la terre le paon qui servi à se nourrir et à nourrir les enfants qui venaient à intervalles réguliers. Ce pain, rien n'assurait que l'hiver, qui dans ces pays est particulièrement difficile, ne vous l'enlève à la dernière minute.

"L'As en sillon", c'est raconter d'une manière poétique la vie, ou du moins l'image que nous avons de cette vie. Il ne s'agit pas d'événements qui s'enchaînent, se suivent comme dans un roman d'aventure. Ce regard sur le passé ne se fait pas avec les images que nous transmet le cerveau mais plutôt avec la vision que donne un cœur se rapprochant de ses propres origines. Un cœur qui épure toutes les déformations que lui ont fait subir les circonstances, les milieux dans lesquels il a évolué. "L'As en sillon", c'est de la poésie, mais de la poésie réaliste. Nous ne qualifions pas ici le genre mais plutôt ce qui se dégage de l'ensemble.

L'auteur ne voit pas ces "sentiments d'existence" comme étant faciles et roses. Au contraire, il y aborde les difficultés à un point tel qu'une certaine mélancolie se dégage de l'oeuvre. Il est vrai que défricher la terre, apprivoiser l'environnement, y consacrer tout son temps et toute sa vie peut à la longue faire naître un sentiment de langueur.

Répéter d'années en années les mêmes gestes, espérer toujours les mêmes choses sans que le résultat ne soit assuré pour autant oblige à acquérir la sagesse des petites victoires. La sagesse de goûter aux repas de chaque jour, la sagesse de croire que ce qui importe c'est le moment présent. Et pourtant, la conscience de cette façon de vivre ne s'imposait pas, l'on pourrait même se demander si elle aussi, elle en n'était pas devenu une obligation.

Ce n'est qu'à travers la foi, à l'ombre du grand Chêne que cette vie put s'accomplir et aussi, ce n'est que par la foi qu'une oeuvre de ce genre put s'écrire. "L'As en sillon" de l'Ascension de Patapédia dans le comté de Bonaventure eût pu être d'ailleurs, mais l'expérience aurait été sans doute différente. "L'As en sillon" écrit par le fils de l'un des pères de ce village, Vianney Gallant, est à lire et à relire. La compréhension vient avec l'amour et c'est avec l'acceptation de ce passé différent d'aujourd'hui que nous pourrions comprendre.

J.Y.Roy

(Ce commentaire est tiré du "Progrès Echo", 26 avril 1978).

Les 150èmes

Plusieurs paroisses de la région ont fêté cette année ou fêteront l'an prochain le cent cinquantième anniversaire de leur érection canonique: en 1978 pour l'Isle-Verte, Saint-Fabien et Saint-Simon; en 1979 pour Saint-Germain, Sainte-Luce et Sainte-Flavie. Dans notre précédent numéro, nous vous avons présenté le volume de Robert Michaud intitulé: **L'Isle-Verte vue du large**. Il nous fait plaisir de vous entretenir aujourd'hui de deux nouvelles publications qui viennent enrichir notre bibliothèque en histoire régionale.

Histoire de St-Fabien 1928-1978, par Marielle Coulombe en collaboration avec Monique Coulombe, Claire Fournier et Michel Lavoie (Corporation municipale de St-Fabien, St-Fabien 1978).

Résultat d'une longue recherche, cette monographie de St-Fabien nous présente la vie d'une communauté rurale au cours d'un siècle et demi. Nous nous mettons à l'école du réel par l'approfondissement systématique, progressif de la connaissance de ce coin de terre: de la seigneurie à la paroisse, de la mise en place de la structure municipale à celle de l'école, de la vie quotidienne à la vie politique, des réalités physiques à celles de l'économique, en passant par l'évocation d'événements tragiques ou heureux, sans oublier les légendes, les contes, les poètes, les personnalités qui ont vécu et travaillé pour le bonheur de cette communauté de l'est du Québec.

Pour les 150 ans de Saint-Simon 1928-1978, par Rodier Voisine et Mario Thibault avec la collaboration de Nive Voisine (Saint-Simon de Rimouski 1978)

Oeuvre du Comité des fêtes du 150^e de Saint-Simon, ce volume nous présente les principaux événements qui ont jalonné les cent cinquante années d'existence de cette paroisse du Bas du fleuve. Les 425 pages agréablement illustrées touchent tous les aspects de la paroisse et rappellent le passé avec émotion.

Pour ce qui est de Saint-Germain, de Sainte-Flavie et de Sainte-Luce, des comités travaillent présentement à la préparation et à la rédaction de monographies ou d'albums souvenirs qui viendront rappeler l'histoire de ces paroisses.

DOCUMENTATION - Archives

Le Service des archives régionales de l'Université du Québec à Rimouski, dont les deux objectifs majeurs sont la sauvegarde et l'acquisition de fonds d'archives utiles à la recherche universitaire, est à la recherche de toute documentation reliée aux domaines suivants:

Domaine agricole: cercles de fermières, sociétés de colonisation, syndicats catholiques,...

Domaine commercial: commerces, entreprises, industries,...

Domaine coopératif: coopérative agricoles, coopératives de consommation, coopératives forestières,...

Domaine du développement régional: Conseil d'orientation économique (C.O.E.B.), Bureau d'aménagement de l'Est du Québec (B.A.E.Q.), Comité de liaison de l'Est du Québec (C.O.L.E.Q.),...

Domaine forestier: compagnies forestières, syndicats forestiers,...

L'Université offre d'intéressantes conditions de traitement, de conservation et de consultation qui assureront la protection et l'utilisation rationnelle de vos fonds d'archives.

Donc, si vous êtes en possession légale de telles archives et que vous désiriez vous en départir au profit de la recherche universitaire, veuillez vous adresser à:

Monsieur Pierre Collins
Responsable du Service des archives régionales
Université du Québec à Rimouski
300, avenue des Ursulines, Rimouski, Qué. G5L 3A1
Tél.: 724-1726 — 724-1470

Pourquoi les

Dans le livre "Ainsi soit-elle", la française Benoitte Groulx exprime son hésitation à produire un autre livre sur les femmes qui, dans un univers de consommation exacerbée, sont rapidement passées du statut d'"objet" à celui de "sujet" mais sans que disparaisse l'exploitation rattachée à l'un ou l'autre.

Il est vrai qu'il y a eu, depuis les dix dernières années, abus de publications sur le féminisme, devenu une mode. L'Occident en perte de vitesse, effrayé par l'Apocalypse qui s'annonçait, s'est cherché des bouées de sauvetage. Le cri des femmes, que ce soit celui de la "Femme totale" [d'extrême-droite, du genre "je suis heureuse d'être la servante de mon mari"] ou des "Têtes de pioche" a joué le rôle de l'écho. Rassurant même s'il était terrifiant.

Après la tempête des débuts, le calme semble être revenu. Le "Féminisme" [dont la connotation négative était évidente] est devenu la "féminitude", vocable magnifique inventé par Gisèle Halimi pour désigner la condition spécifique à la femme. Le mouvement poursuit désormais son cours, inéluctable, irréversible.

Les hommes ont finalement compris sa nécessité. A preuve, les propos de Jean Daniel [rédacteur en chef du journal d'opinion "Le Nouvel Observateur" et témoin privilégié de la scène contemporaine] tirés de son essai d'autobiographie professionnelle, "Le temps qui reste" où il soutient que l'affirmation des femmes est l'évènement le plus radicalement nouveau des dernières décennies. Et, ajoute-t-il, "si elle s'impose, si elle parvient à triompher de tous les obstacles séculaires, alors elle suscitera des perturbations sociologiques plus importantes que toutes les décolonisations".

DES FEMMES D'ICI

Le modeste numéro que nous vous présentons n'a pas d'autre ambition que celle de donner la parole à quelques femmes d'ici. Car malgré cette profusion de manifestes, analyses, émissions, textes divers etc. concernant la femme, il faut admettre, en toute honnêteté, que la Rimouskoise, la Jaloise... bref, la femme de notre milieu n'a pas eu souvent l'occasion de s'exprimer. Quand elle l'a fait, c'est avec la discrétion et l'effacement qu'on lui connaît depuis toujours, elle

qui a choisi de conserver la noblesse de ses origines paysannes plutôt que d'accéder aux illusions de la "grande ville".

Rappelons seulement qu'aux récentes élections municipales, peu de femmes ont osé se présenter aux postes de maire ou à celui -pourtant moins imposant- de conseiller. Faut-il croire que nous n'avons rien à dire sur la chose publique alors que dans notre quotidien, nous avons à gérer un budget souvent aussi serré que celui de la cité? alors que, mères de familles, nous devons à la fois être débrouillardes, courageuses et user d'un jugement sûr?

C'est un peu cette lacune que nous avons voulu combler, en attendant "le jour où le prince de la ville sera une femme". Malheureusement, notre revue ne sera pas exhaustive car nous faisons face à des limites matérielles abrutissantes mais infranchissables: le nombre de pages et le coût d'impression pour n'en nommer que deux.

Dans la voie que propose la petite histoire, chaque femme aurait pu raconter ses souvenirs, ses expériences, ses chagrins, ses joies. Chacune aurait mérité le droit de se dire, avec des mots qui lui sont propres, et le droit d'être entendue. Il s'agit d'une première tentative, et nous n'abandonnons pas l'idée de poursuivre cette étude qui pourrait prendre une dimension plus vaste, "sociologique" comme disent les universitaires.

Nous espérons que plusieurs sauront reconnaître ce qu'elles sont à travers cette petite galerie de portraits féminins.

• Annemarie Dumais, artiste et humaniste, dont les propos les plus simples atteignent une dimension universelle.

• Madeleine Huguenin, écrivain méconnu, que Lisette Morin sort de l'ombre.

• Madeleine Villeneuve, bibliothécaire autodidacte, trop humble, car sa contribution à la culture des Rimouskois est unique.

• "Mémère", mythe québécois, personnage qui fut souvent la hantise de notre enfance et dont Monique Vézina-Parent nous parle avec chaleur et tendresse.

• La jaloise, modèle de courage et preuve vivante de la collaboration qui peut exister entre l'homme et la femme

femmes?

- La femme au foyer, femme d'hier... et d'aujourd'hui, sur laquelle une Trifluvienne nous questionne.
- L'infirmière, qui joua aux temps de la colonisation un rôle [sage-femme] auquel on songe sérieusement à revenir.

S'ajoutent trois études d'importance, qui nous concernent toutes. Nos mères ont été et sont peut-être encore membres des cercles de fermières, regroupement majeur dans les régions périphériques. Elles ont également été victimes de la perception étriquée qu'ont eu d'elles l'Église et les journaux de l'époque, liés par le pouvoir qu'ils exerçaient de manière impériale.

DES FEMMES "HISTORIQUES"?

Ces personnages sont-ils "historiques"? Voilà une grande question qui nous ramène à la problématique fondamentale: "qu'est-ce que l'histoire?"

La réponse n'est pas simple car il y a plusieurs écoles:

- Certains s'attachent à une date arbitraire [100 ans par exemple] et refusent de parler d'"histoire" dès qu'elle est dépassée. Dans ce cas, il ne faudrait s'intéresser qu'aux siècles antérieurs
- D'autres ont une perception essentiellement chronologique et l'"histoire" d'un individu ou d'une institution débute avec sa naissance et se termine par sa mort
- D'autres s'arrêtent à un événement. Pour eux, l'histoire c'est le feu de 1950, ou tout ce qui s'est passé d'"important" [terme subjectif s'il en est un] le jour du 2 avril 1847
- D'autres encore sont restés accrochés à l'histoire religieuse qui, effectivement, a sa place, les religieux ayant joué un rôle prédominant dans la vie québécoise et dans celle de la région. Mais ils n'étaient pas les seuls à agir...

Le comité de rédaction de la Revue d'Histoire du Bas St-Laurent, présent depuis deux ans, a, pour sa part, essayé d'élargir ces cadres trop étroits que certains membres ou collaborateurs voulaient lui fixer. Nous voulions une "Histoire" davantage liée avec la réalité, avec le présent, proche en fait de ce

que la terminologie savante appelle "l'histoire des mentalités" et qui permet de fréquenter la psychologie, la sociologie, la culture etc. C'est dans ce contexte qu'il faut situer par exemple l'entretien avec Roger Fournier, écrivain natif de St-Anaclet, et ce numéro sur la femme.

Les grands historiens ont de beaux mots pour expliquer cette option. Lucien Febvre définit l'histoire et la connaissance historique de la façon suivante: "c'est le besoin qu'éprouve chaque groupe humain, à chaque moment de son évolution, de chercher et de mettre en valeur, dans le passé, les faits, les événements, les tendances qui préparent le temps présent et qui permettent de le comprendre, qui aident à le vivre".

Nous n'avons pas fait de choix idéologique, ou peut-être en avons nous fait un puisque nous étions ouverts à toutes les idéologies. Nous avons eu un respect entier pour tous ceux qui nous ont soumis des articles et nous les avons diffusés intégralement, sans rien y changer, qu'ils nous soient venus d'universitaires -habituels à écrire- ou de gens du milieu dont l'expression était plus simple et, à notre avis, aussi valable. Les six numéros que nous vous avons préparés étaient sans doute de qualité inégale. On nous l'a souvent reproché.

Malgré les critiques, nous avons maintenu notre position, catégoriquement, pour que des étudiants, des travailleurs, des mères de famille puissent s'exprimer dans cette Revue qui appartient au public.

Les changements que nous avons amorcés ne sont pas très considérables. Ils n'ont pas bouleversé la petite vie tranquille des Rimouskois qui continuent de préférer le ski et les parties de gouret télévisées à la réflexion historique.

Mais ces changements existent, et la réflexion que nous avons amorcée se continuera, s'intensifiera avec le nouveau comité de rédaction qui a été élu lors de l'assemblée générale du 15 novembre dernier. Nous leur souhaitons la meilleure des chances, et nous leur assurons notre collaboration s'ils la désirent.

Noella Jean Bouchard



Rencontre avec Annemarie Dumais

Quand, au cours de l'une de nos récentes conversations téléphoniques, Annemarie me demanda pourquoi je voulais à tout prix qu'il y ait une entrevue avec elle dans la Revue d'Histoire du Bas St-Laurent, je lui répondis tout bêtement que je ne le savais pas. Et elle me répliqua, avec émotion, la voix étouffée par quelques sanglots, que c'était là la plus belle réponse que je pouvais lui donner. J'avais été insistante [depuis six mois je la harcelais sans cesse] mais je savais qu'elle serait finalement heureuse d'accepter. Femme d'intuition, elle avait compris que les cheminements de la pensée sont souvent obscurs à la conscience. Nous nous sommes rejointes et nous voulons partager avec vous, public-lecteur, les résultats de cette rencontre, rendus possibles grâce à la collaboration de Jacqueline Michaud, la meilleure amie d'Annemarie.

Car je dois vous avouer que je ne connais guère Mimi Dumais dans le sens courant du terme où l'on "connait" quelqu'un quand on sait comment il passe son temps, ce qu'il mange, les livres qu'il lit et les films qu'il préfère. Je connais sa voix grave, à la fois nostalgique et gaie, fait rare mais possible chez elle. Je connais la qualité, la profondeur de sa pensée humaniste et sa grandeur d'âme. Je connais à peine son travail d'artiste et le rôle important qu'elle a joué au sein de l'Office des communications sociales. Notre amitié se situe à un autre niveau qui relève du mystère et du sacré. Je devine, je "sais" depuis toujours qu'elle a des choses à dire, elle qui a passé sa vie à écouter les autres et à les aimer.

Le hasard fait souvent des miracles. Annemarie a vécu quelque temps dans mon village natal, Luceville. Elle était mère alors que je venais au monde. Toutes les fois que nous nous sommes vues ou parlées, elle m'a rappelé avec la tendresse qui accompagne les souvenirs précieux, un de mes mots d'enfants. Je m'entêtais à vouloir donner à son fils, Jean-François, le nom de mon père, François Jean.

Il y eut ensuite une longue absence, un long silence. Je ne me souviens plus précisément où nous nous sommes retrouvées. Probablement au Club de presse de Rimouski où elle représentait l'Office des communications sociales et dont j'étais membre à titre de journaliste, mais je me sentais trop jeune et surtout trop timide pour parler à cette grande dame au visage de camée, sage, douce, qui voyait souvent des gens célèbres, et qui cachait derrière un sourire triste une humilité de philosophe. Remplie de ces moments d'autrefois, que je viens de mentionner, Annemarie me regardait comme si je faisais partie de sa mémoire. . .

Puis il y eut une rencontre, dans un train, moyen de transport qu'elle doit certainement affectionner à cause de son mouvement régulier, de son calme rassurant. Ce fut presqu

comme dans ce merveilleux film du belge André Delvaux, "Un soir un train". Un échange inoubliable. Je crois que nous avons parlé durant tout le trajet, toute la nuit, assises sur la banquette, telles deux vieilles amies qui ne se sont pas vues depuis vingt ans et qui en ont tant à se dire, à s'écouter, à dévorer les mots de l'autre, avec joie et respect.

Et ce fut Ferré, l'occasion ultime. J'avais fait l'éloge de son spectacle avec les maigres moyens de mes modestes talents. Annemarie me dit qu'elle avait apprécié cet article et, ajouta, comme si ce n'était qu'un événement banal, que Léo Ferré avait diné chez elle juste avant le spectacle. J'étais fascinée et je suis demeurée sous l'emprise de cet envoûté depuis. Le tandem unique formé par l'illustre athée et par cette chrétienne convaincue vivant dans un milieu somme toute assez fermé [Rimouski n'est qu'un grand village, tout le monde le sait!] a longtemps été le sujet de mon envie en même temps que de mon admiration. J'étais obsédée et j'avais décidé, il y a déjà six ans maintenant, qu'il me faudrait m'exorciser.

La boucle se boucle. Le destin a suivi son cours. Quand j'eus appris, encore par hasard, qu'Annemarie était immobilisée à la suite d'un accident, je pensai qu'il fallait nécessairement que l'on connaisse mieux cette femme. Comme tous ceux qui l'ont aimée [je pense par exemple à Lisette Morin, Sandy Burgess, Monique Vézina-Parent, Roland et Claire Morin], j'étais stupéfiée, révoltée même. "Pourquoi elle? Elle qui avait tant à faire. Elle qui ne méritait pas cela. Nous ne comprenons pas" m'ont-ils dit, chacun leur tour.

La Revue d'Histoire du Bas St-Laurent me paraissait un médium approprié et accessible. C'est donc autour d'elle, à partir d'elle que ce numéro sur la femme a été construit. Elle en est l'origine et le centre. J'ai voulu que ses propos soient conservés, qu'ils deviennent éternels. J'ai voulu les emprisonner, les mettre en cage, rendre à Annemarie Dumais l'hommage qu'elle mérite. Ceci même si je savais qu'elle aimait trop la liberté. Car c'est ainsi que je m'explique sa réserve à parler d'elle, sa crainte de brimer la liberté des autres en devenant "sujet" d'intérêt.

J'espère, ou plutôt, je suis certaine que vous l'appréciez. Ceux et celles qui ont lu et qui lisent des "livres de femmes" [écrits par des femmes, sur des femmes et pour des femmes] comprendront le sentiment que je lui porte. C'est un cri d'amour qui dépasse nos différences d'âge, et la similitude de notre sexe.

Quand Annemarie ne sera plus là, ce ne sera plus jamais pareil.

Noëlla Jean Bouchard

J.M. Tu sais je te connais comme amie, je sais aussi que tu es une épouse, une mère, une grand-mère, je trouve ça bien intéressant puis je connais aussi en toi l'artiste, la journaliste, le directeur des Communications Sociales, puis la malade que tu es devenue. Tout ça c'est toi, c'est ta richesse, tu es mon amie et dans ce sens là je me sens très bien. Je me sens bien proche de toi et ça me fait plaisir d'être avec toi ce soir, puis sur le bord de ton lit j'aimerais que tu me parles de toi, puis qu'on aille loin, qu'on fasse la machine à remonter le temps pour les bouts que je n'ai pas connus et les autres choses que j'aimerais t'entendre répéter. C'est comme ça que je vois ma rencontre avec toi ce soir.

M.D. Je dois te dire avec un bien gros frisson, qui doit s'appeler le trac, je suis très gênée de parler de moi. Quand même, allons-y!

J.M. J'essaie de te voir petite fille, j'aimerais que tu me parles de ta mère, de ton père que tu m'as toujours dit remplis de sagesse et me dire ce qu'ils étaient pour toi et où c'était?

M.D. D'abord, c'était à St-Anaclet. Lorsque nous sortions de la maison de mes parents, située voisine du presbytère, je me trouvais face à la maison des parents de l'écrivain Roger Fournier. Les maisons des Fournier, des St-Laurent, des La-voie, des Banville, des Heppell, étaient construites à une couple de milles de chez nous, mais sur une côte, donc facilement visibles pour nous, ces belles maisons canadiennes, entourées chacune d'une grande ferme, m'apparaissaient comme des palais et leur ferme, un royaume. C'était toujours nouveau lorsque je regardais vers le sud et je les trouvais bien chanceux.

Revenons à la parenté. Je pense bien que je suis née dans un nid d'amour: mon père et ma mère s'aimaient beaucoup. Ils nous ont appris à aimer et à le manifester. Il n'y a jamais eu de gêne à nous embrasser. Un beau souvenir c'est celui, où lorsque mon père revenait de son travail (car il travaillait à l'extérieur), nous étions tous les huit, bien excités en le voyant arriver. Je le revois entrant, avec son sourire un peu moqueur, et **toujours**, son premier "bec" était pour ma mère. Ensuite c'était à chacun de nous d'avoir la première place ou d'être presque tous ensemble dans ses bras qui m'apparaissaient comme des bras de géant: les bras de la sécurité en même temps que ceux de la tendresse.

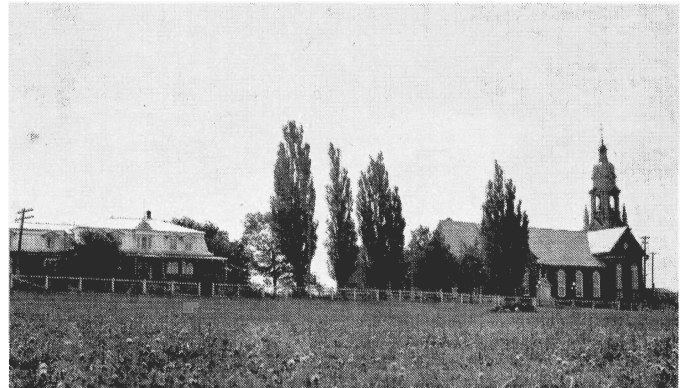
Mon père et ma mère étaient francs, droits, aimants, chrétiens. Ils avaient le grand souci de bien nous éduquer, chrétiennement et de nous donner le plus de culture possible. Nous avons tous je pense, hérité d'eux du virus de l'art. Ils étaient d'excellents artisans avec la recherche du beau, du travail bien fait. J'entends encore cette phrase de mon père: "si vous ne voulez pas le faire "comme il faut", laissez ça là". Ils possédaient le respect du matériau. Pour mon père, c'était le bois, auquel il donnait la douceur du satin. Il nous le faisait même "sentir". C'est un parfum que je n'oublierai jamais. Comme lui, mes frères ont fabriqué, avec soin, les meubles de leur maison, pendant leurs loisirs. Sa Bible était "les Béatitudes" et son Commandement "Aimez-vous les uns les autres comme vous-mêmes". On ne s'ennuyait jamais avec lui, il possédait le sens de l'humour, de l'histoire et de la taquinerie. Jamais il n'élevait la voix, son regard était suffisant, regard compréhensif et parfois complice. . . Ma mère, excellente chrétienne et très pratiquante, nous a transmis les bases de la religion catholique. Elle possédait un sens créatif extraordinaire. Je la vois encore dessiner, sur de la jute bien ajustée sur un métier fabriqué par mon père, dessiner dis-je, avec un crayon "viné", des paysages, des fleurs, toutes sortes de motifs qui devenaient par la suite des tapis qui ne finissaient plus de m'émerveiller. Il en était de même pour les vêtements "neufs" qu'elle faisait avec du "vieux". Je n'en finirais pas de citer des exploits de son talent en ce sens. Pas une fleur ne lui résistait, il fallait qu'elles s'épanouissent, tellement elle les aimait. Son sens de l'accueil était incomparable: pour le plus humble comme pour le plus prestigieux. Pour accueillir, il n'y avait ni race ni religion. Notre demeure a toujours été une vraie auberge. Mes parents furent décorés de la Croix St-Germain en même temps que monsieur et madame Fabien Rodrigue lors du centenaire de la paroisse de St-Anaclet.

Je suis née seule avec ma mère, tu parles d'un tour à lui jouer: pendant que mon père était allé chercher sa mère et le médecin. Par la suite, elle m'a dit que j'aurais sûrement à traverser seule, des moments difficiles dans ma vie et elle a eu souvent raison. Même si je dois dire que j'ai eu bien de la chance en rencontrant aussi des êtres extraordinaires dans les temps forts de ma vie. Petite fille, j'avais un amour passionné pour un petit mouton que m'avaient donné mes grands-parents. Les périodes passées chez-eux, sur leur ferme, avec

mes parrain et marraine, sont encore chaudes dans mon cœur. Il faut un grand-père et une grand-mère aux petits enfants, ne serait-ce que pour les souvenirs lorsqu'ils deviennent adultes, aussi pour la tendresse, de cette tendresse affectueuse et à laquelle les responsabilités ne mettent plus d'obstacles.

A bien y penser avec du recul, mon enfance fut comme le sommaire des chapitres de ma vie d'adulte. Où suis-je située? Un frère aîné, une soeur, quelques années, puis j'arrive, et mes cinq autres frères me suivent. C'est avec eux que j'ai joué, parce que la différence d'âge avec ma soeur était plus évidente à l'époque. Elle était pour moi le modèle, la perfection que je n'ai jamais pu atteindre. Avec mes frères, j'ai appris à ne pas avoir peur des hommes, à être amie avec eux aussi facilement qu'avec les femmes. Comme ils ont tous étudié au Séminaire de Rimouski, lorsque j'ai travaillé aux Communications Sociales, j'y ai retrouvé bien des amis. Autre chose: habitant voisine du presbytère, j'y suis allée souvent. Bien jeune, j'allais "servir" les tables lors des Confirmations et des "Quarante-Heures". . . Alors, je rencontrais des évêques que je ne trouvais pas gênants, y compris Mgr Courchesne, qui, avec Mgr Parent, venaient s'asseoir dans la cuisine du presbytère pour jaser avec nous. Encore une fois, lorsque j'aurai à travailler pour le diocèse, ces hommes ne m'effraient pas, ils étaient des "humains".

Tout comme pour les religieuses, j'ai commencé bien avant l'âge scolaire, à aller les visiter au Couvent du St-Rosaire.



La résidence familiale des Dumais est à gauche sur la photo, juste à côté du presbytère [1950].

Comme je le disais tout à l'heure, notre maison familiale étant située tout près de l'église, nous n'avions aucune raison de nous abstenir des pratiques religieuses et il fallait donner le bon exemple, sans compter le sens religieux que nos parents voulaient et devaient nous transmettre. Mais il y avait une pratique que je n'arrivais pas à faire sagement, même en y mettant la meilleure volonté, même pour faire plaisir à ma mère, c'était le Chemin de Croix. Un vicaire de l'époque me demanda pourquoi, je lui ai répondu: parce que ça finit mal, c'est-à-dire la mort, un trou noir. Bien plus tard, cela me servira, nous en parlerons. De même, pour avoir servi la messe de mon frère et de ses amis, (ce qui était un jeu pour nous), je n'admettais pas ne pas avoir le droit de faire les mêmes choses qu'eux. On avait besoin de moi seulement pour les décorations et pour servir. . . Surtout pas pour les homélies!

J.M. De ton adolescence, quels souvenirs en as-tu, d'abord en as-tu eu, une adolescence?

M.D. Je pense que non, j'ai grandi physiquement très vite et ce fut la même chose pour le reste. J'ai enseigné très jeune. Même si je n'avais pas de difficulté, je n'aimais pas diriger, ni commander, je pense que je me sentirais plus à l'aise avec le genre d'enseignement actuel. Non, mon adolescence n'a pas fait de marque spéciale dans ma vie, sauf un désir que je n'ai pu réaliser: devenir pilote d'avion. Il est certain que c'était presque inadmissible à l'époque pour une femme. Mais je sais bien maintenant que si j'avais eu assez de volonté, j'aurais franchi les obstacles.

J.M. Parle-moi de ta vie d'épouse et de mère, tu t'es mariée bien jeune?

M.D. Oui, mais non pas parce que c'était la mode et la seule chose à faire comme on se complait à le dire à regret maintenant. Je le voulais, tout comme désirais avoir des enfants



Annemarie et son frère Calixte, le 22 juillet 1947.

et j'en désirais plusieurs, au moins six garçons. Que je devais donc les aimer mes frères! Marius avait le même âge que moi, bel homme, intelligent, l'amour aidant, il n'en fallait pas plus pour que ça finisse par une basse messe..., par former un couple, puis une famille.

J.M. De ce mariage, tu as vécu des maternités, dont deux bien différentes: celle de Jean-François et celle de Lyse. J'aimerais ça que tu me dises comment tu les as portés ces enfants-là?

M.D. Depuis l'âge de 14 ans, après avoir lu "les Brigitte", je désirais un Jean-François. Si bien que peu de temps avant mon accouchement, ma mère m'écrivit: "si tu avais une fille nous l'aimerions c'est certain, mais je pense qu'on s'ennuierait de Jean-François." Les deux familles, Beaupré et Dumais, l'ont attendu avec nous: "c'était le premier".

Ma première réaction quand ce fils si désiré est né, fut tout à fait imprévisible. Ce ne fut pas du tout ce que l'on entend dire ou ce que l'on lit d'habitude sur la première joie après l'accouchement. Je fus envahie d'un très grand frisson en le voyant et je me suis dit: je lui ai donné la vie pour qu'il meure par la suite. Ce fut épouvantable pour quelques instants: j'étais fatiguée et je ne me sentais pas du tout une bonne mère. Ce sentiment, bien que veillant toujours en sourdine et n'osant pas le dire à personne, fut vite surpassé par celui de l'amour, de cet amour que je n'ai pas à décrire, tous les parents le connaissent.

J.M. A ce moment-là, vivais-tu une angoisse face à la mort?

M.D. Ah oui, j'étais très angoissée face à ce trou noir du Chemin de Croix.

J.M. Puis, pour Lyse?

M.D. J'ai attendu Lyse avec autant d'ardeur, avec le même désir aimant. Dans cette attente, j'ai vécu aussi l'impatience, à cause de la loi sur l'adoption. Lorsque l'on adopte un enfant, surtout il y a vingt-cinq ans, il fallait vraiment le désirer. Parce que chez-nous, cela s'est fait sans cachette, ce qui n'était pas la coutume. Il n'y a pas eu de mystère avec personne. Nos familles l'ont attendue, elle aussi. Cependant, tout le côté déplaisant d'enquête m'impatientait. "Et dire qu'il est si agréable et peu compliqué... de faire un bébé dans l'amour". Tout ça, pour te dire que Lyse fut attendue avec autant d'amour et que pour la recevoir, en plus de nous deux, il y avait un frère aimant et ravi. A partir de ce moment, nous formions une famille de quatre, dont les deux enfants étaient à nous autant l'un que l'autre. Il en est toujours ainsi, si bien, que je crois davantage à la loi de l'amour qu'à la loi du sang.

J.M. Je te retrouve à vingt-cinq ans, mère de deux enfants, tu vis quoi?

M.D. Une vie remplie d'amour, j'ai toujours été chanceuse. Les enfants ne furent jamais un fardeau. Bien sûr, ça apporte certaines contraintes que l'amour efface. J'ai ri avec eux, j'ai chanté avec eux, je les ai bercés et bercés. Avec eux, j'ai parlé, parlé à n'en plus finir. Je pense avoir à peu près tout vécu ce qu'ils vivaient. Leur père ne travaillant pas à des heures fixes à ce moment-là, je fus plus souvent seule avec eux et leurs amis qui étaient aussi les miens. Pour moi, éduquer des êtres, les former, leur montrer la route pour qu'ils aient avec équilibre leur place dans la société et qu'ils deviennent autonomes: les enfants deviennent toujours les adultes de la société, je n'apprends rien à personne! Il n'y avait donc pour moi à l'époque, pas de rôle plus grand et gratifiant que celui d'être épouse et mère. D'être là toujours présente en tout temps aux enfants, sans pour cela avoir des oeillères au monde extérieur. Je n'ai aucun regret de cette période de ma vie. J'en garde un bien précieux souvenir, malgré les accidents de parcours: ce que l'on appelle les épreuves qui ne sont épargnées à personne.

J.M. Tu as suivi des cours de théologie au moment où cela ne menait qu'au sacerdoce, pourquoi as-tu suivi ces cours, par goût?

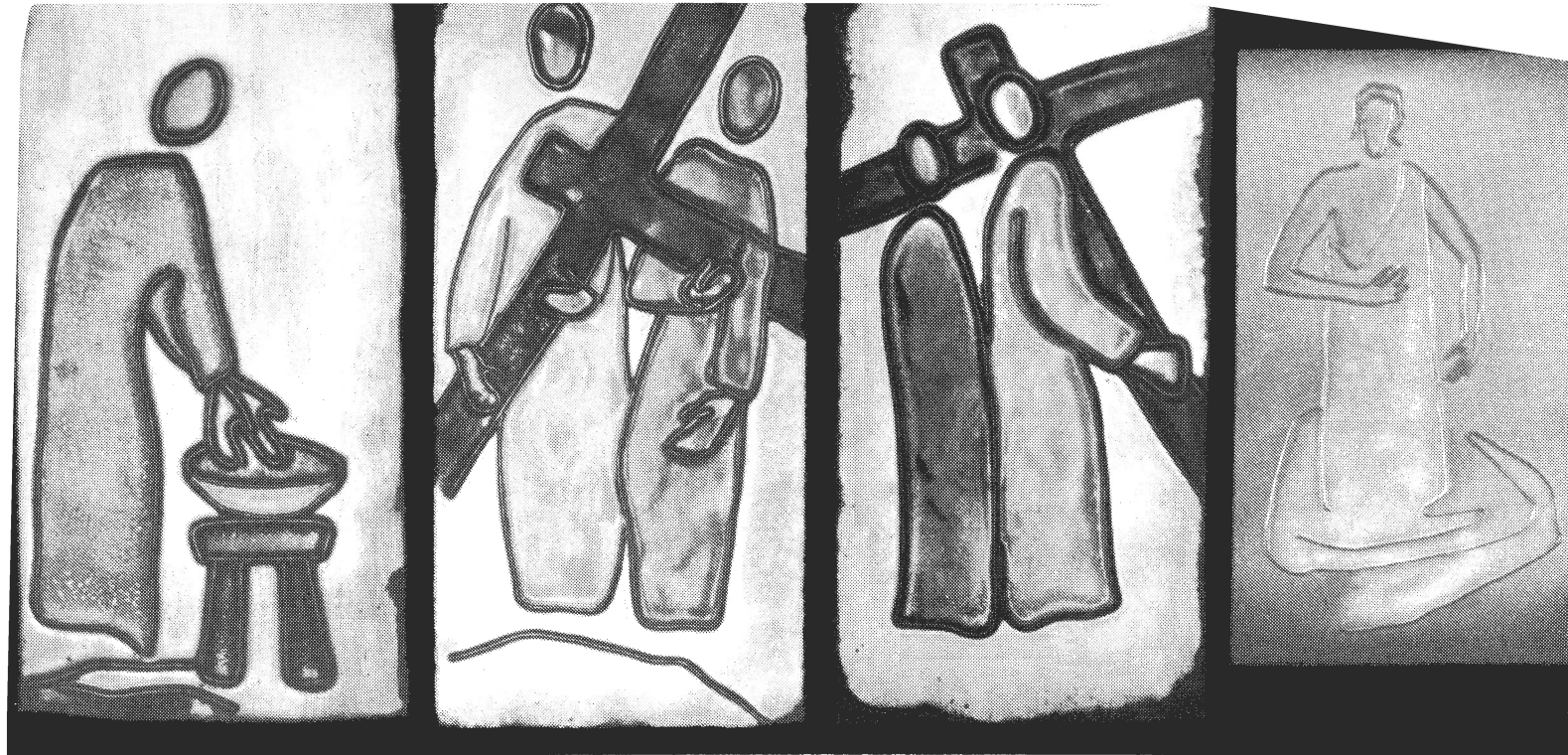
M.D. Non, pas au début, c'était tout simplement pour m'aider à répondre aux questions profondes de mes enfants, afin de mieux chercher et dialoguer sur le sujet avec eux. Je trouvais que personnellement, je n'étais pas allée assez loin dans "ces choses mystérieuses". Et les autorités du Grand Séminaire ont compris mon besoin, si bien que je me retrouve la seule femme avec des séminaristes en soutane, qui se demandaient, qu'est-ce que je pouvais bien faire là. J'ai aimé l'expérience et je crois en avoir retiré beaucoup. Par la suite, les conversations que j'ai eues avec mes enfants et leurs amis, furent bien intéressantes et animées.

Tu me fais revoir ce soir ces grands gars (amis de mes enfants) qui venaient me voir à la maison même si Jean-François était absent, puis venir à l'hôpital, à l'Archevêché ou au Grand Séminaire lorsque j'y travaillais. Ils ont toujours respecté et mon travail et mes croyances et mon échelle de valeurs, qui étaient parfois "un peu" différentes de leurs idées nouvelles... que je respectais aussi. Notre foyer était le leur. Je les aimais: barbus, cheveux longs, en jeans, parfois drogués. "Ils étaient beaux au-dedans".

J.M. Tu as fait de l'émail sur cuivre. Comment y es-tu venue?

M.D. Je t'ai dit que nous sommes tous nés dans ma famille, avec le virus de l'art. J'ai suivi des cours de peinture, de dessin, d'aquarelle, j'ai fait un peu de tout ça, mais (il y a toujours un mais), ça ne répondait pas vraiment. Les circonstances aident parfois. J'avais des amis qui s'étaient acheté un petit four à émail, pour faire des expériences, expériences qui me fascinaient et que j'ai continuées seule. Puis je suis allée à North Hatley apprendre avec Beaudin à maîtriser le métal, le cuivre, argent. Après j'ai commencé à vendre des pièces que je montrais timidement. C'est Mme Beaudin, la mère de Colombe, qui a acheté la première. Elle ne saura jamais l'émoi que cela m'a procuré. L'émail répondait vraiment à ce que je cherchais en art: transmettre la lumière, d'où m'est venu l'idée des sujets religieux auxquels je pouvais donner des effets pleins de luminosité et de transparence. Dans plusieurs demeures, une résurrection, une station de Chemin de Croix, une Madone remplace un symbole ensanglanté. Il va sans dire que j'ai fait aussi beaucoup d'autres objets décoratifs ou utilitaires, de même que de nombreux bijoux.

Le jour où j'ai reçu la demande de faire une lampe du sanctuaire et tous les accessoires possibles pour une église de Baie Comeau (la suggestion de cette demande venait d'Armand St-Pierre), fut le départ d'un choix, c'est-à-dire, la majeure partie de mon oeuvre se situe dans "l'art religieux". Parce que, sauf les icônes, nos images religieuses étaient bien tristes. Elles nous apportaient peu la joie de vivre et l'espoir que le Christ est venu nous transmettre: les "Béatitudes" étaient tristement ou plutôt contradictoirement imagées. Par la suite, pour la même église, on me commanda un Chemin de Croix. Moi, qui jadis, ne voulais pas faire le tour de l'église... Là, je l'ai fait "jour et nuit" pour réussir à exécuter une réalisation qui donnerait de l'espérance. J'ai médité sur chacune des stations. Chaque croix fut illustrée dans la lumière, lumière que l'on peut obtenir merveilleusement avec ce médium qu'est l'émail quand on a appris à le contrôler. Je te disais que j'ai médité, si bien, qu'à un moment donné je ne pouvais plus sentir "les saintes femmes" qui étaient devenues pour moi "des bonnes femmes qui suivaient le Christ". C'est cette station que j'ai toujours eu le



“Lavement des mains”

“Simon aide Jésus à porter sa croix”

“La Rencontre Mère et Fils”

“La Résurrection”

POUR UNE EGLISE DE BAIE-COMEAU LE “CHEMIN DE CROIX” EN EMAIL D’UNE ARTISANE DE RIMOUSKI

Une jeune femme émailleur de notre ville, qui pratique son art depuis quelque cinq ans, est l’auteur d’un admirable chemin de Croix qui enrichira, dès la présente Semaine Sainte, le nouveau temple du Saint-Nom-de-Marie, dans la ville de Baie-Comeau.

Anne-Marie [MIMI] Dumais se destine visiblement à l’art religieux. Si le chemin de Croix qui lui fut commandé, en septembre 1963, est sa première oeuvre d’importance, elle n’en était pas à son premier ouvrage. Déjà le grand Séminaire de Rimouski possède une paire de bougeoirs émaillés, d’une grande sobriété de lignes, et l’église du Saint-Nom-de-Marie lui doit sa lampe du sanctuaire et les chandeliers du maître-autel.

LA PASSION ET LA RESURRECTION DU CHRIST... EN QUINZE TABLEAUX

Car il s’agit vraiment, à propos de ce chemin de Croix, d’une représentation symbolique, mais lumineuse du grand mystère de la Religion. Sur des esquisses de Basque, Mimi Dumais a longuement et patiemment travaillé. Réalisées en émaux cloisonnés, les traditionnelles stations du chemin de Croix s’inspirent évidemment de la passion et sont, liturgiquement fort respectueuses des récits évangéliques. Mais ces émaux resplendissants s’écartent résolument des poncifs d’usage et “la présentation” qu’ils nous offrent de la montée au Calvaire, du Crucifiement et de la sortie glorieuse du Tombeau -car il existe une quinzième “station” marquée “Alleluia”- est empreinte d’un véritable désir de renouvellement.

A partir de plaques de cuivre dont les dimensions sont insolites, l’artisane a conçu son travail en fonction du relief de la matière. Ses émaux ont environ 11x14, présentent une surface légèrement bombée -ce qui permet d’accrocher la lumière- et donnent des attitudes du Christ et des autres personnages des “interprétations” éminemment symboliques. On chercherait en vain, de l’une à l’autre station, les accablants attributs de la passion qui font traditionnellement du chemin de Croix un spectacle de tristesse et quelquefois même d’accablante douleur. Les paroissiens de Saint-Nom-de-Marie, à Baie-Comeau, suivront sur un seul mur le Christ portant sa Croix, certes! mais surtout le Christ montant au Calvaire pour le salut du monde, toujours auréolé de la douce lueur du cuivre. Les couleurs de ces émaux sont admirables de “suggestion” et surtout, de soumission liturgique. Quant au triomphant tableau de la Résurrection, je pense qu’il est l’émail le plus réussi, à la fois par la transparence et la qualité de la lumière qui s’en dégage et par la force de persuasion de ce corps glorieux du Christ s’échappant du tombeau.

APRES LA RIVE NORD, POURQUOI PAS LA RIVE SUD ET RIMOUSKI?

Exposé dans une salle du Grand Séminaire, dans la journée du dimanche 22 mars, ce chemin de Croix de Mme Dumais a été admiré par un grand nombre de visiteurs. Visiteurs qui ne pouvaient s’empêcher de regretter que cette belle oeuvre s’en aille si loin de Rimouski.

Il est heureux, toutefois, que Mimi Dumais se soit définitivement engagée dans la voie de l’art religieux. Et que des circonstances favorables -la construction prochaine d’une église de style contemporain dans sa paroisse même- lui permettront peut-être de réaliser un second chemin de croix cette année... Et pour sa ville, cette fois!

En attendant, il faut chaleureusement la féliciter et féliciter du même coup les paroissiens de Saint-Nom-de-Marie, désormais possesseurs de cette très belle série d’émaux.

L.M.

plus de difficultés à exécuter, et elle a hérité du titre bien adouci de "Pleurez vos péchés". Peut-être que je fus injuste envers elles, mais je n'en suis pas encore certaine. Pourtant, Simon a eu bien gros mon affection, ainsi que Véronique.

J.M. Quelle station as-tu préférée?

M.D. Après la "Résurrection" bien sûr, ce fut "Mère et Fils". Cette rencontre existe je pense, dans toutes les vies et existera toujours avec la même importance au moment où elle se produira. D'ailleurs, je crois au fond, que le Chemin de Croix, c'est un peu l'histoire de la vie de chaque personne avec plus ou moins d'intensité, selon les différents tempéraments. Chacun de nous vivons les temps forts de la vie du Christ: Amour - trahison - souffrance - fidélité - mort. Il reste le mystère de la Résurrection, cette victoire de la vie, c'est difficile à comprendre.

J.M. Tu as ajouté une Résurrection au Chemin de Croix, ce qui n'existait pas encore, je pense?

M.D. Comme si tout avait été tramé, le vicaire de St-Anaclet, à qui j'avais dit, lorsque j'étais petite fille, pourquoi je ne voulais pas faire le tour de l'église, le dimanche après-midi, ce vicaire était devenu l'évêque de Hauterive, et c'est à Saint Nom de Marie de Baie-Comeau que devait aller cette oeuvre. Pas besoin de te dire que d'abord ce fut pour moi la première condition du contrat, et que je n'ai pas eu de difficulté à obtenir la permission de Mgr Couturier. Avec la collaboration de Basque surtout pour les esquisses, j'ai exécuté ce Chemin de Croix, qui s'est terminé par une grande Résurrection. Cette station se nomma: "Alléluia". A l'époque, cela avait fait les manchettes des journaux: c'était une innovation. Je ne m'attendais pas à tant de publicité, pour moi c'était tellement évident, il fallait une Résurrection pour donner le vrai sens à l'Événement. Je dois te dire que j'ai "cuit" ces immenses pièces dans un four fabriqué par mon mari, parce qu'il n'en existait pas d'aussi grand sur le marché, du moins à l'époque. C'est aussi lui qui a déposé au four la lampe du sanctuaire, à chacune de ses cuissons: c'était trop lourd, je ne pouvais le faire moi-même. Par la suite, j'ai fait de grandes murales pour le Grand Séminaire, également un autre petit Chemin de Croix, que j'appelle un bijou. J'ai donné des cours d'émail durant quelques belles années. Tout en continuant d'exercer cet art dans mon atelier jusqu'à ce que les acides, les oxydes, et la grande chaleur, nuisent à ma santé. C'est encore avec un gros pincement au coeur que je pense à tout cela. D'autant plus que j'ai la tête pleine d'idées nouvelles en ce sens, et que je souhaiterais bien exécuter un jour.

J.M. Après, qu'est-ce qu'il t'arrive?

M.D. Lorsque j'ai fait de l'émail, j'ai rencontré beaucoup de gens, beaucoup de prêtres il va sans dire, entre autre André Paris, que j'avais connu au Grand Séminaire. Après son ordination, Mgr lui demanda pour faire fonctionner officiellement l'Office des Communications Sociales. Bénévolement, je faisais partie de comités qu'il avait formés. Puis, plus le temps avançait, plus j'y mettais et du temps et de l'intérêt et de moi-même. Si bien qu'un jour, je fus nommée Secrétaire Générale de l'Office. Nous faisons de tout et avec des moyens de fortune. Il y avait cependant des comités pour nous inspirer et nous critiquer. C'était bien agréable et aussi un défi à relever.

J.M. Comment a-t-on vu l'arrivée d'une femme dans ce domaine, en plus votre bureau était à l'Evêché, c'était assez audacieux il me semble? Comment te sentais-tu dans tout ça? As-tu vécu de la contestation?

M.D. Quoiqu'un peu timide au départ, je me sentais bien. Vois-tu, Mgr Louis Lévesque, nous laissait prendre nos responsabilités. Il avait sûrement l'oeil vigilant mais très discret. Lorsqu'il y avait des choses que je ne pouvais écrire ou dire parce que ça ne correspondait pas à mes convictions, je gardais tout simplement le silence. Je me suis même permis certaines petites audaces. André était "un patron" admirable. Je l'imagine, s'il lit ces lignes: il n'aimait pas que je le nomme ainsi. Pour répondre plus précisément à ta question, il m'a fallu à certains moments "faire" ma place. A l'Evêché, j'étais entourée de bons amis. Mais, j'entends encore cette phrase presque clef, que certains prêtres employaient en me voyant: "Mme Dumais? Ah! c'est vous, la petite Beaupré de St-Anaclet". C'était comme si les méfiances disparaissaient. J'ai bien aimé les recevoir dans mon bureau, ces curés de paroisses, jadis professeurs au Séminaire ou parfois vicaire ou curé à St-Anaclet. J'ai reçu beaucoup d'encouragement de la part des laïques.



Annemarie s'entretient avec Mgr Louis Lévesque [1972].

J.M. C'est là que je te retrouve journaliste!

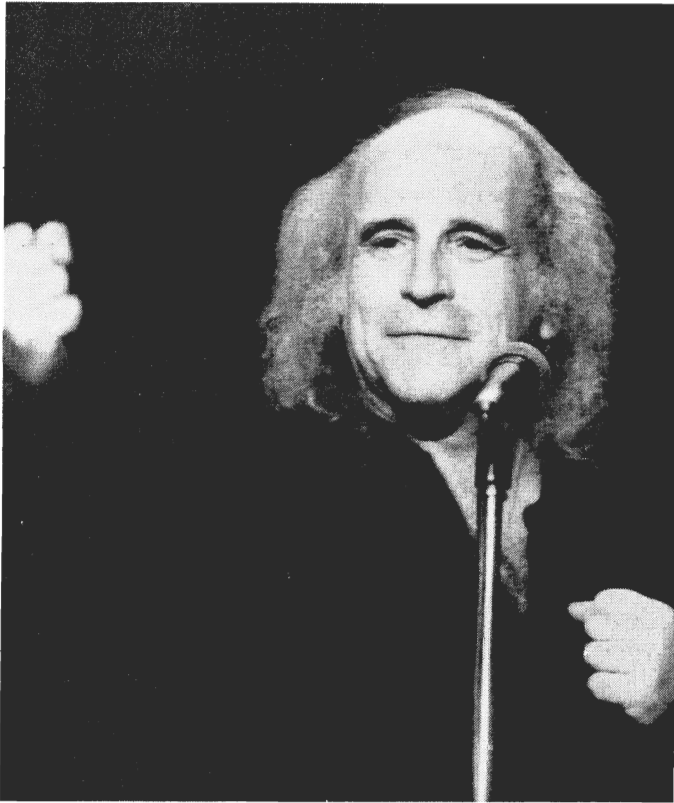
M.D. Je pense que le terme n'est pas tout à fait exact. Notre travail était plus vaste, nous étions aussi relationnistes, "un peu". Il est certain que nous donnions l'information, les nouvelles sur la vie de l'Eglise diocésaine et universelle. Nous les transmettions par la radio, la télévision et la presse écrite. Nous avons aussi fondé un journal: "En 4 pages", il existe encore d'ailleurs. Nous faisons aussi des émissions religieuses à la radio et à la télévision. Pendant une assez longue période, moi, une femme, je faisais les commentaires de la messe à la radio, commentaires que je rédigeais moi-même. (Je les possède encore). Cette messe nous parvenait directement de la Cathédrale le dimanche matin ainsi qu'à Noël et à Pâques et aux principales fêtes religieuses.

J.M. Vous étiez présents dans tous les média d'information, mais à un moment donné je vous entends dans le cadre "d'émissions religieuses" faire des entrevues avec des hommes célèbres, des artistes, [comme Ferré, entre autres], des écrivains, des poètes, des théologiens, des philosophes; je te vois, toi, faire des entrevues avec ces gens-là, "qui", t'a impressionné le plus parmi eux?

M.D. C'est vrai, dans le cadre "d'émissions religieuses" j'ai rencontré tous ces personnages et aussi des gens humbles de qui je conserve de bien précieux souvenirs. Je vais t'en nommer quelques-uns: le premier fut Gilbert Bécaud, puis il y a eu Ferrat, Gilles Dreu, Gilles Pelletier, Ferré, Mgr Coderre, le professeur Sicotte, Julien Harvey, Albert St-Laurent de Causapsal, une vieille dame, Mme Harrison, une autre, Mme Leclerc, des mères: Yolande Racine, Claire Morin, des enfants etc. etc. Je n'arriverais pas à tous les nommer tellement il y en a eu. Pourquoi tous ces gens-là dans des émissions religieuses? Parce que pour moi, la religion c'est une façon de vivre sa vie, et la vie ce sont des humains qui la vivent, quels qu'ils soient: juifs, blancs, noirs, protestants, vieux, jeunes, pauvres, riches, tous pour moi sont égaux au départ. Chacun avait sa philosophie, sa façon d'être. Nous sommes tous égaux devant Dieu et tous ces gens-là me l'ont appris, et ils l'ont appris au public, je l'espère, en se révélant tels qu'ils étaient, avec leurs valeurs. Lorsque deux personnes se parlent, seules entre quatre yeux comme on dit, sans auditoire, on ne joue pas, on ne ment pas et ça se sent. Je faisais mes entrevues toujours seule avec la personne invitée, tout comme nous faisons ce soir d'ailleurs.

Il va sans dire, que parmi les grands noms mentionnés plus haut, Ferré m'a bien impressionnée. Depuis des années je le suivais en chansons, et "en écriture". Lors de l'entrevue, il m'est apparu comme un homme sortant des cavernes. Il a fallu peu de temps pour que le masque de la vedette tombe, et pour moi, ce fut le trac qui a disparu. Il s'est établi entre nous un climat de détente et de franchise: il ne jouait plus. Comme les autres, il avait un coeur. Nous avons parlé de tout: de la vie, de l'amour, de la fidélité, de l'amitié, de l'hypocrisie, de la poésie, de la femme, de la mère, enfin de tous les hommes, de leurs ambitions comme de leur philosophie, qu'il n'approuvait pas toujours. . .

Dans ma vie à moi, les artistes, les poètes ont une bien grande place. Sans eux, le monde ne tiendrait pas. Ils appor-



Léo Ferré

tent l'inutile essentiel. Ils nous rapprochent de l'intouchable, de la perfection. Je parle pour "les vrais". Ils sont, à cause de leur sensibilité, des espèces de prophètes. "Les gens de chez-nous se sont trouvé un coeur dans la voix de nos chansonniers". (Jean Lapointe).

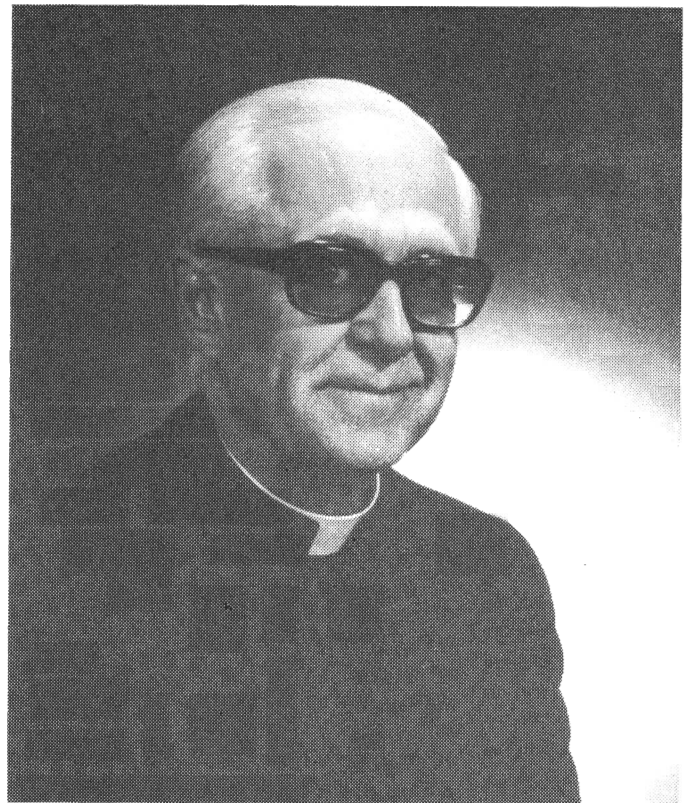
Il est certain que lorsque j'interrogeais un théologien, il y avait des questions plus précises et plus informantes sur la religion catholique. En te parlant, une chose me revient, il me semble que la venue de Ferré dans ces émissions t'a un peu surprise? Ce qui me revient, tout d'un coup, c'est que la définition de la "mère" pour Ferré, fut sensiblement la même que celle que m'a donnée Mgr Coderre, lui, qui fut le premier à parler de la femme au Concile Vatican II.

Par la suite, lors d'un récital à Rimouski, Ferré est venu souper chez-nous avec son équipe. Il ne finissait plus de dire: "ici, je me sens bien, bien, il y a la paix, la paix et c'est ça la vie". J'en choquerai peut-être, je ne veux pas les comparer, mais qu'est-ce que le Christ est venu apporter aux hommes de bonne volonté? sinon la paix et l'amour. Vois-tu, ces artistes là aussi cherchent la paix et chantent l'amour, alors? . . . Cette émission hebdomadaire dont nous parlons avait pour titre "La Cinquième Saison". Par ces rencontres, il me semblait que c'était un peu ça "La communion des saints", dans son sens le plus pur: communication de l'intérieur des êtres entre eux et qui rejoint l'Esprit, l'Amour.

J.M. A ce moment-là tu vis beaucoup de choses, il y a plein de gens autour de toi, qu'est-ce que tu deviens?

M.D. Je reste toujours la même personne, tout en devenant marguillier dans ma paroisse (la première femme avec Mme Lamontagne à occuper ce poste), membre du Conseil d'Administration du CEGEP de Rimouski et du Comité de la Vie étudiante, membre du Conseil d'Administration de l'Office National des Communications Sociales, membre du Comité Consultatif pour les émissions religieuses à Radio-Canada. Je vais avec un groupe de femmes, rencontrer les évêques du Canada, à la Conférence Catholique Canadienne (CCC) à Ottawa. Tout est bien enrichissant et stimulant. **Chaque contact humain est pour moi un privilège**, tout comme les rencontres au Club de Presse m'ont enrichie.

Puis André Daris est nommé par les évêques comme recherchiste-documentaliste pour la messe télévisée à Radio-Canada. Et moi, je deviens le directeur de l'Office des Communications Sociales du diocèse de Rimouski. C'était la première fois qu'une femme, laïque par surcroît, accédait à ce poste. Cela démontre que dans notre région éloignée, on ne tirait pas de l'aile. Tout en gardant une certaine réserve, que je trouve nécessaire, nos Evêques n'ont pas craint d'avancer,



Mgr Coderre

même d'ouvrir la marche permise par le Concile. Honnêtement, je dois ajouter, que je souhaiterais que ça avance un peu plus vite, qu'on revienne aux sources pures de l'Evangile. Y parviendra-t-on? J'espère en Jean-Paul II. Mgr Lévesque fut le premier des évêques à permettre la communion dans la main, dans son diocèse. Pour revenir à l'OCS, j'entends encore Mgr Ouellet à la télévision, annoncer le départ d'André Daris, expliquer le travail qu'il fera là-bas, tout en nous disant qu'il fallait que le diocèse fournisse des hommes **capables, solides**, pour une population plus étendue: celle du village global rejointe par les média, etc. En terminant il ajoute: Nous avons nommé pour le remplacer, Mme Annemarie Dumais, une "petite Beupré de St-Anaclet". J'ai reçu, je pense, la même confiance qu'avait reçue André. Faut dire que nous avons un bon Conseil d'Administration et une fameuse de bonne équipe de bénévoles pour nous aider. "L'objectif premier de mon travail a toujours été de faire connaître le message d'amour du Christ".



PROMOTION — Mme Annemarie Dumais, secrétaire générale de l'Office des communications sociales du diocèse de Rimouski, vient d'être promue au Bureau de direction de ce même organisme, mais cette fois au niveau national. L'office des communications sociales de l'Episcopat canadien, auquel participe chaque diocèse, s'intéresse à tout ce qui touche la pastorale des moyens pour atteindre le grand public, radio, télévision, cinéma, journaux, revues. . .

J.M. A ce moment-là, tu écoutes beaucoup de musique, tu lis, tu es aussi entourée de beaucoup de gens, de jeunes. Tu as une vie remplie, puis l'on sent qu'il y a des thèmes qui reviennent toujours, tout au long que tu parles, quelles sont pour toi, tes principales valeurs?

M.D. Ce n'est pas compliqué, la première c'est l'amour. L'amour dans le sens plein du mot et sous toutes ses formes. Tout est tellement spécialisé, sectionné dans ce monde actuel, qu'on ne s'y retrouve presque plus, il n'y a que l'amour et l'amitié qui peuvent humaniser et permettre aux êtres de retrouver la liberté. S'il n'y avait pas eu d'amour dans ma vie, il y a longtemps que je serais disparue de la planète. Et ce qu'il y a de merveilleux dans l'amour, c'est que, plus tu en donnes, plus tu en dépenses, plus il croît, je me demande si ce n'est pas la seule chose au monde qui existe ainsi. La fidélité, a aussi une grande place, une fidélité en ce que l'on croit et vit, pour moi ça vaut bien des paroles et des croisades. Remarque, il en faut des gens pour les croisades, pour parler fort, mais moi ce n'est pas mon style, je fonctionne autrement. Je ne peux jouer la comédie pour "Paraître être". Il ne faut surtout pas oublier l'amitié, l'honnêteté, l'équilibre dans mon échelle de valeurs. **La confiance** en "l'autre" est une valeur même si ça comporte des risques...

J.M. Ca semble prendre une grande place dans ta vie: l'amour, la fidélité, l'amitié?

M.D. L'amitié est étroitement liée aux autres valeurs. Ca se construit l'amitié, c'est difficile et si doux à la fois. . . Avoir de vrais amis, peut-on vivre sans cela? non. J'ai été bien chanceuse et le suis encore, j'ai eu et j'ai de vrais bons amis. Il y en a que je peux être un an sans voir à cause des distances entre autres choses, mais quand je les vois c'est toujours hier la dernière fois et demain la prochaine. Pour moi l'amitié n'a pas d'âge, j'ai eu entre autres un vieillard comme ami, il n'avait pas d'âge. Quand il est parti, il a apporté un morceau de moi. J'en ai eu aussi de mon âge, puis des jeunes dont le départ et la présence sont encore vivants en moi. L'âge, c'est donc pas important! Ce sont les êtres qui ont de l'importance. C'est exigeant l'amitié, je te disais que ça se construit et ça me rappelle une phrase de St-Exupéry lorsqu'il faisait l'éloge funèbre de son ami Mermoz: "on ne se crée pas de vieilles amitiés". Il ne pouvait pas dire plus vrai. L'amitié c'est difficile, parce que ça comprend avec la fidélité, le respect total de l'autre. Bien sûr que la fidélité, l'équilibre, l'honnêteté sont aussi de grandes valeurs pour moi. A certains moments la "paresse" devient aussi une valeur, il faut savoir en profiter: prendre du temps uniquement pour soi, pour ce que l'on aime, pour ne rien rien faire. On court trop vite, ça donne quoi? Prend-on le temps d'aimer gratuitement. "Le sens des responsabilités" est primordial dans la vie. Avant de poser un acte: s'assurer autant que possible que l'on sera capable d'en assumer les conséquences.

J.M. C'est quoi les choses que tu méprises le plus?

M.D. La ruse, le mensonge, la sournoiserie, le fainéantisme et le manque de jugement.

J.M. Quand tu rencontres la ruse, l'hypocrisie, tu te sens comment?

M.D. Je suis très vulnérable, ayant toujours cru que l'amitié était gratuite et comme pourrait dire Jean Lapointe: "ça fait mal ça fait mal quand on se pense aimée en dedans comme en dehors. Ça fait mal ça fait mal quand c'est beau au dehors et intrigant au dedans". J'ai un défaut: je peux difficilement détester quelqu'un que j'ai aimé, même si paraît-il, ça défoule et fait du bien. Mais je n'ai pas envie d'apprendre. . .

Un peu tard peut-être, j'ai appris qu'il existe des insecticides et qu'on n'a pas le droit de se laisser piquer quand on est allergique. Je ne devrais peut-être pas dire ces choses et puis. . . pourquoi pas? Ne serait-ce que pour démontrer une forme de respect de la vie que l'on crie si haut. Je pense qu'il est de notre devoir d'apprendre jeunes à nous immuniser. J'ai quand même toujours été chanceuse dans mes moments pénibles. J'ai toujours eu de vrais amis avec moi. Tu sais, les vrais: les Simon, les Véronique du Chemin de Croix. Peut-être bien que les épreuves nous aident davantage à les reconnaître ceux-là. Je te disais que je suis vulnérable, c'est vrai, mais la loi de la compensation existe: un petit rien me fait plaisir quand c'est par amitié, et gratuitement.

J.M. Je veux en venir à une question bien délicate. Ta santé ne t'a pas permis d'aller au bout de ce que tu aurais souhaité. Peux-tu me parler de la maladie?

M.D. Il m'est difficile d'en parler parce que mon corps a mis trop souvent des obstacles à mes désirs. J'ai toujours essayé

de ne pas faire pitié, en ce sens, c'est peut-être de la fierté, peu importe, ça m'aide. Je dois cependant te dire que chaque période "horizontale" que j'ai vécue, m'a apporté quelque chose: un **plafond blanc, ça parle beaucoup parfois, ça aide** à se faire une philosophie de vie, assez spéciale pour supporter des choses et pour en vivre d'autres. Ce qui fait que, si tu t'en sors amoindrie physiquement, intérieurement tu es enrichie de quelque chose de spécial et qui va loin dans le profond de l'être. "Et puis je me rends compte que je sais bien peu de choses, "mais cela je le sais".

J.M. Puis la souffrance?

M.D. Je t'assure que je ne possède pas les qualités ni d'une sainte ni d'une martyre. A la souffrance en soi, je ne suis pas parvenue à y trouver aucun sens, aucun. On me dit de belles paroles comme entre autres: "la souffrance est pour achever ce qui manque à la Passion du Christ". . . Le Christ est allé au bout de sa Passion: "Il en est mort". Je dois avoir encore beaucoup de chemin à parcourir pour me faire admettre l'utilité de la souffrance, surtout: elle est inaliénable, on ne peut pas la passer à d'autres, ni prendre celle des autres pour un repos. Bien sûr, je l'accepte, n'ayant pas le choix et j'essaie de faire en sorte que les autres n'en "souffrent" pas trop. Et puis. . . si ça sert à quelque chose: bien, tant mieux et changeux sont ceux qui y croient. Pour l'instant, je crois davantage à la beauté, à la joie: Dieu n'a pas mis ça à notre disposition pour rien. C'est peut-être de là que vient mon grand intérêt pour le Musée régional où je fus membre de l'Exécutif.

J.M. Si on va un petit peu plus loin, la mort, tu l'a frôlée de près, tu as vécu la mort d'êtres chers. Ton angoisse face à la mort existe-t-elle toujours?

M.D. Elle existe encore mais pas de la même façon. Quand je te parlais de la résurrection que je tenais tellement à exécuter, c'était peut-être pour m'aider inconsciemment, à acquiescer une lueur d'espoir face à la mort. Oui, je suis venue près de la mort: tu sais, les tunnels. . . à peu près tout ce que j'ai lu sur le sujet, je l'ai vécu à différents degrés. Mais ça ne m'empêche pas d'y penser avec angoisse. La petite lumière au bout du tunnel dont on parle, je pense que, pour moi ce sont mes amis, mes parents qui sont morts et qui m'aident. Ils sont comme un phare, une sécurité et une continuité de vie parce qu'ils sont encore bien près de moi. Bien sûr, il y a la foi, l'espérance, mais tout ça est tellement mystérieux. Il faut vraiment croire sans voir et ce n'est pas facile. Il y a aussi la prière, mais c'est quoi, c'est quoi prier vraiment? Que de mystères dans cette vie! Heureusement que le Christ nous a appris à aimer... et je médite!

J.M. Malgré tout ça, trouves-tu que ça vaut le coup de vivre?

M.D. Oh oui et tant que j'aurai des désirs, que je ferai des rêves, que j'aurai des amis, je sais que je vivrai. La vie c'est ce que nous avons de plus précieux et personne n'a le droit de t'empêcher de la vivre à ta façon. Chaque jour doit quand même se conquérir. Jamais rien n'est acquis pour toujours. Tout est un recommencement si l'on veut une continuité, c'est comme pour la tradition, il faut toujours créer si l'on veut qu'elle continue. Une civilisation a besoin de ses sources dans le passé pour aller vers l'avenir, aussi de la continuité pour l'héritage du futur qui continuera à son tour; ainsi va la vie. La vie est gratuite, d'ailleurs tout est gratuit: un sourire, un signe de la main, une visite, etc., il s'agit d'apprécier, de s'arrêter, de "voir". Puis un jour, je marcherai peu importe comment! Peut-être que ce sera bientôt: **je suis si chaleureusement entourée!** "J'irai peut-être plus loin..."

Je me sens bien fatiguée et pour finir sur un air très vivant, j'aimerais te dire que dans mon jardin d'un "demi-siècle", pousse une belle petite fleur "vivace" qui s'appelle Zoé. Elle a fait de moi une grand-mère heureuse qui a compris sa mère, sa grand-mère et sans doute toutes les autres grand-mères. Zoé, "c'est une petite fille d'amour" comme elle le dit si bien. — Présentement nos enfants, dont l'un est devenu physicien et l'autre orthopédoclogue, habitent chacun dans leur foyer. Marius et moi vivons donc une vie "à deux" bien agréable: paix, sérénité, tendresse qu'apportent les années de vie commune. Et la porte de notre demeure est toujours ouverte: l'accueil étant pour moi un héritage reçu et que je dois transmettre sans que ce soit un devoir, puisqu'une visite est toujours un cadeau!

JACQUELINE MICHAUD

Novembre 1978

Souvenirs d'une infirmière

C'était en 1935; la crise économique sévit encore dans plusieurs coins de la province. Déjà trois ou quatre paroisses sont nées dans notre région, mais il y a encore un nombre inquiétant de chômeurs. Le Canton Bédard aurait encore une partie inoccupée. Le gouvernement du temps décide donc, selon le plan Vautrain d'ouvrir à la colonisation ce qui reste dans ce canton.

Le 9 juillet, un groupe de 5 colons s'y amènent accompagnés d'un contremaître, un commis et un cuisinier; les travaux débutent donc; c'est la grande forêt, on débarrasse un morceau de terrain, on y élève des tentes qui serviront de dortoir, cuisine et bureau.

Cependant, il faut songer à l'automne et aux futurs colons qui ont appliqué pour l'obtention d'une terre. C'est alors qu'on procède en groupe au défrichage d'un carré de terre sur chaque lot et que des menuisiers suivent pour élever des camps de bois rond afin de recevoir les familles à qui ces lots sont destinés; il y en a quatre ou cinq de ces camps et par la suite, on monte une scierie portative et les autres maisons seront construites de bois scié.

C'est alors que les familles, quelques-unes nombreuses déjà, viennent s'y installer.

Au printemps suivant, de futurs bébés s'annoncent; on a appris que l'épouse du cuisinier est une ancienne infirmière. Celle qui doit accoucher la première en est à son troisième ou quatrième enfant et c'est une courageuse jeune femme. Elle ne m'a vue qu'en passant mais croit qu'elle peut avoir confiance en moi, je n'ai jamais fait ce travail seule et suis un peu craintive. Au cours d'un voyage à Rivière-du-Loup, une visite à mon ex-professeur en obstétrique, celui-ci me redonne confiance et m'assure de mes possibilités.

Le grand jour arrive pour la jeune maman, j'y accours en nous recommandant toutes deux à la Providence: nos efforts conjugués se sont avérés un succès. . . et un encouragement à aider d'autres braves comme elle.

J'ai plusieurs naissances à mon crédit pour les 8 années où la situation a duré, entr'autres 3 couples de jumeaux. Sur ce, j'ai dû recourir au service d'un médecin à deux reprises appréhendant une difficulté mais tout est bien qui finit bien et ce fut le cas. Dieu Merci!

Dois-je parler des misères rencontrées au cours de mes voyages? Après des tempêtes de neige successives, les chasse-neige n'existent pas encore dans nos cantons, on me promène qui, en "traîne plate" tirée par un cheval, qui, en wagon de ferme selon les saisons et sur des chemins pavés de bois rond. Peu à peu avec les années, les transports sont un peu plus confortables.

Pour ce qui est de maladies véritables, ce n'est pas fréquent, la santé étant assez bonne chez ces gens plutôt jeunes, une grippe bénigne ne se prêtant pas aux complications sauf une fois où j'ai dû recourir à une médication domestique, les antibiotiques ne devant être connus ici qu'une dizaine d'années plus tard.

Je dois ajouter que dans plusieurs cas, ce fut du bénévolat fournissant même cheval et voiture, plusieurs colons n'ayant pas les moyens de se procurer ce genre de locomotion.

Je ne regrette rien ayant conservé une grande reconnaissance de plusieurs d'entre eux.

Enfin, approchant la soixantaine, les infirmières étaient en grande demande, je me suis recyclée et ai pu continuer à rendre service jusqu'à ma septième décennie. Et c'est ainsi que j'ai pratiqué dans des hôpitaux où j'ai assisté les médecins lors d'accouchements de jeunes mamans que j'avais mises au monde au cours des années 1935 à 1943.

Céline L. Beaulieu

Mémère

Chère mémère,

C'est à toi que je m'adresse aujourd'hui, pour te parler de ton influence et de l'importance qu'elle prend dans ma vie.

Pourquoi aura-t-il fallu qu'on me demande de parler de toi pour comprendre combien tu étais grande? Pourquoi aurai-je attendu l'âge adulte pour me rendre compte du rôle important que tu as joué au sein de la famille? Toi, petite bonne femme sans sex-appeal, mais combien belle avec ta joie de vivre et ton large sourire. Douce, accueillante, généreuse. . . mère de quatre enfants et gardienne des deux enfants de ta soeur. . . épouse d'un engagé social et animatrice, à ta façon. . . tu avais vite compris que l'Amour était une force et une source d'énergie et qu'ainsi munie, tu pouvais orienter toi-même ton destin. Etre sujet était devenu le plan d'action de ta vie. "Etre bien avec Dieu, voilà ce qui est essentiel", me disais-tu. . . et cette importance que tu attachais au grand commandement de l'Amour, qu'il s'agisse de l'amour de ton mari, de tes enfants, de ton prochain ou de ton Dieu. Pour toi, l'Amour était ton pain quotidien: "trop précieux pour le gaspiller" disais-tu.

Femme de caractère, femme d'initiative, femme de décision, tu savais maintenir l'équilibre autour de toi et tu savais faire face aux événements.

Tes rêves, quels étaient-ils?

"du pain pour tous,
de l'Amour pour chaque humain,
la gloire de Dieu, chantée bien haut.

et, c'est ainsi qu'un jour, respectant le besoin de ta soeur aînée de travailler à l'extérieur du foyer (dans une manufacture, aux Etats-Unis), tu lui avais offert de prendre soin de ses deux enfants, alors âgés de sept et neuf ans.

Chère mémère, à ton insu, tu venais de reconnaître un nouveau statut social pour la femme et tu venais d'inventer ce que notre Ministère des Affaires sociales appellerait, aujourd'hui, 'famille de garde' ou 'famille d'accueil', et toi, . . . tu te consacrais femme au foyer, responsable de six enfants en bas âge, à l'ombre de ton mari. Lui, un humoriste, nationaliste engagé, commissaire d'école et participant au pouvoir décisionnel de son entreprise. Ses absences au foyer étaient nombreuses.



Parce que confinée à ton univers domestique et enfantin, tu avais décidé d'ouvrir ta fenêtre au monde de l'extérieur: bonnes oeuvres, dévouement, accueil aux pauvres; une "gestuelle" d'amour, transmettant ainsi à tes enfants et à ceux de ta soeur tes valeurs dominantes. Et tu répondais aux directives de ce temps-là, lesquelles enjoignaient assez clairement à la femme de produire des enfants catholiques et français et de les mener à l'âge adulte. Tu avais consenti l'abandon de ton individualité au profit de la vie familiale.

Epouse et mère. . . lorsque je te revois, enveloppée de ton grand tablier, petites lunettes sur le nez, chantonnant, lavant la vaisselle, faisant 'l'ordinaire', le lavage, reprisant, raccommoquant et tricotant, (quelle magie, c'était pour moi, que de voir ces aiguilles s'enfiler les unes dans les autres) attentive au travail que tu faisais. Je me demande encore où tu puisais cette sérénité. Ni révoltée, ni amère, tu manifestais une ouverture d'esprit aux idées nouvelles. Tu étais pour moi, une femme douce qui me donnait lumière et goût de vivre.

Tu te rappelles, nous partagions le même chapeau noir, le goût des vieux meubles, tes bonnes tisanes, les retailles d'hostie que tu achetais des petites soeurs, mon premier voyage en train, j'avais alors 10 ans. . . et ta présence à ton "faubourg". . . tu te souviens, une fois la semaine, tu m'emmenais rencontrer tes "amies". Tu les invitais, à l'aide d'un feuillet de "L'Union de prières" à venir à l'Eglise et ton inquiétude manifeste parce que certains dimanches, tu t'abstenais de ta réunion du "Tiers-Ordre" et ce, pour aller "relever une malade". Travailleuse sociale, animatrice sociale, les familles de ton quartier t'en reconnaissaient les talents et les appréciaient. Et nous, nous allions à ta maison. . . ce calme que je retrouvais chez toi. . . moi, petite fille, j'avais l'impression d'être ta complice! Je partageais ce secret d'être bien avec soi-même. . . et tu chantais et tu priais.



Je me rappelle avec quelle dignité tu as supporté cette maladie 'le cancer' qui t'emporta en 1954, alors âgée de 75 ans; toujours en paix avec toi-même. La prière et la chaleur des tiens étaient ton réconfort et ton appui. De ta fenêtre, tu surveillais les saisons, sachant bien qu'un printemps nouveau s'ouvrait à toi.

Aujourd'hui, je vois le temps qui dort et toi aussi, grand mère. . . et les femmes continuent de laver la vaisselle, faire la cuisine, la lessive, le repassage, le reprisage, elles font de la peinture ou de la tapisserie au sous-sol de leur bungalow. Elles prennent des cours du soir. Elles deviennent membres d'une association de quartier. Elles par-

ticipient à un cercle d'études et de conférences. Elles font du bénévolat, tricotent pour les pauvres. Elles organisent une garderie dans leur quartier grâce à un projet d'Initiatives Locales. Elles ont des enfants, deux ou trois. Elles veulent leur bâtir une société où les rapports humains seront valorisés. Elles veulent aussi être reconnues pour ce qu'elles sont.

Quels sont leurs rêves? Elles rêvent:

- (1) "d'hommes qui savent construire des relations humaines profondes avec leur femme, leurs enfants et les autres autant que construire des ponts, des entreprises, des oeuvres et des empires.
de femmes qui laissent parler sans honte leur coeur, leurs intuitions et leurs instincts sans étouffer leur intelligence, leurs désirs sexuels et leur besoin d'autonomie.
de femmes qui continuent à vivre pour les autres, avec amour mais sans servilité, tout en participant activement à la construction d'une société plus humaine.
de femmes qui continuent de veiller sur le feu, tout en acceptant le risque, l'aventure et l'imprévu.
de femmes libérées, bien dans leur peau. . . même ridée.
d'enfants qui peuvent tout voir, tout entendre et tout dire parce que tout les regarde.
d'enfants qui peuvent apprendre librement selon leurs désirs et leurs besoins parce que chacun a le droit d'être celui qu'il est.
d'enfants qui peuvent aimer et donner parce qu'ils savent ce que c'est.
d'enfants qui peuvent penser et repenser, faire et refaire, parce que la peur n'existerait plus, ni la nôtre, ni la leur.
d'enfants à eux-mêmes, respectés, que l'éducation n'abime pas.
d'une société débarrassée de la compétition, de la hiérarchie et de la domination.
d'une société reconnaissante du rôle important qu'y ont joué nos ancêtres.

ces femmes, en 1978, elles veulent VIVRE
à coeur ouvert, sans peur,
sans honte,
sans tricher,
avec vigilance,
avec désir,
avec fierté,
Vivre avec les autres librement."

Comme tu vois, tes rêves sont devenus nos rêves. Il n'est pas étonnant, chère grand'mère que les fleurs que tu as semées se soient épanouies, nombreuses et merveilleuses.

Bonne nuit, mémère, votre sourire, votre générosité, votre respect de l'autre, votre joie de vivre sont pour moi, le plus bel héritage que vous m'ayiez donné. "je suis ma grand mère". voilà ce que je voudrais pouvoir crier bien haut! "je vous aime".

Monique Vézina-Parent

(1) MEDIUM-MEDIA —
Volume no 2, janvier 1973

Les femmes vues à travers les journaux rimouskois

Aujourd'hui qu'on le veuille ou non les femmes ont droit au chapitre. Celles-ci tentent de se définir de mille manières. Elles ont pris conscience des injustices faites à leur égard et veulent y remédier. Les femmes dans le monde et plus particulièrement dans le monde occidental, cherchent plus activement depuis près d'un siècle et demi à sortir d'un carcan que la société leur a imposé. Démarche fort douloureuse qui est loin d'être terminée, le problème étant plus complexe qu'on ne l'aurait cru au point de départ. Toutes les femmes y sont plus ou moins impliquées suivant leur degré de conscientisation. Et en ce siècle des communications, il est impossible à chacune et à chacun d'entre nous de ne pas être touchés par le problème féminin.

La société québécoise n'a pas fait exception à la règle même si parfois elle s'est fait tirer l'oreille en subissant l'évolution de sa gent féminine. Devant un sujet aussi vaste et aussi complexe, nous avons voulu nous limiter à la vision que les journaux de notre région ont eu de la femme en général et celles de notre milieu en particulier. Pour ce faire nous avons concentré notre recherche sur les deux principaux hebdomadaires de notre ville, soit **l'Echo du Bas-St-Laurent** et **Le Progrès du Golfe**, cela du début de leur publication à leur fusionnement au début des années soixante dix pour prendre le nom de **Progrès-Echo**.

Cette vision journalistique du monde féminin a tenu compte des divers courants et des démarches qu'ont entreprises les femmes de chez nous. Par contre le fond et le traitement du sujet est de teinte fort conservatrice. Si la démarche des femmes d'ici est lente par rapport à l'évolution féminine en général, il faut tenir compte de notre milieu qui a été longtemps et est encore rural et de la longue et solide emprise de l'Eglise sur notre société: deux facteurs qui sont à priori conservateurs et réfractaires aux changements.

En relevant les titres concernant tout ce qui touchait aux femmes à l'intérieur des publications ci-haut mentionnées, nous avons dégagé certaines idées directrices, telles la vision du rôle de la femme, ce qu'on pensait de son travail à l'extérieur et surtout de son action à travers les organisations féminines. Aussi nous avons constaté que le problème des institutrices rurales tout particulièrement a été souligné tout au long des années et que plusieurs ont travaillé de concert avec elles pour leur obtenir de meilleures conditions de travail. Enfin nous allons dans les lignes suivantes tenter de vous faire part aussi clairement que possible de l'action des femmes de notre région.

1- Le rôle des femmes.

Le rôle qui lui est dévolu est sans conteste celui d'épouse et de mère. Hors de ces sphères, point de salut! Ainsi, comme tout journal qui se respecte, **l'Echo du Bas St-Laurent** (de même que **Le Progrès du Golfe**) avait sa page féminine. Celle-ci était intitulée, comme il se doit, **Le Foyer**, Jeanne Le Franc y tenait une chronique **Entre Amies**. Le 24 mars 1933, lors de son premier article, elle nous fait part de ce dont elle entretiendra ses lectrices. Elle étudiera par ce biais les problèmes importants de la vie des femmes: le Foyer, la Famille et les Enfants, de même que leurs corollaires, le Bonheur et l'Amour.

Quand tout va bien au foyer, que nous importe la rafale du dehors? (...)

Rappelons-nous que,
Nos devoirs bien remplis,
Nos ennuis bien acceptés,
Nos joies chrétiennement goûtées
nous donneront le bonheur durable. (1)
Voilà résumé l'idéologie et la philosophie que les deux journaux vont véhiculer du début du siècle à aujourd'hui.

Dans un autre article, cette fois signé du pseudonyme Thérèse, on retient que le rôle de la femme est celui d'épouse et

de mère. En sortant de ce cadre c'est le désordre qui règne dans son ménage. "Les travaux et les soins du ménage lui sont réservés, le travail des champs est la part des hommes (2)." Les maux du monde actuel viendraient du fait que la vie de famille n'existe plus, les femmes désertant leur foyer. Aussi elle recommande d'accepter... de bonne grâce le labeur quotidien, bien que nous ne soyons qu'une faible femme que Dieu a placée à la tête d'un foyer (3)."

Il faut croire que les femmes ne trouvent pas toujours naturel cette vocation parce qu'elles rechignent parfois. Ainsi, Cousine Anette les admoneste en leur rappelant que la nature les a douées de fonctions qui en font des épouses et des mères et que celles qui cherchent à se soustraire de ces devoirs sont égoïstes et lâches. Elles n'ont pas à envier leurs consœurs qui vont travailler à l'extérieur et qui sont soumises elles aussi à des tâches monotones et doivent supporter les sautes d'humeur de leur patron tout comme la femme au foyer doit supporter celles de son mari. Elle conclut en disant: "La femme au foyer se plaint que sa vie est un sacrifice continu, mais il est à la base de toutes les carrières, et l'on retire en proportion de sa mise de fonds les récompenses ou les revers, même si les résultats tardent à se faire valoir. (4)"

Les hommes aussi ont leur mot à dire sur la conduite des femmes. **L'Echo du Bas St-Laurent** reproduisit un article paru dans la revue **J.I.C.F.** organe de la Jeunesse Indépendante Belge. L'auteur nous ouvre les yeux sur ce qui cause la mésentente conjugale. D'abord le premier des maux, la paresse. La femme doit être attrayante pour son mari et pour les autres pour qu'il soit fier de leur montrer une épouse aussi charmante. Mais attention! pas trop de coquetterie et de séduction, le pauvre homme risque d'être

jaloux! Pour que la paix règne au foyer, il faut que l'épouse soit une excellente ménagère. Un homme aime le confort et la bonne chère. Par contre n'allez pas l'ennuyer avec les problèmes ménagers. Elle doit donner l'impression que son travail est "le fruit d'une création spontanée." Et enfin la dernière cause de mécontentement, et non la moindre, la culture intellectuelle. C'est connu, le mari a horreur d'une femme "bas-bleu" (de même d'ailleurs que des "pots-au-feu"). Une femme doit être intelligente et compréhensive mais, pas trop cérébrale, cela nuirait, ô quel horreur, à l'amour-propre de son mari. Une femme peut arriver à cette attitude parce qu'elle est plus courageuse que l'homme et se donne davantage à son devoir. "L'âme féminine est remplie d'indulgence et de bonté, elle oublie généreusement les torts si grands soient-ils (...) afin de conserver chez elle, cet esprit de soumission et de bon vouloir sans lequel rien de stable ne s'établit (5)."

Un lecteur du journal exprime également son opinion sur le sujet. Il exige de celle-ci un accueil quotidien charmant, une épouse et une mère calme, souriante et radieuse. Elle doit être une ménagère hors-pair, économe, ne contrariant jamais son mari et surtout au grand jamais ne lui reprochant ses dépenses (il faut bien qu'il se distraie de temps en temps!). Toutefois les femmes n'acceptent pas toutes de bonnes grâces qu'on leur dicte le chemin à suivre. Une lectrice répond à ce monsieur dans les termes suivants, qu'un homme devrait s'occuper de ses enfants au lieu de s'asseoir négligemment à table et d'avalier sans rien dire des repas soigneusement préparés, de remercier celle qui l'accueille le mieux et le plus joliment qu'elle peut, de réduire ses dépenses de tabac, d'alcool, de sorties et d'allouer à sa femme un montant d'argent qui serait plus utilement dépensé, qu'il pourrait faire un effort pour être propre sur lui et autour de lui afin d'éviter un surplus de travail à sa femme. Il devrait se montrer plus sévère dans ses moeurs, aider sa femme dans les travaux ménagers surtout les plus durs et prendre une plus grande part à l'éducation des enfants. "J'enverrais régulièrement les enfants à l'école et je saurais que la meilleure dot à laisser à mes filles est une bonne instruction et une éducation sérieuse et solide (6)."

Cet état d'esprit à toute la bénédiction de l'Eglise. C'est ainsi que dans un discours, le Pape décrit les devoirs des femmes catholiques. L'athéisme tentant de briser la civilisation chrétienne, les femmes se voient charger du combat pour garder les droits de la famille, de la dignité de la femme, de l'enfance et de l'école. Pour se faire, elle doit suivre les directives suivantes:

1. une foi dure, intrépide, cultivée par l'humilité, la prière et le sacrifice;
2. sa présence dans toutes les sphères où les intérêts de la religion sont en jeu;
3. la participation aux activités sociales de l'Eglise pour faire échec aux théories qui menacent la doctrine catholique elle-même;
4. la participation active à la politique mais sans manquer aux devoirs de la femme, du mariage, de l'école et de l'enfant. (7)

Voilà les voies que les femmes devront suivre sous peine de perdre toute considération sociale. Si nous avons longuement fait état du rôle que la

société impose aux femmes c'est pour mieux saisir les difficultés auxquelles elles feront face pour obtenir les droits qu'elles entendent posséder.

2. La lutte pour leurs droits.

"Elle est tout ce que l'homme aime encore et respecte. Ne le dépouillez pas complètement le malheureux."

Arthur Buies

"Non, non pas de suffrage féminin, j'ai trop d'admiration pour la femme et trop d'aversion pour la politique."

L.O. Taillon

Une étape importante dans la reconnaissance de leurs droits fut pour les femmes l'obtention du droit de vote surtout dans notre province où une vive résistance se forma. L'Eglise se montra fort réfractaire surtout au début du siècle, si elle changea peu à peu son point de vue pour la participation des femmes à la politique, ce fut comme nous l'avons vue plus haut, dans le but de voir les femmes se servir de leurs droits pour soutenir sa doctrine.

Un article du **Progrès du Golfe** nous donne un aperçu de la résistance de l'Eglise par les commentaires de S.E. le Cardinal Gibbons. "Il est encore vrai qu'elles ne peuvent exercer le privilège de vote politique." Il n'espère pas le jour où les femmes auraient ce privilège car elles s'exposeraient "aux souillures de ses fanges." Elles seraient privées du "respect qu'à juste titre on leur témoigne aujourd'hui." (8)

M. Olivar Asselin, qui déjà ne digère pas le fait que sur 500,000 lecteurs de journaux, 400,000 votent sans comprendre leur acte, ne désire pas qu'on y ajoute les femmes, ces grands enfants! Toujours, d'après lui, si elles sont ignorantes c'est qu'elles sont incapables à s'instruire. Aussi pour accomplir ce geste, elles devront négliger les tâches familiales. En plus, les femmes enceintes verraient leur grossesse compromise par l'agitation des Chambres d'Assemblée. Elles priveraient ainsi le pays "des sauveurs qu'on demande au suffrage féminin (9)". Il fait ensuite un tour d'horizon à travers le monde afin de nous démontrer les méfaits du vote féminin dans certains pays. Ainsi les Anglaises poussent leurs enfants, leurs maris et elles-mêmes à l'alcoolisme; les Américaines, viragos par excellence, conduisent des millions d'individus à la constipation et à la jaunisse! La femme de toute façon ne pourra malgré toute sa bonne volonté n'apporter qu'une intelligence inférieure à la politique, aussi pour être davantage efficace elle devra se tourner vers ce qu'elle a de supérieure à l'homme: ses qualités de cœur. La politique doit rester affaire de raison (on en douterait à la lecture des propos de M. Asselin) et non de nerfs. Les seules à échapper à cette règle: les reines. Il faut comprendre que M. Asselin est contre la démocratie. Si les hommes ne s'entendent pas entre eux c'est dû au désordre moral et c'est ici que les femmes ont leur place, en influençant leurs compagnons à suivre une route plus vertueuse. Elles n'ont pas besoin du droit de vote pour cela. Il ne voit dans l'effort des femmes qui se battent pour obtenir le droit de vote qu'une occasion pour elles de se distraire au même titre que de jouer au bridge ou d'aller au cinéma. Malgré tout,

en grand seigneur, il concède qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce que les femmes chargées de famille et les vieilles demoiselles puissent voter. Quand aux jeunes filles et aux femmes mariées "qui réclament l'égalité électorale pour pouvoir annuler par leur vote la volonté du chef de famille, du mâle, qui aujourd'hui comme à l'âge de pierre, va à la chasse, laboure la terre, gagne du pain, défend le foyer, veille sur la Cité (...)" la seule réponse qu'on leur doive, c'est une douche froide, puis une bonne fessée (10)." Le "respect" auquel on a droit en prend un bon coup!

Si nous relevons les paroles de M. Olivar Asselin, que nous nous permettons de trouver absurdes et infantiles, c'est que le fond de sa pensée est malheureusement partagée par nombre de personnes à l'époque, par des hommes qui ont eu beaucoup d'influence dans notre milieu tel M. Henri Bourassa, et par des femmes qui ne voyaient pas l'injustice dans laquelle elles s'enfermaient, elles et leurs consœurs. Ainsi Mme E. Croff se pose la question à savoir si les femmes de la province sont en faveur du droit de vote. Elle reconnaît la combativité et la ténacité de celles qui le réclament, par contre elle se demande ce que cela apporterait de plus à la Canadienne française. Si les Canadiennes ont obtenu le droit de vote à Ottawa c'est que les élections de 1918 ont été gagnées grâce aux mères et aux femmes de soldats. Les femmes n'ont pas le temps de se renseigner, elles sont amenées aux bureaux de votation sous l'effet de la cabale sans savoir vraiment pour qui et pourquoi voter. Est-ce que voter leur assurerait le bonheur? Leur opinion peut toujours s'exprimer en amenant discrètement ceux qui dépendent d'elles à voter dans leur sens. Il est dangereux pour les femmes de sortir du cadre de son foyer. "Le droit de vote nous enlèverait cette auréole et diminuerait peut-être cette supériorité que les hommes ne songent pas à nous contester. (11)" Et pour cause!



Henri Bourassa était avec Olivar Asselin un ardent adversaire du vote des femmes.

Aussi longtemps que les femmes

assumeraient leur rôle de rédemptrices, les hommes pourraient poursuivre leurs basses activités, pourraient être ambitieux, égoïstes, envieux, brutaux; leur méchanceté serait toujours tempérée par les qualités opposées chez la femme et l'équilibre social tant vanté serait sauvegardé. Par conséquent, on devait combattre le féminisme avec toutes les armes disponibles afin de maintenir l'image de la femme qui soutenait l'image de l'homme qui soutenait à son tour, l'ordre social, que selon Bourassa, l'on devait défendre à tout prix. [12]

Toutefois un autre son de cloche est entendu. A la suite du troisième refus pour le droit de vote aux femmes, une lectrice du **Progrès du Golfe** envoie le message suivant. Dès qu'il s'agit du suffrage féminin "une majorité parlementaire oubliée l'étape aujourd'hui atteinte de l'évolution sociale, du progrès des civilisations, de la généralisation de l'éducation et de la culture pour agiter de vieilles marottes (13)." Les femmes votent au fédéral et elles ont contribué à faire améliorer certaines conditions sociales. L'auteur souligne qu'une éducation égalitaire entre hommes et femmes leur permettrait de mieux oeuvrer ensemble socialement et aussi de mieux s'entendre. A ceux qui rétorqueraient qu'elle se doit à ses enfants, elle répond tant mieux, ainsi les nouvelles notions acquises contribueraient à faire d'eux des citoyens plus conscients et les échanges entre époux seraient plus valables et plus fructueux. Une autre lectrice appuie ce point de vue et réfute elle aussi les arguments de certains députés qui craignent de voir les foyers se disloquer. Ainsi malgré ses occupations familiales la femme peut s'intéresser à la chose publique. Il y a la radio, les journaux et les opinions qui sont apportées par son mari ou ses frères. "Et pour celles qui n'ont pas de charge familiale pourquoi ne s'intéresseraient-elles pas à la politique et ne brigueraient-elles pas un mandat de député? (14)."

En 1940, l'année où au Québec les femmes vont enfin obtenir le droit de vote, l'opposition de l'Eglise est toujours manifeste. M. le Cardinal de Québec rappelle que les filles et les épouses n'ont pas besoin de cela pour être heureuses. Surtout les femmes rurales n'ont pas besoin de "ce nouveau jouet". Les réformes sociales réclamées par les femmes se feront par les organisations féminines et en marge de la politique. Ici on retrouve la xénophobie de notre clergé à l'époque qui voit dans le suffrage féminin un instrument venant d'ailleurs (de France, d'Angleterre et des Etats-Unis). Cela ne peut apporter rien de bon pour notre société. Il souligne aussi que les femmes qui occupent des emplois masculins encombrant le marché du travail et doivent se battre pour survivre. La femme dépourvue de force musculaire ne peut entreprendre une telle lutte. Aussi la Canadienne française comprend que son action doit s'exercer dans son foyer. "Lorsque la Canadienne française rencontre le sourire de pitié de sa soeur des autres provinces, elle peut rire franchement car c'est elle qui est vraiment émancipée. L'autre n'est pas la dupe d'un fantôme (15)."

Toutefois comme le dit un lecteur (ou une lectrice) les droits des femmes devront être reconnus tôt ou tard. L'espoir réside dans ce sens qu'il faudra qu'une nouvelle génération de jeunes

hommes ayant vécu au contact des jeunes filles de leur époque puissent accéder au pouvoir et les aider à prendre la place qui leur revient. Là, le travail ne leur manquera pas. Beaucoup de problèmes les attendent: les mères célibataires, la lutte contre l'alcoolisme, contre la prostitution, les lois successorales, les lois ouvrières du travail féminin, les lois touchant la naissance, l'enfance du premier âge, l'instruction et l'hygiène. Ces problèmes seront résolus par l'éducation des hommes et des femmes de demain et cette éducation dépend des femmes d'aujourd'hui. (16)

S'il faut encore attendre pour voir ces désirs réalisés, il faut toutefois se rappeler que le droit de vote des femmes fut enfin obtenu au Québec en 1940 sous le mandat de M. Adélard Godbout.

Malgré cet acquis, les problèmes inhérents à la condition féminine n'étaient pas pour autant résolus.

3. Le travail des femmes à l'extérieur

Les femmes qui se retrouvent sur le marché du travail vont dans la plupart des cas accomplir des tâches qui ne sont en fait que l'extension de leurs activités familiales ou qui touchent aux valeurs soit disant féminines à savoir le travail ménager de bonnes, de femmes de ménage, d'ouvrières dans les textiles, d'institutrices, d'infirmières, de secrétaires. Pour ce qui est des professions libérales c'est encore une chasse gardée par les hommes et il faudra beaucoup de ténacité pour que les portes de ces professions leur soient ouvertes.

On est obligé vu les nécessités sociales de voir de plus en plus de femmes sur le marché du travail. Toutefois on croit nécessaire de mettre en garde celles-ci contre les dangers qui les menacent. Ainsi pour les jeunes filles qui travaillent dans les bureaux, gare aux méchants loups! Les patrons ne sont pas toujours respectueux de la vertu de leurs subordonnées. Pour faire face à ce problème on recommande une bonne formation familiale et une éducation chrétienne. Que les mères voient à éclairer leurs jeunes filles sur ces dangers. (17) Par contre dans un autre article on souligne que de plus en plus de femmes accèdent aux carrières, qu'elles cherchent à s'instruire et à se parfaire dans le domaine des sciences pratiques. Elles se montrent sérieuses dans leur travail, d'ailleurs plus que les hommes. Elles sont plus utiles en tout cas que les mondaines oisives. (18)

Comme nous l'avons souligné plus haut, l'entrée dans les professions libérales n'était pas aussi simple que cela, malgré une certaine évolution, la partie n'était pas gagnée d'avance. Ainsi pour l'admission au Barreau, elles n'obtiendront d'abord que de petites concessions dans leurs droits juridiques. Elles pourront en 1929, participer aux délibérations des Conseils de famille, en 1930, elles ont droit à la tutelle mais pour ce qui est de leur admission au Barreau elles subiront échec après échec. Par contre elles espèrent que cela viendra un jour. On leur propose comme d'habitude des arguments éculés comme leurs qualités de coeur, que le métier d'avocat ne convient pas à la mentalité féminine et que la femme désertant son foyer descendrait infailliblement de son piédestal.

Les femmes qui décroissent, qui travail-

lent dans les bureaux, les usines, qui travaillent aux champs, qui font l'école à des salaires de misère n'occupent pas des trônes. Elles doivent déjà s'absenter de leur maison pour aller chercher un maigre salaire souvent nécessaire au ménage. Souvent elles travaillent comme des hommes. Ces travaux sont loin d'être des ouvrages de fantaisie ou d'intérieur. "Elle a le droit de faire toutes ces besognes la femme dans notre province. Et vous ne protestez pas. Mais lorsque celle-ci veut aux côtés des hommes défendre la veuve, l'orphelin, on lui dit qu'elle risque de descendre de son piédestal. (19)."

Lorsque le travail des femmes devient nécessaire à la nation comme lors de la dernière guerre par exemple, les barrières tombent comme par enchantement. On oublie ce qu'on leur a déjà dit pour les empêcher d'entrer sur le marché du travail. On fait appel à leur patriotisme. On leur organise des garderies gratuites. En 1942, l'Honorable Humphrey Mitchell déclare que la politique du même salaire pour un travail identique était en vigueur. On paie pour un travail et non la personne qui le fait. (20)

Mais les autorités, surtout religieuses, veillent au grain. Il faudra ramener toutes ces brebis égarées au bercail lorsque la guerre sera finie. Depuis la naissance de la grande industrie, le travail féminin a pris davantage d'ampleur. Des sociologues ont reproché aux dirigeants de certains pays de laisser les femmes envahir les usines au détriment des hommes. Mgr Eugène L'Heureux s'en émeut. Dans un article du 13 mars 1943 dans l'Action catholique, il s'exprime dans ces termes:

"On a raison de s'en émouvoir car le travail féminin hors du foyer surtout celui des femmes mariées, est beaucoup moins conforme aux intérêts de la société que le travail masculin. (21)

Et les 57 évêques du Canada ajoutent: "Faut-il exprimer l'inquiétude que nous causent les mesures destinées à attirer les femmes et les mères surtout hors du foyer, pour les appliquer au travail de l'usine ou à d'autres occupations peu séantes à leur sexe? Sa Sainteté Pie XII le rappelait récemment: "C'est dans les liens de la famille que reposent la force et la gloire d'une nation, une nation ne peut subsister avec des familles disloquées. Il est grandement à craindre que la dislocation de nos familles ne désaxe aussi toute la vie sociale de notre pays. (22)."

On tolère le travail des femmes dans les usines parce que la situation l'impose mais on craint que cela se continue en temps de paix. On n'a pas tort de craindre les difficultés d'une réinsertion des filles et des femmes dans le cadre de leurs foyers. Certaines ont pris goût à une forme d'indépendance économique et leurs horizons se sont ouverts. Ainsi le Dr Georges Bouchard sous-ministre adjoint du Ministère fédéral de l'Agriculture souligne que les jeunes filles qui vont revenir des usines de guerre vont trouver bien terre les travaux domestiques et la vie campagnarde. Aussi leur rappelle-t-il que leur vrai bonheur ne saurait être ailleurs qu'au foyer à s'occuper de travaux sains et d'une vie calme. Il parle ensuite avec lyrisme des moeurs campagnardes où règnent les vrais valeurs. Il oublie de souligner qu'à la campagne comme à la ville, la vie n'est pas toujours facile.

Toutefois, Mme Carmen G Roy, auteur d'un article dans le cadre d'une semaine destinée au rôle de la femme dans le domaine de l'éducation, du bien-être et de l'économie de la nation remet certaines choses à leur place. "Les femmes, en éduquant leurs enfants, ont développé chez-eux le patriotisme et ceux qui voudraient empêcher celles-ci d'influencer le domaine social et politique sous prétexte de restreindre le flot du féminisme devraient se taire. (...) Il ferait mieux de ne plus oser quémander de la part du sexe faible (...) un enrôlement quelconque sous les couleurs de l'Union Jack (23)."

Lorsqu'on a besoin des femmes, rien n'est épargné pour les amener à remplir les travaux qu'on leur destine mais on n'admet pas qu'elles demandent une contrepartie. Elles ont les devoirs mais pas les satisfactions. Tout cela pour le bonheur des autres. On exige d'elles: dévouement, sacrifice et soumission. Le courage qu'il leur faut, elles n'ont qu'à le rechercher dans la prière. Aussi il serait faux de croire que les femmes prennent la place des hommes sur le marché du travail puisque les tâches dévolues à celles-ci sont sensiblement moins bien rémunérées et cela dans l'intérêt des patrons qui seraient obligés de donner des salaires plus élevés aux hommes sous prétexte qu'ils sont chef de famille. Par contre, il arrive aussi que des femmes le soient également. On ignore facilement cette situation.

Un autre groupe de femmes aura à subir des préjugés et devra donner le maximum d'elles-mêmes pour un salaire de misère: les institutrices. La lutte que celles-ci surtout les institutrices rurales, ont entreprise fut de longue haleine. C'est à l'honneur de nos hebdomadaires d'avoir ouvert largement leurs pages à ce combat et d'y avoir apporté tout leur appui lors des congrès pédagogiques qui eurent lieu à Rimouski, on y soulignait régulièrement le travail des enseignantes, on leur rappelait également que leur tâche était haute et noble et de s'y appliquer avec tout le dévouement possible. Par contre, on est prêt à les appuyer dans leurs revendications mais il faudra plus que de la bonne volonté pour atteindre le but.

Dans un article, intitulé **Institutrices et traitements** (1927), on note que sur 6,258 institutrices rurales, seulement 382 recevaient le salaire minimum. Pour l'année scolaire de 1924-25, le salaire moyen était de \$371.00 an. Là dessus, l'enseignante devait se nourrir, s'habiller, subvenir parfois à sa famille et ne pas oublier d'épargner pour les mois de vacances non-payés. L'auteur s'interroge sur l'attitude de ses compatriotes. Il est vrai que les Canadiens français ont eu à subir une situation difficile après la conquête. Le pays était pauvre. Les communautés religieuses ont pris en main l'éducation des jeunes. Les gens se sont habitués au dévouement de nos religieuses et de nos prêtres et non pas compris que l'éducateur laïc tout en étant aussi dévoué, devait souvent se contenter d'un salaire nominal. Les membres enseignants des communautés religieuses pouvaient se permettre un salaire moindre puisque bénéficiant d'une institution qui pourvoyait à leurs besoins essentiels. Le laïc lui n'avait que son salaire pour vivre. (24)

On peut s'interroger aussi sur les valeurs que notre société désire voir primer. L'éducation ne semble pas occuper les premiers rangs. Ainsi chez les

protestants, le salaire des institutrices dépasse largement celui des nôtres. Pour l'année scolaire de 1914-1915, les institutrices laïques protestantes recevaient \$423. an; pour l'année 1924-25, elles gagnaient \$1,052. (25)

Un meilleur salaire réglerait aussi un autre problème, celui de garder plus longtemps dans la profession les candidates. En 1927, une délégation représentant le Bureau Exécutif général de l'Association des Ecoles rurales Catholiques rencontrait le Premier Ministre M. Taschereau et le secrétaire provincial, M. David pour exposer ces deux problèmes soit celui du salaire et de l'instabilité de la profession. Un des délégués rapporte l'anecdote suivante: une institutrice rurale après 15 ans d'enseignement désire changer d'emploi. Elle se cherche un travail de bonne. On lui répond qu'elle serait mieux de demeurer à son école. Celle-ci fait remarquer qu'il lui serait plus avantageux de travailler pour un salaire de \$50. mois que d'enseigner à 40 enfants pour \$25. mois. Ce même délégué souligne aussi le fait qu'après la première année plusieurs institutrices quittaient sans doute pour se marier. Malheureusement tel n'était pas le cas, car la plupart se cherchait un emploi dans les magasins comme commis ou dans les bureaux, dans les manufactures ou comme bonnes. La solution émise par la délégation serait de n'accorder les octrois qu'aux municipalités qui donnent un salaire minimum de \$300.00 an. Le Premier Ministre reconnaît le bien fondé de cette requête mais il ne l'appuiera que lorsque l'opinion publique s'y sera faite. (26) Autant dire jamais!

En plus de la difficulté d'obtenir un salaire décent, la crise des années trente vient mettre de l'huile sur le feu. Sous prétexte d'amoindrir les dépenses, certaines municipalités réduiront le salaire de leurs institutrices à \$150 an alors qu'elles ont toutes les peines du monde à arriver avec \$300. ans. Un lecteur s'insurge contre cet état de chose. "Il est vrai que le pays traverse une crise mais même en dehors de ce temps, les institutrices sont mal payées même si partout ailleurs les salaires s'ajustaient au coût de la vie. Est-ce les hommes d'affaires, les gros contribuables, qui ont le plus contribué à cette coupure de salaire? Ou est-ce les petits contribuables? Pour eux cette réduction représente ni plus ni moins que la dépense d'une demi-livre de tabac ou un paquet de 20 cigarettes par année. (27)"

Les journaux reviennent souvent à la charge et ne se lassent pas de répéter le ridicule de cette situation. Ainsi Jeanne Le Franc fait remarquer que: "La province de Québec est la seule province à si peu payer ses institutrices rurales. Nos terres ne sont pas plus petites ni moins productives, nos gens sont aussi intelligents que ceux des autres parties du Canada, pourquoi s'obstinent-ils ainsi à ne pas rendre justice à celle qui ne regarde pas à ses peines ni à son dévouement (28)." Le portrait que l'on pourrait faire d'une institutrice de campagne serait celui-ci; soit une jeune fille qui va enseigner dans un rang éloigné de chez elle. Son salaire est de \$15. mois mais il ne lui est pas toujours payé à temps, elle doit patienter parfois deux mois pour ne recevoir finalement que \$5. en attendant. Si elle travaille pour un salaire aussi ridicule c'est qu'elle en a besoin. Souvent elle doit apporter une

aide monétaire à des parents pauvres. Ses conditions de travail: une classe vieille et froide dans laquelle ses élèves et elle risquent de perdre leur santé. Après sa journée normale de travail, elle ajoute une à deux heures pour bien préparer sa tâche. Ses difficultés augmentent lorsqu'il lui faut chercher pension parce qu'avec son maigre salaire et le retard qu'on met à lui remettre, elle n'arrive pas toujours à faire face à ses obligations. (29) En plus, elle est en butte aux commérages malgré l'obligation de sa part d'avoir une vie et une tenue irréprochable.



L'école No. 6 du rang double à Ste-Bladine vers 1930

Les protestations continuent à se faire nombreuses. Ainsi lors d'une réunion de l'Association Catholique des Institutrices rurales (A.C.I.R.), la fondatrice Mlle Laure Gaudreau souligne les injustices. Par exemple dans une région du Québec, ayant 119 titulaires, on leur paie des salaires de \$200., \$115., \$110. et même de \$70. Une commission scolaire aurait même demandé aux institutrices ou à leurs parents de lui verser un montant avant de signer leur engagement de \$300. cela malgré les octrois obtenus du gouvernement. (30) Malgré les primes de traitement en vigueur en 1934, un grand nombre de commissions scolaires ne versent toujours pas à leurs instituteurs le salaire dû. On va même jusqu'à exiger dans certains cas que l'institutrice allume les feux, entretienne sa salle de classe, fournisse le savon, les brosses, la craie pour le tableau et cela sans rémunération supplémentaire. Verrions-nous là l'incompétence de certains commissaires. "Ce ne sera que lorsqu'on haussera la norme de qualification des commissaires d'école que l'on aura un relèvement de l'enseignement (31)," lit-on dans un mémoire de la Fédération catholique des institutrices rurales. Pour envenimer les choses, le gouvernement vote un décret qui délie les commissions scolaires des cités et villes de l'obligation de payer le salaire minimum de \$400. an à leurs institutrices. La porte est dorénavant ouverte à tous les abus! Ainsi la commission scolaire de St-Anaclet refusera d'augmenter ses employées à \$400. Le salaire restera donc à \$300.; de plus on désire que les diplômés des institutrices viennent du Bureau des Examineurs sans passer par l'Ecole Normale. Evidemment, il ne faut pas oublier que la science se paie! (32)

Par contre en 1942, l'Honorable Secrétaire Provincial, M. Hector Perrier met à la disposition du Département de l'Instruction Publique la somme de \$500,000. pour que les salaires des institutrices soient portés de \$300. à \$400. Seules les municipalités qui paieront ces salaires se verront le droit d'obtenir une partie de

cette subvention. (33) Par contre, les difficultés pour vivre décemment de ce métier engendreront une pénurie de candidates. La situation sera suffisamment grave pour fermer 300 à 400 écoles sur une possibilité de 22,000 école primaires au Québec. (34)

En 1944 la fédération catholique des Institutrices rurales demande une augmentation de salaire à \$600. qui devra être considéré comme un minimum. Dix ans plus tard, en 1954, une enquête dénonce toujours l'insuffisance des traitements. Ainsi les institutrices diplômées seraient moins bien payées que les dactylographes, les sténographes, les préposées à la comptabilité et même dans certains cas que les serveuses de restaurant. (35). M. Jean-Paul Légaré dans une de ses chroniques s'interroge à la suite de cette enquête: "Nous consentons volontiers à payer le gros prix pour avoir le ventre bien rempli, mais nous ne trouvons pas le moyen de bien rémunérer des jeunes filles qui s'arrachent le coeur à bien remplir leur tâche et l'intelligence de nos enfants. Civilisation du ventre ou de la tête que la nôtre? (36;)" Il ne met pas la faute sur les commissions scolaires sachant les difficultés qu'elles rencontrent mais sur une population qui ne se rend pas compte du tort qu'elle se fait. "Ce serait une déchéance, nous le savons, que la situation d'un peuple qui ne trouverait pas les ressources pour donner, à la génération montante tous les avantages d'une instruction poussée

aussi loin que possible. Et cette déchéance serait d'autant plus grande que ce peuple engloutirait plus de fortune pour la satisfaction de ses ventres que pour celle de ses têtes (37)."

Une des solutions entrevue pour pallier à cette difficulté d'obtenir de bons salaires et de refréner le départ des institutrices diplômées vers les grands centres serait l'instauration des conventions collectives qui feraient disparaître les inconvénients des conventions particulières, comme l'opportunisme et le marchandage de certaines commissions scolaires, l'injuste diversité des salaires, le drainage par les villes des meilleures institutrices au détriment des campagnes. (38)

En 1960, au Congrès des Institutrices et des Professeurs tenu à Rimouski, on souligne que les traitements seront dorénavant meilleurs. Les institutrices diplômées devraient recevoir \$1,650. à \$2,100. an. Les syndicats d'institutrices ont réussi à s'imposer et à obtenir un traitement plus équitable. (39)

Si la révolution tranquille qui va suivre cette période bouleversera notre société et tout particulièrement le monde de l'éducation, d'autres problèmes naîtront dont nous pourrions dire qu'ils vont même à l'inverse de ceux d'hier. Nous avons maintenant des professeurs hautement qualifiés, des salaires qui s'efforcent de suivre le coût de la vie... mais il semble que nous aurions maintenant trop de candidats.

Avant de terminer ici le thème du travail féminin, nous aimerions dire un mot d'une autre profession dont d'ailleurs les journaux ont peu parler soit celle d'infirmière. Il faut dire que ce n'est qu'en 1944 qu'une école d'infirmières sera fondée à l'Hôpital St-Joseph. Elle est affiliée à l'Université Laval et approuvée par l'Association des Gardes-Malades enregistrée de la Province de Québec. En 1947 nous aurons 12 premières diplômées.

Cette carrière qui s'ouvre dans notre région est d'emblée confiée à la gent féminine:

"Le rôle d'assister les malades revient de toute évidence à la jeune fille, à son goût naturel pour soulager les misères d'autrui, la jeune fille ajoute en effet sa tendresse maternelle, sa serviabilité souriante et se sociabilité aimable. Ajouter à cela son intuition qui lui dicte la cause d'un malaise et le remède qui le soulagera et nous comprendrons pourquoi de tout temps on a recouru à la femme pour soigner et assister les malades. (40)

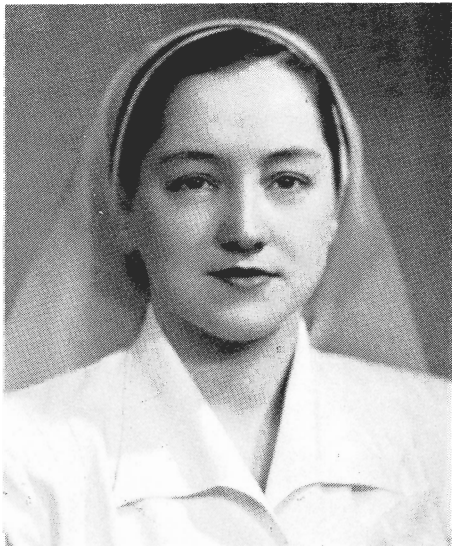
En 1954 on fait mention du besoin accru d'infirmières au Canada. Les causes seraient dues à la mauvaises répartitions des services: les grands centres drainant une large partie des effectifs au détriment des districts ruraux on réclame aussi plus de services pour les malades. Toutefois seulement 25% des diplômées du secondaire se dirigent vers cette profession. Aussi le moyen



L'Amicale de 1958 qui regroupait des graduées de 1947 à 1958.

d'augmenter leur nombre serait d'encourager les jeunes filles à terminer leurs études secondaires et de rendre la formation plus attrayante et plus solide. (41)

En 1964, lors d'une assemblée des infirmières à Rimouski, on met au programme la possibilité de syndicaliser la profession. Malgré certaines difficultés on semble d'accord pour une telle mesure. Cependant il faut dire que jusque là, l'Association des infirmières a joué ce rôle. Le système s'est avéré d'ailleurs assez efficace. (42)



Elizabeth Rousseau, infirmière graduée en 1950, une des directrices du Comité Central d'organisation de l'assemblée annuelle de l'A.I.P.Q. et l'A.I.C.C. tenue à Rimouski en 1964.

Enfin, si de plus en plus de femmes accèdent au marché du travail par contre il y en a beaucoup qui ont choisi de demeurer au foyer. Celles-ci vont tout de même chercher à se rendre utile à la société. Ce sera donc au sein d'organisations féminines qu'elles oeuvreront. D'ailleurs cette forme d'engagement allait dans le sens du rôle qu'on attribuait aux femmes et qui avait l'heure de plaire au clergé. Par contre, il fallait s'en tenir à certaines mesures pour être agré de ce dernier. Les Cercles de Fermières l'apprennent à leurs dépens!

4. Les associations féminines

Des nombreuses associations que comptent notre région, nous n'avons retenu que celles dont on a fait le plus mention dans les journaux consultés. Certaines ont un long passé et sont encore très actives dans notre milieu.

Au début du siècle, l'Eglise devant les exigences de la vie moderne sent qu'il serait temps pour elle de réfléchir sur les nouveaux courants. Aussi s'effraie-t-elle de la montée du communisme et du socialisme. Elle voit s'accroître également l'athlétisme en ce siècle de scepticisme. Pour contrer ces dangers, l'Eglise veut intéresser ses disciples à faire oeuvre sociale.

C'est ainsi que Pie XI encourage l'entrée des femmes dans l'Action catholique qui est une action universelle et concordante de tous les catholiques, sans exclusion d'âge, de sexe et de conditions sociales, de culture, de tendance nationale et politique. (43) Aussi

chez nous, encourage-t-on la création d'une Ligue d'Action Catholique dans le but de se conformer aux désirs de l'Eglise. Elle sera fondée le 21 mars 1933. A la présidence, on retrouve Mgr Courchesne avec le concours de Mlle Jeanne Talbot de Québec. Le travail sera de fonder des ligues là où elles n'existent pas. Elles seront sous l'autorité des curés des différentes paroisses. Les nominations aux grades d'officières ou de directrices seront faites par eux. On aura à faire rapport plusieurs fois par an au Comité Central de Québec. (44)

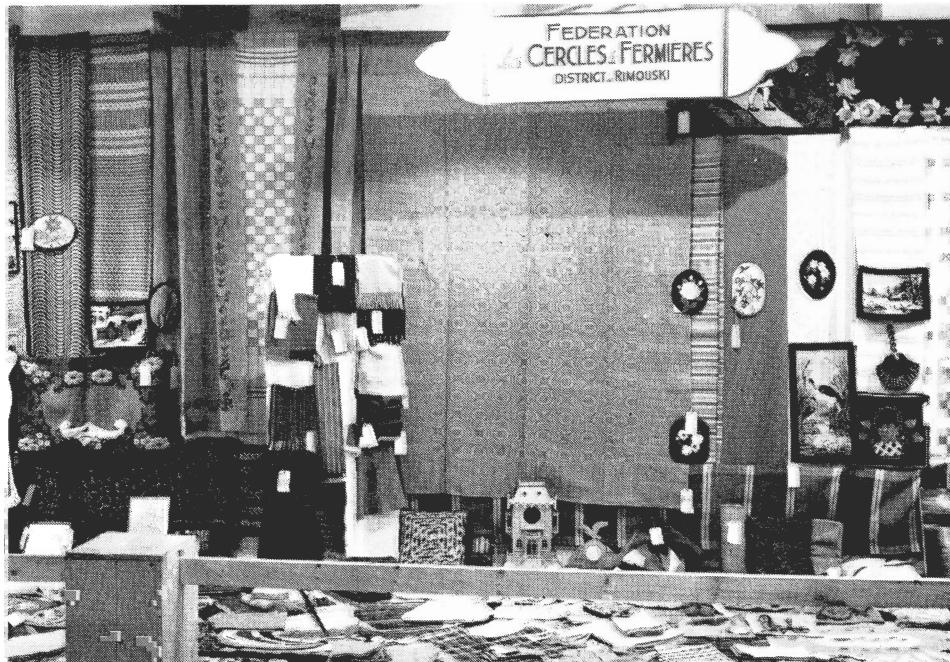
A une réunion de la Ligue d'Action Catholique, Mgr Courchesne qui est alors le conférencier invité rappelle que l'Eglise fait à la femme chrétienne l'honneur de lui reconnaître la force de bien penser si elle veut s'en donner la peine (45). Les femmes doivent se préoccuper du sort du pays, de sa morale, de ses écoles et surtout s'occuper de l'âme de ses enfants. (46)

D'autres associations prendront racines dans notre région. Ces organisations s'adresseront surtout aux femmes rurales. Citons ici, le Cercle des Fermières qui permettra aux femmes de la campagne de pouvoir se regrouper dans le but de travailler ensemble, d'acquérir de nouvelles connaissances en matière d'arts domestiques. Tout cela pour le mieux être de leur famille. Elles se tiendront loin des courants sociaux. C'est ainsi que des Fermières de Ste-Anne-de-La-Pocatière rappellent à leurs membres de ne pas trancher sur la question du suffrage féminin. (47) Si elles le font, ce ne sera qu'à titre individuel et non en engageant le mouvement. Leur but est de tout mettre en oeuvre pour améliorer la vie à la campagne et c'est à cela qu'elles s'emploient. Ainsi selon un communiqué du Ministère des Affaires Municipales, de l'Industrie et du Commerce, on note qu'au 1 juillet 1939 on compte dans la province 568 cercles comprenant 24,271 membres qui ont contribué à la production avicole et fait doublé la superficie des jardins. Avec l'aide d'agronomes, elles reprennent des méthodes leur permettant de développer de petites industries. Et enfin, elles remettent à l'honneur les anciens métiers et ont

développé l'artisanat. (48)

Cependant le Cercles des Fermières ne sera pas seule à oeuvrer dans le milieu rural. Une autre association de fermières sera fondée soit les Dames de l'U.C.C. dans le but d'avoir une association professionnelle féminine. Le fondateur fut M. l'abbé Alphonse Belzile. M. Jean-Paul Legaré dans un article soulignant le quinzième anniversaire de l'Union Catholique des Fermières met en relief l'esprit qui présida à la création de ce mouvement. Il ne faut d'abord pas confondre l'U.C.F. (sigle donné dorénavant au Dames de l'U.C.C.) avec le Cercle des Fermières, association de femmes rurales dépendantes de l'Etat et qui en reçoivent aussi bien les octrois que les directives (49) En plus, ils ne sont pas prêts à la formule syndicale. "Ils peuvent avantageusement être remplacés par des organismes professionnels adhérant à la doctrine de l'Eglise. (50) Les évêques invitèrent en premier lieu les Cercles de Fermières à se transformer. On ne voulait pas les remplacer mais les modifier. Mgr Parent résume la situation en disant que: "le besoin se fait de plus en plus sentir de l'organisation professionnelle libre, au moment où nous sommes sous la menace d'un socialisme qui cherche à nous envahir. (51)." Certaines femmes virent donc dans la contribution du Ministère de l'Agriculture une manière dictatoriale d'agir. Se sentant captives, ces femmes n'avaient donc plus qu'une décision à prendre soit de reconquérir leur liberté en quittant leur Cercles de Fermières... en se soumettant à la tutelle de leur clergé!

Les campagnes avaient donc deux organisations auxquelles les femmes pouvaient adhérer. Par contre, les villages et les villes étaient laissés pour compte. Ainsi naquit les Cercles d'Economie Domestique. On fonda d'abord un Cercle à St-Robert et Mme Robert St-Pierre sera désignée par les autorités religieuses du diocèse pour promouvoir la formation de ce cercle et de bien d'autres. Le but des C.D.E. était de faire bénéficier les dames et les jeunes filles des centres urbains de cours d'art culinaire, de tissage, de couture et même



de cours de religion. (52)

Les préoccupations de l'U.C.F. et du C.D.E. vont amener leurs membres à s'impliquer davantage au niveau social. Des arts domestiques on passera à la réflexion sur le milieu environnant qui ne cesse de se modifier. Ainsi on finira par se rendre compte que la ville se rapproche dangereusement des campagnes et que les problèmes des deux communautés sont souvent communs. L'action des deux groupes portera surtout dans le domaine de l'éducation. Ainsi en 1958 lors d'une réunion de l'U.C.F.R. les dames ont été unanimes à adopter une résolution priant le Surintendant de l'instruction publique et les autorités gouvernementales d'apporter une loi pour rendre éligible ses dames aux tâches de commissaires d'écoles (53.) Beaucoup d'entre elles sont aptes à remplir ce poste. Plusieurs ont déjà été institutrices et toutes s'occupent activement d'instruction et d'éducation. Les congressistes se montraient également favorables à l'accroissement des écoles normales et à la centralisation des écoles primaires. On aimerait également qu'une mère de famille et une institutrice soient nommées au Département de l'Instruction publique. Lors de leur 25^e anniversaire en 1964, elles soulignent le travail fait durant toutes ses années: comme l'étude et la réflexion sur les documents pontificaux pour approfondir la doctrine sociale de l'Eglise, le syndicalisme agricole, les bienfaits de la coopérative et de la solidarité. Elles ont aidé leurs maris matériellement et moralement. Elles organisèrent des cours d'études à domicile entre autres. (54) En 1965, elles passent au peigne fin le Rapport Parent.

Pour leur part les C.D.E. vont cheminer un peu dans le même sens. En 1958, lors de leur congrès, tout en rappelant le but de l'organisme "soit de promouvoir les intérêts économiques, sociaux et moraux du foyer (55)", les membres s'intéressèrent à l'éducation des adultes. Pour la première fois, en plus de l'exposition artisanale, s'ajoutait une exposition de livres ce qui sembla plaire à la plupart.

En 1965 on mentionne la possibilité que l'U.C.F.R. et les C.D.E. se fusionnent. En 1966 on constate d'une manière plus évidente la nécessité de ne former qu'un seul organisme. Leur préoccupation majeure est que le monde a besoin de la femme qui:

"se doit d'être compétente, renseignée et instruite afin de suivre l'évolution sociale et de participer, dans la même ligne de pensée, avec maturité à l'éducation d'un monde meilleur en accord avec les hommes. Le temps est dépassé où les femmes étaient confinées au foyer où ses connaissances pouvaient se limiter à l'art de bien tenir sa maison, d'élever ses enfants avec les moyens du bord. Il faut que chaque femme fasse son recyclage intellectuel et adhère à une association féminine d'action sociale qui lui en fournira les moyens. La femme de 1966 doit être la vraie compagne du mari, l'éducatrice capable de comprendre et d'aider ses enfants, la célibataire s'intéressant à son milieu pour le revaloriser. (...) En résumé une association féminine puissante et bien structurée fournira à chaque québécoise l'opportunité d'être à la hauteur des besoins et des défis de la société d'aujourd'hui. (56)"

Au congrès tenu au Cap-de-la-Madeleine en 1966, 300 déléguées des fédérations diocésaines optèrent pour la fusion



Photo de l'Exécutif élu le 8 juin 1965 qui était le dernier de la Fédération des Cercles d'Economie Domestique de Rimouski. Première rangée de gauche à droite: Mme Huguette St-Laurent de Luceville, 2^e vice-présidente; Mme Marielle St-Hilaire, Rimouski, Présidente; Mme Louis Ernest Dionne, Trois-Pistoles, 1^{ère} vice-présidente. Deuxième rangée: de gauche à droite: Mme Rose Michaud, Nazareth, secrétaire; Mme Huguette Verreault, Sayabes, conseillère; Mme Paulette Bourgoïn, Cabano, conseillère; Mme Jos Marie Leblanc, Nazareth, trésorière.



Photo du Premier Exécutif de l'A.F.E.A.S. Première rangée de gauche à droite: Mme Gisèle Harrisson, Matane, conseillère; Mme Gertrude Lévesque, Ste Odile, présidente; Mme Marielle St-Hilaire, Vice-présidente. Deuxième rangée de gauche à droite: Mme Gemma Beauchesne, St-Fabien, conseillère; Mme Huguette St-Laurent, Luceville, conseillère.

et la nouvelle association prit le nom d'Association Féminine d'Education et d'Action Sociale, (A.F.E.A.S.) dont la devise est: Unité, travail, charité. A Rimouski le premier conseil de l'A.F.E.A.S. fut choisi à St-Robert. Les présidentes sortantes de charges des anciennes associations, Mmes St-Pierre Duchesne et Marielle St-Hilaire ont défini le caractère du nouvel organisme.

C'est un mouvement autonome ne pouvant s'affilier comme corps intermédiaire à aucun parti politique (...) Son but premier: réaliser une action sociale en vue de la promotion de la femme et de l'amélioration de la société. Ses moyens

d'action a) des commissions d'études permanentes rurales et urbaines; b) des services d'éducation par cours cliniques, etc. c) une action sociale intensive par des représentations, des revendications et des suggestions. (57)

Lors d'une causerie intitulée: "La femme moderne dans la société", à l'A.F.E.A.S. du Sacré-Coeur, Mlle Lisette Morin, journaliste, souligne le fait qu'elles ont tendance à ne s'intéresser qu'aux problèmes d'ordre scolaire et à tout ce qui touche l'enfance ou la sécurité. C'est bien mais elles ont aussi leur place dans bien d'autres domaines comme les affaires publiques "ainsi que dans toute

activité concernant l'occupation, le métier ou la profession de son mari (58)." Les associations doivent déboucher sur une participation sociale pour être efficace.

Toutefois l'A.F.E.A.S continuera sur sa lancée. Les membres de l'Association rédigeront des documents intéressants tel un volume où elles relèvent la bibliographie de femmes qui se sont illustrées à leur manière; de même paraîtra un important document: **La femme collaboratrice du mari dans une entreprise à but lucratif 1975-1976**, dans lequel elles démontrent l'important apport d'une femme dans une entreprise familiale et qu'en fait le partage des travaux devrait entraîner le partage des fruits de ceux-ci. Celles qui ont eu à subir la perte de leur compagnon soit par divorce ou décès savent à quel point c'est important d'assurer leurs droits.

Ainsi les femmes par leurs démarches parfois tâtonnantes sont parvenues à s'exprimer de plus en plus à travers soit de leur travail à l'extérieur, soit par leur participation à l'intérieur des associations féminines.

Nous concluons ici en ayant bien conscience de n'avoir pas cerner le sujet dans sa totalité. S'il en est un qui est vaste et complexe c'est bien celui là. Nous l'avons abordé en essayant de rendre compte le plus fidèlement possible de l'image féminine réfléchie dans nos journaux. Nous avons ainsi pu constater une évolution certaine. Dominées d'abord par une idéologie précises elles s'en sont éloignées peu à peu pour s'affirmer davantage et s'impliquer vraiment comme elles le désiraient.

L'ensemble des femmes commence à peine à prendre conscience qu'elles existent et peuvent exister pour elles-mêmes. C'est difficile de se défaire d'une mentalité qui a profondément marqué les hommes et les femmes. L'idéal féminin dicté et imposé par les hommes fut lourd à porter et a laissé de profondes traces qui sont loin d'être effacées. Les hommes ont tout dit sur les femmes mais ont oublié de les écouter. Nous croyons que le véritable respect c'est d'accepter l'autre dans toute son intégrité, d'accepter qu'il voit, qu'il sente d'une autre manière que la nôtre. Aussi les femmes, après avoir tenté (et tentent encore pour beaucoup) de répondre à l'image de compagne, d'épouse et de mère tant adorée par les hommes, semblent chercher autre chose. Elles en ont bien fait la preuve en accomplissant des activités en dehors de leur cadre traditionnel.

Notre siècle a vu des femmes se lever et crier à l'injustice parce que leur sexe semblait être un handicap lorsqu'elles voulaient aller au-delà des limites imposées ou tout simplement en voulant répondre à leurs aspirations. On a frémé, on a injurié mais elles ont fait changer beaucoup d'attitudes et de préjugés. Par contre, la bataille est loin d'être terminée.

Chaque femme doit être en mesure d'accomplir sa destinée comme elle le sent et l'entend... d'ailleurs comme cela devrait être pour tous les humains. Les hommes ont peur devant ce bouleversement de l'image tant chérie mais ne seraient-ils pas plus heureux de partager la vie et les craintes de l'avenir aux côtés d'un être capable de les épauler et non d'un être à protéger parce que trop faible. A eux de répondre!

Ghislain Pineau-Ouellet

REFERENCES

- Jeanne Le Franc, "A notre foyer", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 24 mars 1933, p.5.
- Thérèse, "La femme au foyer" dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 12 janvier 1934, p.2.
- Ibid.
- Cousine Anette, "La vraie vocation de la femme", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 11 août 1939, p.2.
- J.I.C.F., "Les principales causes de mécontentes conjugales", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 24 janvier 1935, p.2.
- Jeanne Le Franc, "Si j'étais un homme..." dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 27 avril 1934, p.
- (Anonyme), "Les dangers auxquels les femmes sont exposées dans le monde moderne", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 25 septembre 1947, p.5.
- S.E. le Cardinal Gibbons, "L'influence de la femme dans la famille, Le rôle de la femme dans l'Eglise", dans **Le Progrès du Golfe**, 4 avril 1915, p.1.
- Olivar Asselin, "Le vote des femmes. Réflexion concernant le suffrage féminin", dans **Le Progrès du Golfe**, 22 février 1917, p.1.
- Ibid.
- Mme E. Croff, "Les femmes de la province de Québec sont-elles en faveur du vote féminin?" dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 17 mars 1933, p.5.
- Susan Mann Krofimemkoff, "Henri Bourassa et la question des femmes" dans **Les femmes dans la société québécoise** de Marie Lavigne et Yolande Pinard, Montréal Les éditions du Boréal Express, 1977, p. 124.
- Flambard, "Le vote des femmes? Eh! pourquoi pas?", dans **Le Progrès du Golfe**, 13 novembre 1936, p.4.
- (Anonyme), "Le point de vue d'une autre femme en matière de suffrage féminin", dans **Le Progrès du Golfe**, 4 décembre 1936, p.5.
- J.B.C., "Entre deux échos... Le suffrage féminin", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 8 mars 1940, p.2.
- C.A.B., "Les droits de la femme", dans **Le Progrès du Golfe**, 7 juin 1929, p.1.
- Fadette, "Les jeunes filles au bureau et à l'atelier. Réflexion au sujet du travail de la femme en dehors du foyer", dans **Le Progrès du Golfe**, 24 février 1922, p.4.
- (Anonyme), "La femme qui travaille. Condition de vie et problèmes de la femme", dans **Le Progrès du Golfe**, 31 juillet, p.3.
- Jack, "L'admission de la femme au Barreau", dans **Le Progrès du Golfe**, 21 février 1930, p.1.
- (Anonyme), "L'égalité des salaires entre les ouvriers des deux sexes est en vigueur", dans **Le Progrès du Golfe**, 2 octobre 1943, p.3.
- (Anonyme), "Le travail féminin", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 1er avril 1943, p.3.
- Ibid.
- Carmen G. Roy, "La Canadienne et la nation", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 25 mai 1944, p.3.
- (Anonyme), "Institutrice et traitements", dans **Le Progrès du Golfe**, 11 mars 1927, p.1.
- G.E. Marquis, "Service mal rémunérés", dans **Le Progrès du Golfe**, 11 mars 1927, p.1.
- (Anonyme), "Une délégation auprès du Premier Ministre à propos de salaire", dans **Le Progrès du Golfe**, 29 avril 1927, p.1.
- J.R.C., "Le salaire des Institutrices", dans **Le Progrès du Golfe**, 29 juillet 1932, p.1.
- Jeanne Le Franc, "L'Institutrice de campagne", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 16 février 1934, p.2.
- (Anonyme), "Le sort de la petite institutrice de rang", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 23 mars 1934, p.2.
- (Anonyme), "L'Association catholique des Institutrices rurales. Seconde réunion générale à Trois-Pistoles", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 7 octobre 1938, p.2.

- (Anonyme), "Mémoire de revendication de la Fédération catholique des Institutrices rurales (7 février 1939). Revendication des Institutrices rurales," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 17 février 1939, p.1.
- (Anonyme), "La commission scolaire de St-Anaclet proteste contre la demande de l'Union des Institutrices", dans **Le Progrès du Golfe**, 21 avril 1939, p.1.
- (Anonyme), "Augmentation des salaires des Institutrices", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 11 juin 1942, p.2.
- (Anonyme), "Pénurie d'Institutrices dans la région," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 2 septembre 1943, p.4.
- (Anonyme), "Des institutrices diplômées sont moins bien payées que des serveuses de restaurants. Réunion des professeurs," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 25 mars 1954, p.3.
- Jean-Paul Legaré, "Civilisation du ventre ou de la tête," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 25 mars 1954, p.4.
- Ibid.
- (Anonyme), "Congrès des instituteurs et institutrices. Pénurie d'instituteurs diplômés, drame du milieu rural," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 5 juillet 1956, p.1.
- Jean-Paul Legaré, "Compétence et salaire des institutrices", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 8 juin 1960, p.4.
- J.P. Lepage, "La belle vocation d'infirmières. Reportage de l'Ecole des Infirmières, dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 12 février 1948, p.17.
- (Anonyme), "Jusqu'à quel point manquons nous d'infirmières?", dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 10 juin 1954, p.4.
- (Anonyme), "Assemblée annuelle des infirmières à Rimouski," dans **Le Progrès du Golfe**, 25 septembre 1964, p.1.
- (Anonyme), "Le pourquoi de la Ligue catholique féminine," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 12 mai 1933, p.5.
- (Anonyme), "Organisation de la Ligue catholique féminine de Rimouski," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 19 mai 1933, p.3.
- (Anonyme), "L'Action catholique féminine rurale et la vie de l'esprit", Conférence de Mgr Courchesne aux associations féminines de Rimouski, dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 17 novembre 1933, p.1.
- Ibid.
- Mme Charles Gagné et ali., "Aux directrices des Cercles de Fermières de la Province de Québec," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 29 mars 1940, p.4.
- "Les Cercles de Fermières. Communiqué du Ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 27 septembre 1940, p.2.
- Jean-Paul Legaré, "Sur un 15e anniversaire. L'Union catholique des fermières une forme supérieure d'organisation," dans **L'Echo du Bas St-Laurent**, 15 juillet 1954, p.4.
- Ibid.
- Ibid.
- (Anonyme), "St-Robert, berceau des Cercles d'Economie Domestique, 3 cercles fondés: St-Robert Bellarmin, St-Germain de Rimouski et Nazareth," dans **Le Progrès du Golfe**, 1er juillet 1955, p.22.
- (Anonyme), "Les femmes rurales du diocèse réclament des femmes commissaires. L'U.C.F.R. se réunit et choisit Mme Léon St-Pierre comme présidente," dans **Le Progrès du Golfe**, 18 juillet 1958, p.6.
- (Anonyme), "Les 25 ans de l'U.C.F.R. de Rimouski," dans **Le Progrès du Golfe**, 29 août 1958, p.4.
- A. Gauthier, Propos de Mme Florence Malenfant de Cabano, responsable au provincial du comité d'Education de la fédération des C.D.E., extrait de "Une force sociale: la fusion des associations féminines", dans **Le Progrès du Golfe**, 7 juillet 1966, p.17.
- (Anonyme), "L'A.F.E.A.S. diocésaine est une réalité" dans **Le Progrès du Golfe**, 3 novembre 1966, p.22.
- (Anonyme), "A l'A.F.E.A.S. du Sacré-Coeur. La femme et les conquêtes sociales," dans **Le Progrès du Golfe**, 2 février 1967, p.2.

Madeleine Villeneuve



La sociologie est une science encore jeune: certains auraient le goût de penser qu'à cause de son jeune âge cette science va un jour disparaître pour laisser place à certaines approches idéologiques plus tenaces ou du moins qui ont survécu à l'épreuve de plusieurs décennies! Personnellement je crois qu'on a plutôt manqué d'audace jusqu'à maintenant, et qu'on a laissé pour compte (ou à l'intention des autres) certains secteurs d'étude qui ne manquent pas d'intérêt. Et pour exemple, je voudrais citer ici le monde des femmes, dont il a été prouvé par Evelyne Sullerot dans son récent livre, **Le Fait Féminin**, que pour celles-ci, ce qui est le plus déterminant, c'est précisément l'appartenance au sexe féminin et non point le milieu social, le niveau culturel ou la classe d'âge.

Mais cette sociologie ne sera rendue possible que par le biais de témoignages concrets et authentiques qui pourront à long terme nous permettre de mieux cerner le vécu individuel et collectif de la moitié de notre population. Le temps que nous avons

pris avant de nous y mettre fait qu'aujourd'hui relater une expérience de vie qui s'étend sur plus de quinze ans devient ici presque un document historique.

C'est le cas entre autre du sujet de cet article, qui porte sur l'expérience de travail d'une femme, qui a décidé il y a treize ans, après que ses enfants "eurent vieilli", d'entreprendre une seconde vie. Aussi active que la première sans doute, mais cette fois, au niveau de ce qu'on appelle aujourd'hui la vie publique pour distinguer celle-ci de la vie privée. Ce genre de distinction n'a jamais concerné le travail des femmes tant il va de soi que la vie de l'homme se passe avant tout au grand jour!

Ce préambule me semblait nécessaire pour parler de Madame Madeleine Villeneuve, bien connue à Rimouski comme responsable de la Bibliothèque municipale depuis treize ans. L'entrevue que m'a accordée Madame Villeneuve dans les nouveaux locaux de la bibliothèque, bien intégrée cette fois au reste des services municipaux, de par sa localisa-

tion même, a constitué pour moi bien autre chose qu'une simple rencontre formelle comme les sociologues sont habilités à le faire. Ce fut une véritable rencontre entre deux femmes, disons-le, qui dépassait largement le cadre de l'entretien structuré qui se limite habituellement à cerner un sujet bien précis et à s'y tenir. J'avais plutôt l'impression, qu'au contraire, tout était possible, que tous les sujets que nous abordions constituaient une histoire en eux-mêmes et que toutes ces histoires représentaient autant de fils conducteurs, autant de trames qui tissent l'existence d'une femme d'aujourd'hui, qui a ses racines bien ancrées dans tout un passé qui n'a pas encore été raconté.

Alors, quelle approche privilégier? Laquelle est la plus significative? Celle de la jeune fille qui est née à Rimouski, y a fait ses premières études puis a dû quitter pour suivre ses parents et plus tard son mari à travers le Québec et même le Canada et qui revient après vingt ans, y faire instruire ses trois enfants, appelés à leur

tour, à émigrer vers la grande ville. . . ? Ou alors cette femme qui après bien des épreuves, lesquelles se produisent toutes, on ne sait trop par quel hasard, à un moment donné de sa vie, la forcent à regarder ailleurs et l'amènent par ce profond désir à se consacrer à une nouvelle entreprise, allant aussi dans le sens de ses goûts personnels?

Madeleine Villeneuve me dira comment les premières années où elle a pris la responsabilité de classer toute cette documentation (15,000 ouvrages accumulés depuis 1944 par un groupe de citoyens vivement intéressés à la lecture et au livre), elle apportait avec elle, tous les soirs, deux ou trois volumes pour les lire et jouer ainsi le rôle de conseillère que sa tâche exigeait. Méthodique, je crois qu'elle l'a été de plusieurs façons, et on sait que ce métier l'exige plus que bien d'autres! Cela ne concernait pas seulement les livres, mais aussi le personnel dont elle parle avec beaucoup d'amour: les étudiantes qui viennent lui prêter main-forte, l'été, à cause de la très grande demande provoquée par le temps des vacances; le personnel adulte à temps partiel qui semble travailler à la bibliothèque autant pour son plaisir personnel que pour celui des autres; enfin, les jeunes eux-mêmes que la bibliothèque a toujours favorisés et qui ont une salle de lecture à eux et même une heure de conte hebdomadaire, organisée par deux animatrices tous les samedis.

En d'autres termes, l'histoire d'un service public qui s'organise selon les moyens dont on dispose et surtout selon le personnel qui se recrute au cours des années, en fonction des besoins et de la demande toujours grandissante. Au départ, en 1966, Madeleine Villeneuve, dira qu'elle était là "en attendant". On l'avait engagée pour assister un jeune bibliothécaire dont la Ville de Rimouski avait décidé de retenir les services. Après quatre mois de collaboration étroite pendant lequel tout a été déménagé de l'Hôtel de Ville au Centre Civique, où a eu lieu l'ouverture officielle, et la mise en place du service des prêts et contrôle des sorties, le jeune bibliothécaire quitte et c'est

à elle que revient la tâche première de poursuivre l'entreprise. Les bases administratives, consolidées par des ententes formelles au niveau municipal, il revient à la nouvelle responsable la tâche énorme de développer et de bien faire fonctionner la nouvelle bibliothèque. Une publicité est tout de suite réalisée auprès des jeunes qui fréquentent les terrains de jeu: par le biais de ceux-ci, les parents sont ainsi rejoints, et la population devient très vite sensibilisée à ce nouveau service qui lui est offert.

Malgré que les budgets soient demeurés pendant nombre d'années, relativement restreints, cela n'a pas empêché Madeleine Villeneuve de développer auprès de la clientèle un intérêt toujours grandissant pour les livres qu'elle connaissait bien elle-même et dont elle était en mesure de pouvoir parler. Autour de cette préoccupation majeure s'est formée une équipe qui le matin, se consacrait à différentes tâches organisationnelles dont celle de monter un fichier; l'après-midi et le soir étant réservés à l'accueil des gens qui ont pris l'habitude de revenir souvent.

Avec les années, ce service a perdu son caractère artisanal où on ne comptait pas le nombre des heures, tant le travail était captivant. Depuis 1977, pour répondre aux nouvelles normes du gouvernement, lequel exige davantage en retour des sommes plus importantes affectées à ce secteur culturel (le budget de l'année 1977 a plus que doublé par rapport à celui de l'année précédente), il a fallu s'assurer d'un fonctionnement plus rationnel. Madame Villeneuve semble très enthousiaste par la perspective de l'avenir. Deux techniciennes dont une bibliothécaire ont été engagées pour travailler à mi-temps au catalogue et trois dames régulières se relaient au comptoir de prêts quotidiennement en plus des étudiants(es) qui continuent à faire profiter les jeunes (étudiants(es) de leur aide durant les fins de semaine et les vacances.

Le nombre des ouvrages disponibles est ainsi passé de 1966 à 1977 de 17,000 à 40,748; le nombre de sorties de livres par les

clients de 21,736 à 62,665 et les prêts de 34,095 à 88,647. Au titre des achats, la responsable de la bibliothèque municipale nous souligne l'apport très important que jouent les quatre librairies de Rimouski, qui lui font parvenir régulièrement la liste des ouvrages qui viennent de paraître, et dont la sélection se fait selon les demandes mêmes de la clientèle desservie et les collections à compléter.

On sait également la place importante que la bibliothèque joue lors du Salon du livre depuis huit ans par la présence d'un kiosque qui lui permet de présenter les dernières "nouveauautés" et l'étage réservé aux enfants qui veulent prendre connaissance des livres et albums qu'ils peuvent consulter à la bibliothèque par la suite.

Que manque-t-il à cette bibliothèque pour être mieux connue encore? Qu'on en parle davantage! Et à la responsable de celle-ci depuis 1965, c'est-à-dire depuis que ce service est devenu un service municipal? D'autres entrevues qui oseront dire plus encore que je ne l'ai fait, peut-être, toute la vie d'une femme qui s'organise tout à coup au beau mi-temps de celle-ci, entre une famille qui continue à attendre de la mère ce que celle-ci a été habituée à donner durant nombre d'années, et un travail qui prend tout le reste du temps et ne laisse plus libre cours à des loisirs. Mais peut-être faut-il au départ avoir fait l'expérience de certains d'entre eux, pour pouvoir par la suite, consacrer tant d'années de sa vie à un seul. Le livre est sûrement de ces loisirs qui au début servent à meubler quelques heures de détente mais qui ont vite fait de nous faire pénétrer dans un monde, dont nous ne voulons plus sortir par après, tant cet univers que nous découvrons alors, a la saveur d'éternité.

Louise Roy-Harvey

Les cercles de Fermières de la province de Québec dans la région

Parmi les groupements qui ont le plus favorisé chez nous la participation de la femme à la vie communautaire et à l'éducation des adultes il faut compter les cercles de Fermières.

Hier comme aujourd'hui chaque fois que pour une cause ou l'autre, les malaises de notre milieu rural se font sentir plus désastreux, l'éducation avec des formules nouvelles est proposée comme l'un des remèdes efficaces à les réduire.

Or durant les saisons d'hiver, des inspecteurs spécialisés du Ministère de l'agriculture et des agronomes allaient de paroisse en paroisse, faire l'enseignement par une série de leçons théoriques et pratiques appelées cours abrégés d'agriculture.

Ce n'était pas autre chose que l'étude en commun à la portée des populations, sur divers sujets d'intérêt professionnel et économique, mais ces cours ne s'adressaient qu'aux agriculteurs.

Pour compléter cet enseignement, les responsables conscients des besoins immédiats, voulurent atteindre l'élément féminin et par lui plus directement la jeunesse. Grouper les femmes de la campagne leur apparait un remède et une nécessité de l'heure.

Après avoir étudié le merveilleux fonctionnement des cercles de Fermières à l'étranger, particulièrement en Belgique, au Canada, deux agronomes, Alphonse Désilets et Georges Bouchard, le premier de l'école d'Oka et l'autre de celle de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, sont d'avis qu'une semblable formule, mise au point est digne d'essai.

C'est avec ardeur et conviction qu'ils lancent le mouvement qui ne s'arrêtera pas.

C'est en janvier 1915 que commence l'histoire des Cercles de Fermières de la Province de Québec alors que furent organisés les premiers groupements à Chicoutimi et au lac St-Jean avec un effectif de 240 membres.

Elle se continuera d'année en année marquant le rythme accéléré de leur développement et de leur succès pour en arriver à l'âge de 63 ans avec le chiffre de 72,120 membres répartis dans plus de 800 cercles.

Mais comment la femme en général est-elle considérée à l'époque de cette organisation naissante? On sait quelle influence elle exerçait et exerce encore sur la famille et combien sa collaboration est réclamée par la société moderne.

La rurale particulièrement ingénieuse et pratique vivait seule avec ses difficultés et ses problèmes. Il était urgent de grouper ces femmes isolées esclaves d'une routine qu'avaient connue les générations précédentes, quand s'est ouverte cette barrière qui les séparait. La sortie du foyer pour mettre à profit leurs ressources d'intelligence et de cœur répugne à l'opinion publique. C'est là que s'engage la lutte contre les préjugés. Le temps fera son oeuvre et la victoire viendra. Seules les plus audacieuses feront partie des premiers groupements.

"Pour venir à bout des choses le premier pas à faire est de les croire possibles,"
[Louis XIV]

Que sont-elles, les fermières?

Des vaillantes qui ont compris que l'union fait la force, des mères de famille désireuses de connaître, des filles pensant à leur avenir, des grand-mères oublieuses du passé, qui viennent à l'école pour apprendre et servir.

Des citoyennes de tout âge à partir de seize ans sans condition sociale, cultivées ou pas instruites, habiles ou moins adroites, à l'aise ou peu fortunées, des rangs ou du village, croyantes ou pas, immigrées ou bien du pays, tout le monde était sur un pied d'égalité. Nos recettes s'accommodaient de toutes sortes d'ingrédients.

Réunies dans la salle paroissiale ou dans la maison d'une hôtesse accueillante, des femmes écoutent l'énumération des avantages de l'organisme. Les instigateurs font voir leur confiance et du coup gagnent celle de leurs auditrices. Elles sont là par vingtaine qui signent librement leur adhésion. Le cercle des Fermières est fondé.

Il répond à un besoin et il se donne un double but: attacher la femme à son foyer en lui rendant agréable et facile l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, d'éducatrice et de ménagère.

Garder à la terre les garçons et les filles en leur rendant la vie rurale plus attrayante et plus prospère.

Le temps passe, la femme prend plus de place dans la société. Pour divers motifs et des besoins nouveaux les organisations féminines se multiplient dans tous les milieux.

Les cercles de Fermières, reconnues comme une nécessité, au point que "s'il n'existaient pas il faudrait les organiser." (témoignage public donné en 1965 lors de la célébration du cinquantenaire), se donnent comme but en 1965:

- Le développement moral, culturel et social de la femme.
- La stabilité des foyers par son influence dans la famille et la société.
- La vulgarisation des techniques ménagères et agricoles modernes de production et de consommation pour une saine économie.
- Le maintien de nos meilleures traditions.

Le milieu familial est le premier cadre où doit s'exercer l'activité de la fermière.

A cette mission essentielle viennent s'ajouter d'autres devoirs envers la société. Il ne suffit pas de découvrir les misères, il faut que la femme apprenne la nature du travail à accomplir, savoir quand et comment le faire. L'expérience de quelques unes dans les associations nécessaires les place à la tête du mouvement. Il faut beaucoup de dévouement, de disponibilité et de désintéressement pour le bon fonctionnement d'un cercle et l'exécution du programme doit se faire selon les besoins et la culture du milieu. Chaque cercle est autonome et les dirigeantes sont libres de choisir ce qu'elles jugent le plus utiles au progrès des membres et de la localité.

La région du Bas-du-Fleuve emboîte le pas dès 1918. Le premier cercle se fonde à Amqui avec 158 membres, St-Donat en 1919 et 68 membres, Val Brillant en 1920 avec 74 membres battent la marche. Les fermières à l'époque accordent beaucoup d'attention à l'agriculture et à l'horticulture. C'est en

1922 que Rimouski se dote d'un cercle de Fermières. Encouragées par l'agronome Pontal et appuyées par le chanoine Elzéar Roy curé de la paroisse, une vingtaine de femmes presque toutes des femmes de cultivateurs fondent le cercle, toutes animées de bonne volonté et désireuses d'apprendre. Dès les premières réunions le conseil de la ville leur permet de tenir leur assemblée mensuelle dans la salle du conseil, par la suite et encore aujourd'hui le cercle des Fermières a toujours eu l'appui du conseil de ville, soit pour leur permettre de recevoir des conférencières, suivre des cours dispensés par le ministère de l'Agriculture et même pour tenir l'exposition locale et recevoir les fermières des cercles avoisinants pour des journées d'étude. Déjà en 1922 on compte 74 cercles de fermières et 5,245 membres.

Devant le nombre croissant des cercles et des membres la bonne volonté et le bénévolat ne suffisent plus, on appelle au secours. Le ministère de l'agriculture dès le début les aide matériellement, mais c'est le service de l'Economie et des arts domestiques qui fournissent la plus importante contribution. Elle consiste à mettre à la disposition des cercles et du public des techniciennes spécialisées en art domestique, en agriculture féminine, hélas trop peu nombreuses pour répondre à toutes les demandes. Une contribution de \$1.00 est demandée à chaque fermière pour permettre aux cercles de remplir leurs obligations. Les moyens de publicité aussi sont inexistantes, ce n'est pas souvent que les cercles de Fermières ont fait la manchette des journaux. Ils sont restés silencieux, ignorés et mal connus, mais l'évolution fait son oeuvre. En 1919, à leur premier congrès les fermières expriment le désir qu'une revue trimestrielle soit fondée portant le nom de **La Bonne Fermière**, qu'elle soit adoptée comme l'organe officiel des cercles et soutenue par ceux-ci. Né viable, le sort du nouvel organe est entre les mains des Fermières qui vont le répandre, lui trouver des abonnés, l'alimenter en lui fournissant de la matière à lire. Publiée par le conseil provincial et rédigée en collaboration, elle égayera et instruira les foyers pendant onze années. Le prix de l'abonnement est de .50. Plus tard sous la direction de M. Désilets elle deviendra **La Bonne Fermière et la Bonne Ménagère**. De nouveau, interruption. Nous sommes en pleine crise économique il n'est pas facile pour les fermières de risquer une entreprise aussi coûteuse. Toutefois le besoin d'un organe de propagande restant évident, quelques années plus tard paraît le premier numéro de **La Revue des Fermières** publiée par le ministère de l'Agriculture qui s'en est chargé depuis.

Nouvelle interruption. Elle reparait sous le titre de **La Terre et le Foyer** pour changer de nom encore une fois en janvier 1964, **Terre et Foyer**. Elle porte ce titre jusqu'à sa disparition définitive vers 1970 ou 1971.

La revue bien illustrée publie les rapports, les nouvelles des cercles et des fédérations. La médecine, l'hygiène, le droit, l'économie, l'éducation ont leurs pages continues. La poésie et la littérature ajoutent leur note de temps en temps, et l'on arrive aux pages pratiques de l'art culinaire, du tissage et de la mode. A cette période difficile de la guerre, faute de communications et de ressources, les cercles de Fermières végètent. C'est alors que la fédération régionale apparaît comme le meilleur moyen de triompher des difficultés de l'heure.

La première fut formée à La Pocatière le 10 juillet 1941, à Rimouski, ce fut en juin 1942 que l'on réunit les comtés de Rivière-du-Loup et de Rimouski, Matane et de la Matapédia pour former la fédération No. 2. Mme Cyrille Hupé en est la présidente, Mme Marcil secrétaire et une conseillère par comté forment le bureau d'administration. Les fédérations ont été voulues et réclamées par les Fermières. A elles de continuer cette marche vers le progrès en faisant de chacune un vrai centre d'éducation rurale. Le plan a si bien réussi qu'à l'automne 1943 l'organisation était complète dans la province.

La fédération qui n'est que le cadre agrandi du cercle local a pour but de:

- 1) Coordonner et orienter les objectifs des cercles fédérés.
- 2) Permettre l'échange des idées.
- 3) Stimuler l'esprit de travail et de compétition.
- 4) Aider les jeunes cercles.
- 5) Encourager les initiatives locales dans les domaines de l'activité féminine.
- 6) Favoriser une meilleure connaissance entre les groupes.
- 7) Inviter les cercles à travailler au progrès de leur région.

Partout, les directrices de fédération qui agissent bénévolement ont fait preuve de générosité et de compétence dans ce nouvel agencement des forces.

Cependant pour les cercles de Fermières s'annonçaient des jours sombres et une période difficile.

En 1937, dans le diocèse de Rimouski est fondé L'U.C.C. qui voulait grouper tous les cultivateurs pour faire échec au cercle agricole, organisé lui aussi par le ministère de l'Agriculture. Le mot d'ordre était: "Cultivateurs mêlez-vous de vos affaires mais mêlez-vous-en!" Un propandiste est délégué par l'évêque, parcourt les paroisses, répand l'idée de cette nouvelle association et on voit naître partout des cercles



Cours de tissage, 1er mai 1952.



Conseil de la Fédération régionale en 1972. Première rangée de gauche à droite: Mme Stella Lavoie, Mlle Florence Simoneau, Mme Charles Caron et Mme Alice Ouellet. Deuxième rangée de gauche à droite: Mme Marguerite Portelance, Mme F.-X. Michaud, l'Abbé Morin et Mme Gabriel Martin.



Le Conseil du Cercle des Fermières de St-Germain de Rimouski pour l'année 1977-78: de gauche à droite, Mmes Madeleine Aubin, Grazielle Doucet, Juliette Beaulieu, Cécile Ouellet, Francine Fournier et Mme Noémie Choulnard, présidente.



Le conseil du Cercle des Fermières de St-Germain de Rimouski pour l'année 1978-79. Mmes Madeleine Aubin, Juliette Beaulieu, Grazielle Doucet, Francine Fournier, Janet Marois et Mme Noémie Choulnard, présidente.

de l'U.C.C. aux assemblées annuelles et au congrès des cultivateurs les femmes sont invitées. L'épouse du cultivateur n'est-elle pas associée à plein temps! De là naît l'idée de grouper les femmes de cultivateurs dans la même union que leur mari alors on s'attaque aux femmes des campagnes les priant de se conformer aux directives de l'évêque et de devenir des femmes libérées en s'affranchissant de la tutelle du ministère de l'Agriculture. Là où il n'y a pas de cercles de Fermières c'est assez facile, mais les paroisses où un cercle de Fermières est bien organisé et va de l'avant, lorsqu'on leur demande de faire cession de leurs biens et joindre les rangs de l'U.C.C.F. ça fait mal et ce n'est pas accepté. Quelques paroisses ont laissé tomber les fermières remiser leurs biens et garder le silence, quitte à reprendre les activités des fermières plusieurs années après. D'autres ont dit non catégoriquement à la demande faite, alors les salles paroissiales leur furent refusées, l'annonce de leurs réunions mensuelles qui étaient faites au prône et le service d'un aumônier leur fut retiré.

Les Fermières ne comprenaient pas du tout pourquoi après avoir eu le secours des curés, la bénédiction des évêques leur présence et leur appui dans les congrès régionaux et provinciaux durant trente ans, sans qu'elles aient changé de manière de penser et d'agir, se voient mises au ban de la société. Ça fait mal, mais les fermières sont tenaces, elles l'ont prouvé sans bruit. "Pour vivre en... vivons caché" c'est la manière adoptée par les fermières à l'époque. Tout en continuant à s'adonner à l'artisanat on suggère que l'étude serait de mise dans les cercles. Le mot fait peur. On parle de causerie, d'échange d'idées, de forum, de table ronde chaque année un sujet est proposé dans la revue "Les Fermières". Petit à petit l'idée fait son chemin et les fermières très habiles de leurs mains osent s'exprimer timidement d'abord avec clarté et bon sens après quelques années de travail en ce sens.

Pourtant un jour les fermières devaient savoir la raison qui avait motivé le changement à leur égard. C'est qu'un jour les évêques mettent de l'avant la doctrine sociale de l'Eglise, les documents pontificaux exposent clairement la doctrine: il faut fonder des associations qui adhèrent dans leurs statuts à la doctrine de l'église. Or dans les statuts et les règlements des cercles de Fermières aucune mention de catholique. Les cercles sont ouverts à toutes celles qui veulent s'y joindre sans distinction de race et de religion. Voilà pourquoi les curés obéissant aux directives données par les archevêques et les évêques décident de donner leur appui à l'U.C.C.F.

Les années passent, les fermières continuent leur travail. Avec Vatican II, le renouveau liturgique, la révolution tranquille au Québec, toute une évolution se fait dans la société, beaucoup de préjugés et de barrières tombent. Les fermières tout en demeurant fidèles au but désigné ont suivi l'évolution, leur participation par l'étude de tous les sujets d'actualité fut remarquable et les mémoires soumis au gouvernement ont été considérés. L'agriculture fut toujours à l'honneur, des enquêtes sur les fermes de la province furent menées par des fermières, et leur travail fut jugé très bon.

La fédération No. 2 qui relie les comtés de Rivière-du-Loup, de Rimouski, de Matane et de Matapédia compte 54 cercles avec 3,500 membres actifs, comme présidente Mme Françoise Bélanger, Mme Aurèle Proulx vice-présidente, Mme Lucile Forbes secrétaire, comme conseillère des comtés, Mesdames Marguerite Auby pour Rivière-du-Loup, Noémie Choulnard pour Rimouski, Marcelle Turcotte pour Matane et Jean-Baptiste D'Amours pour Matapédia.

Il fait bon parfois s'arrêter pour regarder ce que produit le travail de milliers de femmes qui exercent dans le milieu modeste où elles sont appelées à vivre un dévouement sincère et généreux pour le bonheur des autres.

Stella Lavoie

On parle du monde. . . de chez nous. . . le JAL

La Revue d'Histoire du Bas St-Laurent nous a demandé de parler de la femme jaloise et de son implication. . .

Pourquoi faire une démarcation? **La femme c'est du monde** et nous sommes du monde du JAL. C'est à ce titre d'abord que nous nous sommes impliqués.

Une proche déportation, des ressources qui se perdaient, un coin de terre qu'on aimait et qu'aujourd'hui on aime encore plus, voilà les conditions qui ont fait naître une volonté unanime "de vivre chez soi".

C'est dans cette logique que les femmes se sont impliquées. Evidemment, les femmes ne sont pas toutes impliquées de la même façon.

Plusieurs l'ont fait et continuent de le faire en donnant de leur temps bénévolement, dans certaines activités. Par exemple, en participant à des comités — au pliage du bulletin JAL, (petit journal hebdomadaire) au montage d'émissions de radio, en représentant un secteur au sein d'un conseil d'administration, etc. . .

D'autres ont vu dans le travail un moyen d'implication leur convenant mieux.

La femme au travail est considérée avant tout comme une collaboratrice, non pas comme une subalterne aux ordres d'un "boss".

C'est de la même façon d'ailleurs que nous considérons les hommes avec qui nous travaillons. . . comme des collaborateurs.

Aucune décision importante n'est prise sans consulter les autres personnes permanentes au sein du même organisme.

Ce fonctionnement en collaboration permet un travail efficace et crée une ambiance de camaraderie sans distinction de sexe.

Et comme dit Laurent: "Il est temps qu'on arrête de parler de la femme et qu'on parle de Huguette, Marcelle, Louiselle, Micheline, Nicole, Murielle, Claire, Carole, etc. . .

La femme n'est pas un être marginal, qu'on se le tienne pour dit et qu'on nous laisse VIVRE COMME DU MONDE.



Ce qui a permis dans le JAL, à la femme de sortir de sa cuisine c'est la situation de crise, d'urgence dans laquelle la population fut plongée vers les années 72-73, alors que le gouvernement voulait fermer les paroisses de St-Juste, Auclair, Lejeune (JAL). Toutes les ressources humaines ont dû alors se mettre en branle. Mettre les vieilles habitudes de côté avec les préjugés. Evoluer. Changer.

En sortant de son rôle traditionnel, la femme entraîne inévitablement l'homme à revoir et modifier ses habitudes ancestrales. Cela ne va pas souvent sans heurts. On vit dans un monde moderne avec des vieilles habitudes. Un nouvel équilibre reste encore à trouver.

On remarque dans le JAL que les emplois rémunérés ou non que les femmes occupent, sont surtout du type secrétariat ou tenue de livres. Cela, semble-t-il, vient du niveau de scolarisation plus élevé de la femme. Tout naturellement, c'est elle qui était la plus compétente pour rédiger des compte-rendus de réunions ou pour faire les comptes des divers projets.

Dans le travail qui, hier, n'était même pas accessible, la femme sent bien, qu'elle doit prouver sa compétence à tout prix. Elle doit donc être beaucoup plus motivée, plus active, plus "bûcheuse" qu'un homme qui n'a pas à faire la preuve sociale de son droit à un travail à l'extérieur.

Huguette Rioux
Nicole Giroux
Marcelle Dubé
Rachel Ouellet

Laurent Grodin
Yves Bernier
Emmanuel Gagnon
Jean-Maurice Morin
Paul Michaud

Madeleine Gleason-Huguenin:

un demi-siècle d'écriture au féminin

Ce sont les féministes de notre époque qui, les premières, ont exhumé du linceul d'oubli où les historiens de notre littérature les avaient ensevelies, les femmes-écrivains des années 1880 à 1920.

Et pourtant. . . quelles sont les militantes québécoises de la "Libération" qui pourraient s'identifier à des aïeules telles que Laure Conan, Colombine, Fadette ou Madeleine?

En relisant Madeleine W. Huguenin (née Gleason, Anne-Marie, à Rimouski, en 1875, décédée à Montréal, en 1948), on ne peut que mesurer le chemin parcouru, les années-lumière qui séparent cette journaliste de notre combattive cohorte de poètes et de romancières, depuis Rina Lasnier jusqu'à Nicole Brossard, en passant, bien sûr, par Anne Hébert, Claire Martin ou Andrée Maillet. On doit faire abstraction de Gabrielle Roy et d'Antoinette Maillet, écrivains français du Canada, certes, mais qui ne sont pas originaires du Québec, ce qui ne les empêche pas de grossir les rangs des guerrières de la bataille littéraire au féminin.

Répétons que peu d'historiens de la littérature se sont intéressés aux femmes-écrivains de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Une exception, mais il fut toujours singulièrement "avant" son temps: Berthelot Brunet qui, dans sa trop brève (et trop hâtivement rédigée) **Histoire de la Littérature canadienne-française** (HMH, coll. Reconnaissances) consacre une simple notice aux "chroniqueuses les plus notoires du Canada français". De Madeleine, Brunet écrivait, en 1946, "qu'elle avait de l'enthousiasme à en revendre". . . Un contem-



porain du début du siècle, le poète Antonio Pelletier (**Coeur et hommes de coeur**, 1903), jugeait que Madeleine "a des mots railleurs, de fines phrases, des idées, des manières de dire personnelles; elle a des trouvailles plaisantes. Pourquoi ne choque-t-elle pas dans cette route difficile, ajoutait Pelletier, parce qu'elle est sans affectation. Pourquoi la comprenons-nous si bien? Parce qu'elle a du coeur."

• JOURNALISTE DES 1900

. . . et même avant puisque, à la mort de son père, l'avocat John Gleason dont les Rimouskois se souviennent qu'il fut également le père de Madame L.G. Belzile, épouse d'un notaire dont la famille est fort bien connue puisque l'un des fils, Gleason Belzile, notaire comme son père, fut député de Rimouski aux années '50; donc, à la mort du père, Anne-Marie Gleason rejoint son frère à Ottawa où Flavien Moffet l'initie, au journal "Le Temps" où, selon un biographe de l'époque, elle entreprend l'apprentissage de la rédaction journalistique. Qu'elle poursuit sous l'égide d'Israël Tarte, dès 1900, aux pages féminines de "La Patrie", à Montréal, où elle succède à Françoise (Robertine Barry), autre pionnière de l'écriture au féminin. Pendant dix-neuf ans, sous le pseudonyme de Madeleine, qu'elle gardera toute sa vie, Anne-Marie Gleason dirigea "Le Royaume des femmes", qu'elle ne devait quitter qu'en 1919 pour fonder "La Revue moderne".

On voit d'ici l'audace. Qualifié par un observateur du temps comme un "périodique à l'esprit français et d'un intérêt exceptionnel", **La Revue moderne** — tous les lecteurs qui ont plus de cinquante ans s'en souviennent — survécut quelques

années à sa fondatrice et principale animatrice. Les limites de cet article — qui se veut une simple appréciation du style de l'écrivain — ne nous permettent pas de rappeler toute la carrière journalistique de Madeleine Huguenin. Quelques-unes de ses chroniques, rassemblées en 1912 sous le titre de **Tout le long du chemin** donnent une idée de ce que pouvait être le style de l'époque: ampoulé, extrêmement laudatif la plupart du temps, rarement critique dans l'acception contemporaine du mot.

Un seul exemple fera mieux voir l'écart qui sépare une rédactrice "féminine" telle que Madeleine et un pamphlétaire vigoureux et incisif comme pouvait l'être, notamment, un Arthur Buies. En évoquant (dans **Premier péché** (1902) sous le titre de "Sur la tombe d'un patriote" la mort de Buies, Madeleine écrit ceci, qui est fort juste:

"Avec lui, la monotonie n'est pas à craindre, nul n'a jamais dormi sur ses chroniques: oh! ces chroniques si infiniment spirituelles, un genre si particulier que personne n'a jamais tenté de l'imiter, sentant bien la tâche impossible. Ses volumes de géographie descriptive sont de véritables chefs-d'oeuvre; on y sent l'âme vibrer à la poésie de la nature si belle: un amant de la beauté seul pouvait trouver des expressions enthousiastes pour dire les charmes séduisants de nos contrées superbes. . ."

Si elle eût poursuivi de cette encre et abstraction faite des épithètes surannées, tout serait encore fort lisible. Hélas! Madeleine, dans cet hommage à la mémoire d'Arthur Buies, croit utile de citer, et fort longuement, une lettre complaisante et sans doute charitable, une lettre personnelle que lui avait adressée l'écrivain, ami de sa famille, pour encourager la débutante qu'elle était aux années 1900. Avec une envolée digne des plus mauvais disciples du romantisme, la journaliste poursuit dans une prose aujourd'hui indéfendable, mais qu'il faut citer pour l'exemple:

"Mon âme a vibré tout entière dans ce dernier tribut donné à une si chère mémoire, et à travers le brouillard de mes propres pleurs, je vois briller cette larme avec ce sourire, dernière tendresse du vieil ami qui vient, dans une suprême illusion, illuminer des rayons de l'au-delà, le ciel très sombre de ma désespérance. Puisse cette pluie bien chaude de mon coeur faire fleurir à jamais les plus radieuses fleurs sur le tertre funéraire, et que l'épouse et les enfants qui viendront y pleurer le mari aimant et le père affectueusement dévoué, en respirent les douces et subtiles émanations. Dans les blanches corolles, je laisse quelque chose de mon âme: en naissant de mes larmes, elles ont gardé mon coeur".

On avait l'éloge facile au temps de Madeleine, journaliste. Mais surtout, on l'exprimait de façon dithyrambique. Lisez plutôt l'hommage à Laure Conan, couronnée par l'Académie française pour **L'Oublié**, en 1903, et que Madeleine salue en ces

termes:

"Oh! les bonnes petites années de mes tout petits ans, éclairées par votre silencieuse présence, chère Laure Conan, et toujours j'en garde l'émue souvenance. Vous avez été l'inspiratrice de maintes heures heureuses, sous l'ombrage de "l'allée des saules", et toujours, les grandes femmes des romans imaginés par mes dix ans, avaient quelque chose de vous. Vous étiez l'héroïne mystérieuse errant dans les jardins impeuplés de mon imagination d'enfant, et pendant ces promenades où je vous suivais les yeux clos, avez-vous entr'ouvert le coin fermé de mon âme, et d'une main généreuse y laissez-vous tomber ce je ne sais quoi qui, depuis lors, s'agite en moi?"

Pour la bonne intelligence de ce qui précède, il faut ajouter que la petite Anne-Marie Gleason vécut à La Malbaie, au temps de la vieillesse de Laure Conan, et qu'elle l'aura suivie à distance "les matins d'été quand elle quittait sa villa fleurie pour l'église du village où elle entendait la messe. . ."

•DES PAYSAGES EDULCORES

Il n'y a d'ailleurs pas que La Malbaie, où elle passa quelques années de son adolescence, que Madeleine Huguenin se plaît à décrire dans les pages de **Premier péché**. Tadoussac, les villages du Saguenay, Cacouna, Trois-Pistoles ont inspiré à l'écrivain des pages d'un lyrisme assez discutabile et fort peu conformes, trop souvent, à la réalité. Ne retenons, toujours pour l'exemple, que ce "couplet" suggéré par le souvenir de sa ville natale:

"C'est avec ravissement que je revois mon vieux Rimouski qui, confiant en ses charmes toujours, s'est avisé, ces derniers temps, de revêtir toilette nouvelle. C'est qu'il a l'air jeune, tout jeune ainsi et nargue d'un sourire moqueur, sa vieille amie, l'île Saint-Barnabé qui fait mine de ne pas le reconnaître. Elle lui en veut sans doute de sa métamorphose, elle, condamnée à sa parure verte qui lui paraît peut-être surannée, et dont nous admirons, nous, si complètement la fraîcheur. Cher Rimouski! C'est tout ce qui me vient aux lèvres pendant que j'aspire avec délices les brises salines, et que de tous mes yeux, je regarde les endroits à souvenirs. Et il y en a partout! Belle petite ville! . . . Est-ce jolie? Le sais-je. . . n'est-ce pas beau de tout notre amour le cher coin de terre qui a déroulé ses panoramas sous nos premiers regards. Et maintenant, lorsque se déploient à nos yeux les toiles anciennes, où les teintes ont gardé leur riche coloris, nous courbons le front sous le flot de nos pensées, vague montante qui submerge le coeur dans une enveloppante caresse. . ."

Tournons la page, sans commentaire. Il ne faut surtout pas, par décence, lui opposer cette autre page, sur Rimouski, rédigée d'un style bien différent par Arthur Buies dans ses **Petites chroniques pour 1877**. Qu'il nous suffise, avant de

passer à l'aspect plus romanesque de l'oeuvre de Madeleine Huguenin, de citer un dernier extrait de **Premier péché**, inspiré par le Saint-Laurent devant La Malbaie:

“Le fleuve avait ce soir-là une mélancolie très douce, il chuchotait à peine ses troublants aveux, on aurait dit qu’il étouffait des sanglots; car parfois les vagues frissonnaient, comme dans ces heures de désespoir où la douleur ébranle tout. Et une immense tristesse montait du coeur des eaux, jusqu’aux âmes, les prenant dans une caresse, de pleurs toute noyée. . .”

Est-ce d'une enfance solitaire, d'une mère trop tôt en allée que Madeleine aura gardé ce goût des larmes? On pleure beaucoup, on verse des torrents de larmes dans son oeuvre. Ou du moins dans ce qui nous en est parvenu. Que de jeunes filles, que de jeunes femmes et de jeunes mères, emportées par une maladie infectieuse ou par l'impitoyable tuberculose, qui tuaient par centaines, il faut le reconnaître, des jeunes gens nés trop tôt dans un monde sans pénicilline. Madeleine elle-même perdit sa fille unique à l'âge de vingt ans. Que d'amants déçus, de fiancées abandonnées, d'épouses ou d'époux trahis dans **Tout le long du chemin!** Mais surtout, mais d'abord, quel fossé sépare les jeunes gens de bonne famille des autres. En toute honnêteté, reconnaissons que Madeleine est surtout du côté des moins bien nantis, et ses petites histoires moralisantes s'efforcent à combattre les préjugés de classe. Mais, qu'elle le veuille ou non, Madeleine reste une grande bourgeoise, épouse de médecin, et son “parti-pris” pour les pauvres, les moins favorisés, n'allait sans doute guère plus outre que les oeuvres traditionnelles de bienfaisance et une charité personnelle bien comprise. En tout cas, Edouard Montpetit, dans sa préface, la félicite de se plaire “au commerce des humbles des petits, de tous ceux que la misère atteint plus sûrement parce qu'ils sont plus désarmés.”

• L'EGALITE DANS LA DIFFERENCE

Toujours dans ce morceau furieusement de son temps par sa misogynie tranquille, Edouard Montpetit s'interroge sur le féminisme de Madeleine. Il ne sait trop quoi en penser mais, à travers Rosette, l'un des personnages de **Tout le long du chemin**, il tente de l'appréhender:

“Nous appartenons, s'écrie donc cette Rosette, à deux époques ennemies, et nous sommes tous des intransigeants... Je sais que nous avons une façon différente de sentir et de comprendre: nous sommes des intuitives, des sensibles, des mystiques souvent; vous êtes des logiciens nés, des penseurs, des philosophes; mais chacun à notre façon nous résolvons les problèmes et notre finesse native nous sert mieux, souvent, que votre bon sens appris...” On ne saurait mieux dire, conclut triomphalement Edouard Montpetit. C'est la formule de Legouvé, plus algébrique, “l'égalité dans la différence”. Les nécessités de la vie moderne ont enlaidi l'existence. La

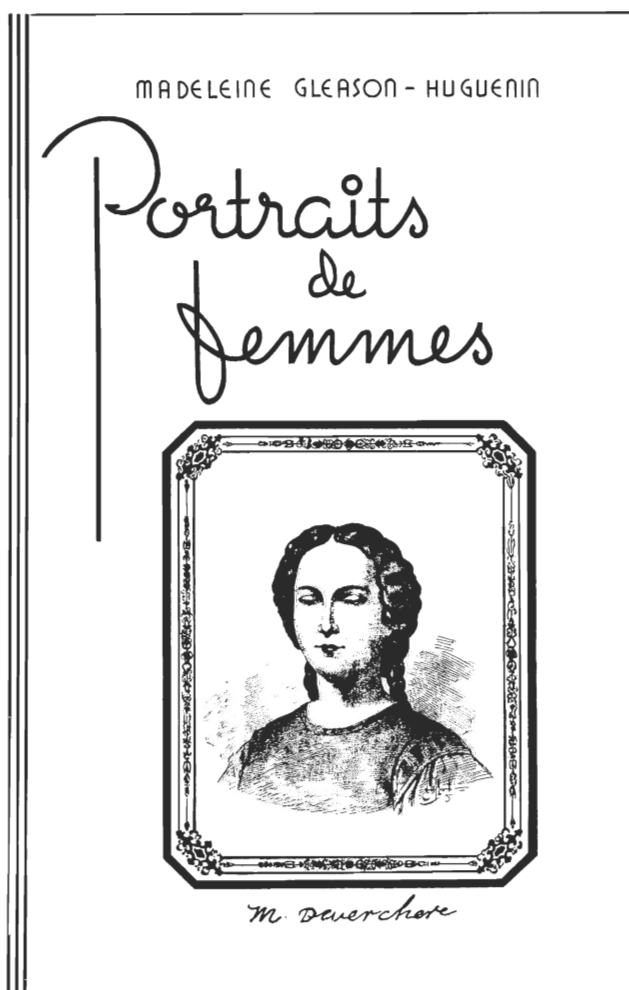
femme a dû quitter le foyer et abandonner sa famille. Elle a pris le chemin de l'atelier et de l'usine. Elle s'est proclamée l'égal de l'homme sans songer qu'elle se déclarait de ce même instant son ennemie et qu'elle se jetait dans une lutte sans égards. Les revendications féministes, si justes soient-elles — admet quand même Montpetit — ne doivent pas éteindre le respect dont l'homme n'a pas cessé de faire hommage à la femme. Il le faut, pour le bien de l'humanité et pour que subsiste en ce monde, déjà si dépourvu, un peu de désintéressement, de grâce et de beauté. Ainsi Madeleine, conclut le préfacier de “**Tout le long du chemin**” reste dans la tradition de ces “mères saintes” que nous a données la France. Notre patriotisme leur avait été confié: elles l'ont réchauffé de tout leur amour. Elles ont gardé la race; et peut-être, sans elles, eussions-nous vu s'éteindre l'ardeur qui nous anime. La modestie librement acceptée de leur sacrifice ajoute encore à la beauté de l'oeuvre de dévouement pur qu'elles ont accompli, majestueusement”.

Voilà, est-il besoin de le souligner, comment réagissaient les hommes quand on les priait — en novembre 1912 — de cautionner l'oeuvre littéraire d'une femme. On pense, devant cette citation de Legouvé — l'égalité dans la différence — au titre du plus récent ouvrage de revendication féministe publié au Québec: le rapport du Conseil du Statut de la femme, déposé au Conseil des ministres le 23 octobre 1978, et intitulé: “Pour les Québécoises: égalité et indépendance”. Qui dit mieux?

Quant à Madeleine Huguenin, et à son apport à la littérature féminine du Québec, on ne saurait négliger ni l'une ni l'autre puisque, à l'évidence, peu de nos grand-mères ont seulement tenté ce petit pas en avant. Grandes bourgeoises pour la plupart, souvent innovatrices dans le monde du travail, elles se sont prénommées pour éviter de se nommer. Fadette, Françoise, Atala, Gaétane, Colombine... ou Madeleine. Mais elles auront malgré tout entrebâillé la porte où s'engouffre désormais leur descendance combattive, frondeuse et même révolutionnaire. De Madeleine Huguenin, un livre, réédité plusieurs fois, reste souverainement instructif pour les lectrices d'aujourd'hui. Il s'agit de **Portraits de femmes**, qui apprendra beaucoup de choses à nos contemporaines sur les Canadiennes françaises du Québec — on ne disait pas encore les Québécoises — en des temps qui ne leur étaient guère favorables. De Madeleine de Verchères et Marie de l'Incarnation aux premières guerrières de l'indépendance féminine — du vote des femmes — il est fort intéressant de lire ces courtes biographies qui ont le mérite d'être rédigées dans un français correct et, souvent, très élégant.

On est quand même frappé par un détail, qui a toutes les apparences de ce que les journalistes appellent “le commentaire subjectif” dans l'extrait biographique qui accompagne le portrait de Idola St-Jean dont il est inutile de rappeler ici les luttes et l'incessant combat politique. En écrivant que,

dès 1930, féministe militante, Idola St-Jean s'était présentée devant l'électorat de Saint-Denis—Dorion, Madeleine Huguenin la félicite de son geste courageux "qui fut considéré comme prématuré. Elle se sentait aller à une défaite mais elle jugeait l'heure venue d'affirmer ses idées et de proclamer les revendications féminines par une candidature où elle fut combattue avec une violence qui la laissa sans amertume et garda l'emprise d'une volonté que rien ne fait dévier. Son esprit est précis et méthodique, poursuit l'auteur de **Portraits de femmes**, mais cette discipline est acquise à force d'effort raisonné." En conclusion, Madeleine Huguenin ajoute ce dernier mot que d'aucunes jugeront énigmatique: "Et si Idola St-Jean avait DIRIGE SEULE (en capitales dans le texte) la campagne du suffrage féminin, le suffrage elle l'aurait gagné." Il faut laisser aux spécialistes, à une Michèle Jean par exemple, le soin de fouiller cette curieuse appréciation, qui remonte aux années quarante.



Pour nous, il nous paraît plus important, dans l'Histoire de la littérature féminine au Québec, que Madeleine Huguenin ait écrit ces **Portraits de femmes** que les oeuvres théâtrales (*L'Adieu du poète*, hommage à Octave Crémazie, et *En pleine gloire*, à . . . la gloire justement d'un bataillon célèbre, le 22e Régiment) pour lesquelles on la couvrit d'éloge à l'époque mais qui ont sombré dans un oubli bien mérité.

Une opinion sur une autre de nos "ancêtres" journalistes, Fadette, Henriette Dessaulles St-Jacques — dans la préface, encore une! que Pierre Dansereau donnait, le 7 février 1971, au journal de Fadette, paraît convenir au mot de la fin de cet article. Dansereau, rappelant qu'il lisait beaucoup Galsworthy (*The Forsyte Saga*) à l'époque, établit un parallèle fort judicieux entre la haute bourgeoisie française du Québec et la bourgeoisie anglaise. "L'économie familiale de cette classe n'était pas celle du Faubourg Saint-Germain, précise Pierre Dansereau. Les familles des seigneurs et autres ruraux "à l'aise" vivaient peut-être davantage comme des "squires" britanniques que comme des hobereaux normands. Ces grâces de la vie anglaise, vécues dans Dickens, Thackeray, Eliot, Austen, les Brontë et, plus récemment dans Hardy, Bennett, Walpole, Maugham, Galsworthy et, au Canada, Mazo de la Roche, ces grâces et ces réserves proprement puritaines, on les retrouve dans ce journal de jeune fille provinciale. . ."

• Ce qui est vrai pour Fadette, petite fille et adolescente, l'est également pour Anne-Marie Gleason. Mais c'est du Québec d'avant la Première Guerre, d'un pays qui paraît moyenâgeux aux lectrices des années '70 que nous viennent les pages jaunies de **Premier péché** et de **Tout au long du chemin**. Ces pages ne paraîtront illisibles qu'à celles d'entre nous qui refusent le passé; qui font bon marché de leurs racines, ces racines que nos voisins d'Amérique estiment importantes au point d'avoir fait un succès littéraire et télévisé d'une oeuvre très justement appelée "**Roots**". Et qui s'insère parfaitement dans ce qu'André Laurendeau nommait "la révélation progressive". . .

Lisette Morin

Rimouski,
Octobre 1978

Boulot. . . métro. . . dodo. . . ou. .

Certaines femmes choisissent délibérément de rester au foyer et de se consacrer à leur vocation d'épouse, leur métier de mère et leurs devoirs de citoyenne. Ont-elles les mêmes chances de s'épanouir et de vivre heureuses que celles qui veulent concilier tout cela avec leurs obligations à l'extérieur, les exigences d'une profession ou d'un métier souvent plus accapareur et épuisant que libérateur et enrichissant?

Dans une société basée sur le principe de l'efficacité, de la rentabilité et de la consommation malheureusement une propagande éhontée et pernicieuse a voulu faire croire que la femme au foyer était exploitée, en quelque sorte dépossédée de son indépendance et de son autonomie, esclave qu'elle est, la pauvre, de ses chaudrons et de préoccupations dont on s'acharne sur tous les tons à minimiser et à réduire la valeur.

Pourquoi le mariage alors, lourd d'implication et d'engagement, si le célibat au contraire favorise une émancipation de plus en plus convoitée et dont on veut faire son principal but?

Je conviens que le mariage est une expérience pas toujours facile à vivre avec ses réalités quotidiennes et la répétition monotone de tâches plus ou moins astreignantes et appréciées. Comme l'a écrit Lamartine:

**La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour....**

- Mais un patron est-il moins tyrannique qu'un mari?

- Le bruit des machines est-il moins assourdissant, énervant et supportable que celui des ébats plus ou moins bruyants d'enfants qui s'amuse?

- L'égalité, mot dont on se targue et qui fleurit sur toutes les lèvres, est-elle plus facile à établir entre patron et employée qu'entre mari et femme?

- Une femme qui a du potentiel a-t-elle moins de chance de le développer et de le faire valoir dans sa famille d'abord, puis dans le milieu ensuite, qu'à l'intérieur d'un fonctionnarisme souvent ingrat et abrutissant?

- La femme au foyer dispose-t-elle de moins de loisirs que son homologue au bureau pour s'intéresser à toutes les facettes de la vie: services d'entraide, écriture, lecture, artisanat, décoration, sorties éducatives, émissions enrichissantes, sport, etc., etc.?

La femme au foyer s'afflige souvent à tort d'un manque de confiance en elle-même, d'une sous-estimation de ses possibilités, de l'insuffisance de sa formation, de la non-reconnaissance de la valeur économique de son travail, de l'angoisse ressentie face à une retraite anticipée au départ des enfants, etc., etc.

Une réorientation reste-t-elle possible et des solutions s'offrent-elles pour corriger un état de fait qui risque de détériorer l'image de la femme désireuse d'exercer à temps plein un rôle complet d'épouse, de mère et de

citoyenne du monde?

Peut-être que oui avec un peu d'imagination et de bonne volonté!

Pourquoi pas la reconnaissance d'un salaire à la femme au foyer qui lui permettrait une certaine indépendance financière et revaloriserait son statut de ménagère?

Pourquoi pas une éducation permanente gratuite avec des programmes d'orientation et de formation dans différents domaines, par le biais de la correspondance, de la radio ou de la télé à des heures adaptées aux besoins de la cause?

Je vous laisse le soin de répondre à toutes ces questions, de faire le bilan et, quelles que soient vos évaluations, de ne pas oublier que "le bonheur de la vie consiste à avoir toujours quelque chose à faire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer."

Janine Martin Hardy

Perspectives pour les femmes telles que proposées par un évêque entre

1928-1950

“Vous l'aurez encore remarqué, cette étude garde une réserve discrète au sujet des carrières féminines d'exception. Le fait que des jeunes filles et des femmes se voient forcées d'envahir les manufactures, et que d'autres, sans y avoir été forcées, envahissent les professions libérales, n'est pas de ceux qu'on peut rattacher à un état de société idéal. Avez-vous observé l'importance sociale que l'organisation ecclésiastique donne à la vie religieuse? Pourquoi, sinon parce que la tâche de la prière, les tâches de l'enseignement, et les tâches diverses de la miséricorde se répartissent toutes les énergies de nos religieuses au service de la vie familiale? Normalement ce sont les besoins familiaux qui devraient utiliser les activités de toutes les femmes, même de celles qui, n'y ayant pas été invitées, ne fondent pas de famille. Gardes-malades, institutrices, gouvernantes à domicile, servantes - pourquoi pas - dans les bonnes familles, ouvrières de l'aiguille, de la plume, du pinceau, de la pensée, elles contribueront chacune à alléger le fardeau des mères de famille. Si des circonstances familiales leur ont interdit l'entrée de la vie religieuse, du mariage, ou de l'une de ces tâches, pourquoi n'aspireraient-elles pas à venir en aide à une famille de leur parenté? Rien dans tout cela ne s'oppose à leurs aspirations d'ordre intellectuel. Mais tout les invite à faire que leur vie intellectuelle reste intelligente, et à retenir que, pour tous et surtout pour la femme, la bonté qui se dévoue est une forme supérieure de l'intelligence.

C'est pour la sauvegarde de leur personnalité que nous conseillons aux jeunes gens de n'aspirer point d'abord au fonctionnarisme. C'est aussi pour les empêcher d'égarer leur liberté, et par respect pour elles, que nous souhaitons aux jeunes filles de ne pas sortir de leurs attributions. Elles peuvent croire s'émanciper quand elles se soustraient aux tâches qui servent d'adjuvant à la vie familiale comme telle: en réalité, ce n'est pas une carrière qu'elles embrassent, c'est toujours plus ou moins une aventure qu'elles tentent. Et, s'il vous plaît, qu'un féminisme subtil ne nous oppose pas l'exemple d'une Jeanne d'Arc à la tête d'une armée, ou d'une Madeleine de Verchères faisant le coup de feu. Ces phénomènes, la Providence les suscite quand les hommes manquent à leur

tâche, ce qui est proprement un malheur commun. Or nous parlons d'un état normal où la société n'aura pas subi cette catastrophe, et qui n'exige pas une série de miracles de préservation physique et morale pour la femme sortie de son rôle. Et puis, chacun sait que ces héroïnes, comme Judith dans l'écriture, ne furent capables d'assumer un moment leur tâche virile d'exception, que pour avoir excellé avant tout dans les vertus de leur sexe, au sein de la vie familiale. (1)

Ce long extrait d'une circulaire au clergé de Mgr Courchesne montre bien tout l'intérêt que cet évêque a accordé à la situation de la femme dans la société. Les questions d'aujourd'hui y trouvent déjà quelques résonances. Jeter un regard sur le passé nous permet, certes, de discerner le cheminement en cours, ainsi que l'enracinement profond de certaines difficultés. J'ai choisi de scruter les **Mandements et Circulaires** de Mgr Courchesne dans le but de découvrir comment l'Eglise de l'Est du Québec, par la voix de son représentant officiel percevait les femmes, et surtout ce qu'elle leur proposait comme mission. Au fil de la lecture des textes écrits entre 1928 et 1950 -durée de l'épiscopat de Mgr Courchesne- j'ai pu dégager quelques traits bien marquants qui tracent le profil souhaité pour les femmes de notre région à cette époque.

1. D'abord des femmes vouées à la famille

Dans le texte reproduit auparavant, Mgr Courchesne indique bien que “normalement ce sont les besoins familiaux qui devraient utiliser les activités de toutes les femmes”, même de celles qui n'ont pas fondé de famille. C'est le modèle de la femme concentrée sur l'entretien et la protection de la vie de famille qui est le premier élément de base constitutif de la vie d'une femme; il ne semble pas y avoir de doute là-dessus. Tous les autres traits vont être établis en fonction de celui-là; les approbations et les encouragements de l'évêque s'inscrivent dans ce qui favorise cette ligne d'évolution, tandis que ses recommandations et ses blâmes se rapportent à tout ce qui nuit à ce type de réalisation de la femme.

Ainsi les “carrières féminines d'exception”, le travail dans les manufactures, les professions libérales, ne cadrent pas

dans “l'état de société idéal” entrevu par Mgr Courchesne. Tous les métiers exercés par les femmes, services dans l'enseignement, auprès des malades, dans les familles, travail d'artistes, doivent contribuer “à alléger le fardeau des mères de famille”. Les tâches entreprises par les religieuses doivent également poursuivre le même but. La mission des femmes, c'est de sauver les familles, toute autre motivation est jugée comme recherche d'aventure, et fait preuve d'un féminisme rejeté par l'évêque.

Faut-il aussi exprimer l'inquiétude que Nous causent les mesures destinées à attirer les femmes, et les mères surtout, hors du foyer, pour les appliquer au travail de l'usine ou à d'autres occupations peu séantes à leur sexe? Sa Sainteté le Pape Pie XII le rappelait récemment, c'est dans les liens de la famille que repose la force et la gloire d'une nation, une nation ne peut subsister avec des familles disloquées. Il est grandement à craindre que la dislocation de nos familles ne désaxe aussi toute la vie sociale de notre pays. [2]

2. Sous l'autorité de son mari

Reconnue comme pilier de la famille, la femme-mère doit cependant rester sous l'autorité de son mari. Citant saint Paul et le pape Pie XI, Mgr Courchesne établit que la femme doit être soumise à son mari; toutefois c'est encore elle qui doit assurer la sauvegarde de la vie familiale. Si l'homme -mari ou père- ne remplit pas convenablement son rôle d'autorité, c'est la femme qui doit “l'élever”, “le remettre ensuite à sa tâche et lui rappeler son devoir de ne s'y point dérober”, c'est-à-dire d'exercer son rôle d'autorité sur sa femme et ses enfants. La mère de famille est véritablement perçue comme la personne la plus capable dans le couple, celle qui est assez habile pour communiquer parfois l'autorité au père et aussi à son mari. Selon une configuration trinitaire, le père représente “la majesté de Dieu le Père”, tandis que la mère dévoile “l'image de la bonté et du dévouement du Verbe de Dieu venu sur terre”, et que les enfants livrent “l'image de l'amour increé de Dieu, l'Esprit Saint”. Voici donc ce long extrait qui situe l'autorité dans la famille:

Le second service que rend la doctrine

catholique à la cité consiste à maintenir, quelle que soit l'évolution des mœurs, que la famille est une vraie société et qu'à ce titre elle doit avoir un chef, une autorité. "Que les femmes soient soumises à leurs maris, comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est la tête de l'Eglise." [Eph. V, 22-24]. Vous entendrez Pie XI, après avoir rappelé ce principe, revendiquer avec non moins de fermeté, l'une des premières caractéristiques de la civilisation chrétienne. "La soumission de la femme à son mari ne nie ni n'enlève la liberté qui appartient pleinement à la femme, tant à cause de sa dignité de personne humaine qu'à raison de sa noble fonction d'épouse, de mère et de compagne. Elle n'implique pas l'obéissance à toute injonction qui serait inconciliable avec sa dignité d'épouse ou avec la saine raison. Cette soumission ne la réduit pas à la condition des mineurs. Elle interdit cette liberté exagérée qui perd de vue le bien de la famille. La soumission de la femme à son mari ne veut pas que, dans le corps qui est la famille, le cœur soit séparé de la tête, au grand détriment de tout le corps et avec danger d'en précipiter la ruine" [Le Mariage Chrétien].

Ces précisions de Pie XI laissent assez entendre qu'il peut y avoir déchéance du père, par excès ou par défaut. L'exercice chrétien de l'autorité considère que l'on n'est l'auteur de l'ordre [auctoritas] que si on sert soi-même cet ordre. Il se peut donc que la femme chrétienne doive ajouter à sa tâche d'élever ses enfants, celle d'élever son propre mari, ou du moins de le relever moralement. Mais ce doit être pour le remettre ensuite à sa tâche et lui rappeler son devoir de ne s'y point dérober.

La prédication de l'évêque et de ses mandataires, on le conçoit, doit bien se teinter, comme celle de saint Paul, des couleurs plus ou moins sombres de chaque époque, quand elle touche un sujet aussi grave que celui de l'autorité dans la famille. Nos conditions modernes du travail industriel ont tellement changé l'application de cette loi de l'autorité du père. Ce n'est pas seulement la vie rurale qui a vu ses paysans chercher au loin un travail plus lucratif que celui de la terre. C'est l'ancien atelier de l'homme d'un métier qui a disparu.

Or ce n'est pas la force physique qui soutient l'autorité paternelle. C'est le respect mutuel. Quel que soit l'âge du père de famille, si faible qu'il soit devenu, son autorité est un don spirituel. Dieu le Père, comme leur piété filiale révèrera dans la mère, l'image de la bonté Dieu le père, comme leur piété filiale révèrera dans la mère, l'image de la bonté et du dévouement du Verbe de Dieu venu sur terre. Et les parents savent leur autorité affermie quand ils voient dans leurs enfants, lien vivant qui les unit, l'image de l'amour incréé de Dieu, l'Esprit Saint. [3]

3. Gardiennes de l'esprit rural

Le diocèse de Rimouski regroupait entre 1928 et 1950 une population fortement rurale que le clergé voulait préserver de l'influence des villes qualifiées de "Babylone moderne". Mgr Courchesne s'est particulièrement fait le défenseur de la vie rurale, protectrice des vertus et de la foi chrétienne. Dans une de ses premières circulaires au clergé, il traite de la crise agricole en essayant de



Mgr Georges Courchesne

cerner les causes de la désaffection de la profession d'agriculteur chez les jeunes.

On ne se risque qu'en tremblant à les énumérer. A tort parfois, avec raison quelquefois, l'impression reste répandue que l'on ne tient à la condition d'habitant que si l'on ne peut pas faire autrement; qu'un peu d'instruction se concilie mal avec le métier; que passer à la vie du villageois ou du citadin, constitue une ascension sociale, même si c'est pour y faire la barbe aux autres, ou pour se vouer aux besognes de l'usine, ou simplement pour séjourner à la ville et y vivre d'expédients, entre deux saisons d'aventures peu payantes dans les chantiers. Quelqu'un a aussi affirmé que le citadin, en promenant à travers nos campagnes ses élégances douteuses, traite de haut le jeune campagnard, qui n'a pas besoin de ces insolences pour se sentir intimidé et pour se méprendre sur la supériorité sociale de ceux qui voyagent dans des automobiles non payées. Je n'ose pas garantir l'exactitude de cette observation, n'ayant jamais éprouvé de ces timidités. Mais qui dira ce qui se passe dans l'imagination de la jeunesse quand on lui laisse entendre que la vie du citadin, c'est ce luxe de loisir et de déplacements en riche équipage?

S'il fallait maintenant faire le compte des rêves qui s'ébauchent dans certaines têtes féminines, peut-être trouverions-nous que celles-là sont prêtes à prêcher autour d'elles le déracinement, non certes à cause de l'instruction reçue, comme on l'écrit trop, mais certainement à cause de l'usage fantaisiste qu'elles en font. Serait-ce trop affirmer que de mettre beaucoup de ces accès de mépris de la terre, chez la jeunesse des deux sexes, au compte de vagues aspirations d'enfants prodiges? Le prodige qu'a décrit le Sauveur est bien un dégoût de la paisible honnêteté de la vie des champs. Il a son émule féminin: le bourg de Magdala a assisté à ses débordements.

Tous deux aspirent à l'anonymat de la ville, où l'on échappe plus facilement à la surveillance et l'on n'a plus, semble-t-il, de réputation à sauvegarder comme dans le milieu rural, où tout le monde se connaît. [4]

Les femmes peuvent contribuer à garder l'amour de la terre chez leurs enfants; elles sont considérées comme celles qui par leur douceur et leur patience stimuleront l'attachement à la vie rurale. La lettre pastorale collective des archevêques et des évêques du Québec du 30 novembre 1937 énonce des conseils bien caractéristiques sur ce sujet.

Malgré les travaux et les plaintes du père, malgré la dureté de la vie, si sa douce voix, voix chrétienne, voix de confiance en Dieu, voix de douce résignation dans les épreuves, voix d'encouragement et d'amour toujours fidèle, se fait entendre et répand au foyer rural comme une atmosphère purifiante et une lumière du ciel, elle rendra la vie de la campagne plus attachante pour tous, et ses fils aimeront à y demeurer. [5]

Les villageoises elles-mêmes sont invitées à se montrer toujours favorables aux travaux de la terre et à faire partie des groupements agricoles féminins ou des cercles des fermières.

Dans une circulaire au clergé du 10 novembre 1941, Mgr Courchesne fait part de ses craintes au sujet du travail des servantes en ville. Le secrétariat de la J.O.C.F. venait d'ailleurs de publier un mémoire sur cette question. L'évêque de Rimouski souligne:

L'attrait des salaires qui se donnent dans les usines de munitions semble bien déterminer un exode silencieux vers les villes. Je vous prie de porter votre attention sur ce danger. [...] Ce qu'on nous dit des filles de la campagne et de leur sort dans les grandes villes où elles vont chercher du service, doit nous donner de l'inquiétude. Nous sommes

sur la liste des diocèses qui voient passer des jeunes filles à l'anonymat des grandes villes et à l'espèce de traite des blanches qu'on nous dénonce comme un fait. A Rimouski, un service de la J.O.C.F. s'occupe des deux cents servantes venues ici de nos campagnes. [6]

Le mémoire de la J.O.C.F. était très précis dans ses recommandations et réclamait fortement que les filles de la campagne restent chez-elles et qu'il y ait un service de protection des jeunes filles aux gares, "endroits préférés des racoleuses, des agents de prostitution." (7)

4. Des femmes modestes et tempérantes

La vertu que l'on tient principalement à préserver chez les femmes, c'est la pureté. C'est un thème qui a été fréquemment abordé par Mgr Courchesne alors qu'il parlait des modes, des danses, de la littérature pornographique, des vocations féminines et sacerdotales.

Mgr Courchesne n'a pas craint de parler des modes féminines, même s'il est conscient de la difficulté d'un tel discours: "sur ce sujet délicat, nous avons le sentiment d'être exposés à dire des choses qui font se cabrer ces dames". (8) Les modes indécentes sont désapprouvées à cause de la corruption et du manque de liberté qu'elles manifestent.

Si la confection des vêtements féminins est aux mains de corrupteurs publics, et si certains règlements idiots sont venus, à la faveur de la guerre, prétexter l'économie, pour obliger les fournisseurs à livrer à l'enfance, à l'adolescence et à l'âge mûr même, des habits très coûteux où manque le linge par le haut et par le bas, je ne parviens pas à comprendre pourquoi les honnêtes gens ne se décideraient pas à s'émanciper de l'humiliante dictature des tailleurs pour dames. Ne se décidera-t-on pas, une bonne fois, à reconnaître que ceux qui font leur fortune à même la vertu de tout le monde sont de ceux qu'a désignés l'Écriture en les disant marqués du signe de la bête? Que nos associations catholiques mettent donc à leur programme de coopération la création et la mise sur le marché d'une marchandise faite avec goût et qui livre honnêtement à ceux qui y mettent le prix, des vêtements propres à couvrir tout ce qui doit l'être chez une humanité civilisée, et cela, pas seulement pour l'usage de la place publique, mais j'oserais dire: surtout dans l'intimité du sanctuaire de la famille. [9]

Mgr Courchesne souligne également la légèreté des sous-vêtements qui ne conviennent pas à notre climat.

Et je range parmi les violations du sens commun la coutume qu'ont prise les jeunes filles et les femmes, de porter des sous-vêtements insuffisants à les protéger contre les rigueurs de notre climat. Car l'on passe ici de la manie de l'exhibition à une sorte de manie suicidaire. Nos communautés de femmes se demandent avec angoisse, au commencement de chaque année, si les mères ont complètement perdu l'instinct maternel, quand arrivent les jeunes filles, jusque du fond de nos campagnes, avec une garde-robe qui suffirait à peine sous les tropiques. Que vaudra demain la santé de celles-ci, qui devront à leur tour donner la vie? [10]

En général, les femmes sont invitées à beaucoup de modération:

Modération dans le train de vie, dans les habits, modération dans les goûts,

acceptation du devoir d'état dans les conditions providentielles, où l'on a grandi et où l'on doit servir d'appui au chef de foyer, modération dans les rêves, de façon à ne pas céder à des plans de vie qui ne cadrent pas avec les exigences de sa profession. [11]

On recommande aussi aux femmes de ne pas se livrer à l'usage de cigarettes et des cocktails, surtout en raison des effets physiologiques de ces pratiques. (12). Elles doivent aussi s'abstenir de danses qui sont considérées comme "une occasion ordinairement prochaine de péché".(13)

Les moyens préconisés pour préserver la pureté et la tempérance des jeunes filles et des femmes sont la prière, l'autorité du père, une croisade pour la pureté, un mouvement féminin en faveur de la modestie.

Prières publiques:

A partir de la réception de la présente lettre et jusqu'à la fin de mai prochain, vous voudrez bien, entre les annonces et le sermon, vous agenouiller, faire agenouiller vos fidèles et prononcer sans un mot de commentaire, l'annonce suivante:

"Pour obéir à une ordonnance formelle de Mgr l'Évêque du diocèse, nous allons prier afin d'obtenir que l'ensemble des femmes et des jeunes filles catholiques s'abstiennent des boissons alcooliques et respectent les exigences de la pudeur et de la modestie du vêtement partout au dehors et notamment à leur foyer, dans la vie de tous les jours: Notre Père... Je vous salue, Marie... Mère très pure, priez pour nous. Vierge très prudente, priez pour nous."[14]

Les pères de famille doivent se servir de leur autorité pour que la décence règne chez leur femme et leurs filles.(15) De plus, deux croisades de pureté sont signalées: l'une organisée en Italie dont fait part Pie XII dans un de ses discours en 1941(16); l'autre originant de la lettre pastorale collective des archevêques et des évêques du Québec sur la croisade de la pureté, le 5 mai 1946(17). Enfin, Mgr Courchesne se réjouit de la naissance d'un mouvement féminin en faveur de la modestie, les "Messagères de Notre-Dame", suite à une semaine de modestie et de santé tenue du 1er au 8 décembre 1947 à l'École ménagère régionale de Rimouski.(18)

L'objectif visé dans cette campagne pour la pureté, la tempérance et la modestie, c'est que les jeunes filles soient fidèles à leur vocation de chrétiennes et que plusieurs d'entre elles se consacrent à la vie religieuse.

Je demande que l'on prie Notre-Seigneur d'envoyer son Esprit au secours de toutes les jeunes filles de notre diocèse, afin qu'elles se maintiennent dans la crainte de Dieu, qu'elles soient fidèles à leur vocation de chrétiennes, qu'elles ne refusent pas d'entendre l'appel de Dieu, qui en veut un grand nombre à la vie religieuse, et que celles qui deviendront mères de famille se préparent saintement à entrer dans cet état. Il faut compter, avant tout, sur le secours de la prière pour obtenir que restent bonnes et pures et respectables toutes celles qui feront, demain, que l'âme de notre peuple soit élevée dans la crainte de l'amour de Dieu.[19]

5. Protectrices de la vie de prière

Les femmes ont été chargées d'entretenir la vie spirituelle au foyer. "Que

Notre-Seigneur nous accorde la grande grâce de voir les mères chrétiennes d'aujourd'hui et celles de demain maintenir dans nos foyers la flamme de la piété et de l'esprit surnaturel."(20) Mgr Courchesne réitère à quelques reprises les prêtres du diocèse de Rimouski de faciliter aux Soeurs de l'Immaculée le recrutement de paroissiennes pour les retraites fermées. (21) C'est à l'occasion de ce temps de ressourcement spirituel que les jeunes filles pouvaient acquérir "la tranquillité d'âme et l'esprit de sacrifice nécessaires" pour la direction de leur futur foyer ou encore l'épanouissement de leur vocation religieuse.

De plus, c'est aux mères de famille que revenait d'abord la première préparation des vocations sacerdotales.

Est-ce que votre expérience des âmes ne vous convainc pas de jour en jour que les vocations sacerdotales ont leur première préparation dans l'âme des futures mères de famille et que les vocations diminuent dans le proportion où le foyer devient plus mondain que chrétien? [...] Nos mères de famille de toute condition procéderont de l'idéal inspiré par ce que l'Évangile nous apprend de la Mère du Sauveur du monde, le Christ, et elles envelopperont la vie de leurs enfants d'influences décisives pour leur vocation de chrétiens, de religieux, de prêtres. Ou bien nos mères de famille procéderont d'un idéal pour lequel le Sauveur a été sévère, l'idéal mondain. [22]

Signalons quelques dévotions à des femmes. La dévotion à Marie, "ostensoir de l'Homme-Dieu" est recommandée lors d'une lettre pastorale sur la reine des apôtres, clercs et laïques, le 12 avril 1935(23), d'une circulaire au clergé du 30 avril 1944(24). Le soixantième anniversaire du patronage de Sainte-Anne est souligné dans la circulaire au clergé du 17 juillet 1937. (25)

6. Engagées dans des associations

Différentes associations féminines catholiques, souvent correspondant à un groupement d'hommes, permettent aux femmes de s'engager plus intensément dans la vie sociale avec des motivations chrétiennes. Les **Mandements et Circulaires** de Mgr Courchesne nous font connaître la Ligue féminine d'Action Catholique (26), la J.A.C.F., la J.E.C.F., l'A.C.J.C.F., la Confrérie de la Doctrine chrétienne (28), les cercles Jeanne d'Arc. (29)• De fait, Mgr Courchesne souhaitait la naissance de groupement d'Action catholique.. "Sans trop aider, le curé fera bien d'organiser selon les exigences de l'esprit chrétien un comité paroissial d'action catholique féminine."(30) Il se réjouit de la mise sur pied de la section féminine de l'U.C.C., qui permettra de régir plus adéquatement "tout ce qui relève du ministère de l'intérieur au foyer rural".

L'une des plus récentes décisions de l'U.C.C. diocésaine a consisté à mettre sur pied une section féminine de l'association professionnelle sous le nom de Dames de l'U.C.C. L'idée en a souvent été exprimée depuis la fondation de l'U.C.C. en 1924. Sans beaucoup de propagande et seulement parce que la chose a tant de bon sens, les femmes de nos cultivateurs ont compris qu'elles aideraient beaucoup leurs maris si elles entraient dans l'association qui enveloppe de sa protection le bien de tous les foyers ruraux. Qu'on pense aux questions relatives à la Caisse populaire, à la

Mutuelle-Vie, aux soucis que donnent l'horticulture, la basse-cour, bref tout ce qui relève de ministère de l'intérieur au foyer rural. [31]i

7. Des institutrices

Il est intéressant de constater comment Mgr Courchesne, lui-même éducateur éminent, a voulu assurer aux femmes une instruction de plus en plus poussée. La circulaire au clergé du 21 juin 1947 est caractéristique à cet égard.

J'insiste sur la nécessité de faire donner à toutes les jeunes filles qui en sont capables et c'est la majorité- un cours complet et qui ne se limite pas au grade élémentaire. Je le regrette, mais il me faut constater chaque année que nous n'avons pas d'élèves qui aillent jusqu'au grade supérieur à Rimouski. [...] Mais je demande que nos associations féminines s'émeuvent et travaillent l'opinion des parents de façon que l'on veuille bien faire les sacrifices nécessaires si l'on veut assurer aux éducatrices de demain ce que feu Mgr Brunault appelait la "plus belle dot que l'on puisse offrir à une jeune fille: la culture et le brevet du cours supérieur de l'une de nos écoles normales". [32]

De fait, Mgr Courchesne s'est largement intéressé à la vie des écoles normales, de son diocèse; nous sommes mis au courant de leurs débuts (33), du prix de pension à payer en 1947, "vingt piastres par mois (34)" des activités de l'École normale de Sainte-Rose-du-Déglis (35). L'évêque de Rimouski s'est beaucoup préoccupé des qualités des institutrices, il savait "combien le sort de l'école dépend du sérieux de l'institutrice (36)". Il a maintes fois insisté sur l'importance de l'union diocésaine des institutrices (37), sur la fédération diocésaine des cercles pédagogiques des institutrices. (38)

La profession d'institutrice a été largement privilégiée dans la vie rurale, car c'était la seule que les jeunes filles pouvaient exercer dans leur propre milieu les autres emplois exigeant le départ vers les villes. Comme on voulait assurer une bonne éducation aux fils et filles de la terre et que d'autre part, la vie des villes était honnie, on comprend toute l'importance qui a été donnée à la formation d'institutrices. Quelques autres types d'études sont aussi mentionnés: des études agricoles (39), les cours de l'École ménagère régionale des Soeurs du Saint-Rosaire. (40)

8. Des religieuses

La lecture des **Mandements et Circulaires** nous fait découvrir toute l'attention qu'a apportée Mgr Courchesne à la vie et à l'oeuvre de différentes communautés religieuses qui ont été présentes sur le territoire du diocèse. La circulaire du 31 décembre 1936 nous fournit plusieurs renseignements sur le sujet: la situation financière un peu précaire de la fondation au Lac-au-Saumon de la communauté des Servantes de Marie Reine du Clergé; la construction à Rimouski de la maison des retraites fermées des Soeurs de l'Immaculée Conception, la construction d'une aile à l'hospice des Soeurs de la Charité, également au monastère des Ursulines, ainsi qu'au monastère des Servantes de Jésus-Marie. (41) D'autres circulaires nous apprennent l'incendie d'une partie du monastère des Ursulines (42), la construction d'une aile à l'hôpital de Rimouski, l'ouverture de dix missions par les Soeurs du Saint-Rosaire, le départ

d'Ursulines pour le Japon, l'érection de la congrégation des Soeurs Servantes de Notre-Dame Reine du Clergé en congrégation diocésaine, la fondation de l'hôpital du Saint-Rédempteur par les Soeurs Dominicaines du Saint-Enfant-Jésus, le service des Soeurs de la Sagesse au Sanatorium anti-tuberculeux de Mont-Joli. (43)

Ce sont là des détails bien matériels qui montrent toutefois l'intérêt de l'évêque pour la vie et les activités des religieuses dans son diocèse, ainsi que l'estime qu'il avait pour elles.

Le type de femme qu'imaginait Mgr Georges Courchesne en écrivant à son clergé n'était certes pas la femme-objet ni la femme-enfant, encore moins la femme-poupée; la vie de la campagne était certes trop exigeante pour permettre de telles fantaisies. Au contraire, la femme qui y est présentée est celle qui est entièrement consacrée à la vie de sa famille ordinairement nombreuse, où doit régner l'autorité du père. Elle s'intéresse à la vie rurale et voit à cultiver cet amour de la terre chez ses enfants. En 1936, Mgr Courchesne confirmait qu'"elles (les femmes) ont mieux à faire (...) que d'accepter de s'américaniser par tout ce qui atteint déjà nos villages après avoir presque tué la vie de l'esprit chez une multitude de leurs soeurs de la classe dite dirigeante de nos grandes villes."(44)

Des questions bien actuelles comme la contraception, l'avortement ont été à peine soulevées dans les écrits de Mgr Courchesne, car la tradition chrétienne et catholique était trop ferme pour qu'on songeât à apporter quelques modifications à des prescriptions morales basées sur la fécondité naturelle de chaque relation sexuelle.(45) Cependant, devant l'émancipation et l'exhibitionnisme qui se faisaient jour, les interventions de Mgr Courchesne se sont faites pressantes pour que les femmes soient modestes dans leurs vêtements, qu'elles refusent la consommation de l'alcool, en somme qu'elles soient modérées dans tout leur comportement. D'ailleurs, ce sont les femmes qui doivent stimuler la vie spirituelle de leur foyer; leur engagement dans les groupes d'Action catholique et l'U.C.F. est tout indiqué pour soutenir leur apostolat. Pour leur part, les religieuses fournissant une participation variée à la vie sociale et spirituelle du diocèse. Finalement, Mgr Courchesne souhaitait que les femmes se servent de leur intelligence et contribuent à développer celle de notre peuple; la profession d'institutrice a été particulièrement valorisée dans ses écrits.

Les propositions faites par Mgr Courchesne m'apparaissent bien liées à une mentalité et une préoccupation surtout rurales, mais elles lancent un appel à la responsabilité pour le femme au coeur de la vie du couple, de la famille, de la société et de l'Eglise, appel qui demeure impératif pour aujourd'hui, même s'il sera rempli sous des modalités différentes.

MONIQUE DUMAIS

NOTES:

Je remercie ma soeur, Françoise Dumais, pour l'aide qu'elle m'a apportée dans le dépouillement des textes.

1. Mgr Georges Courchesne, *Circulaire au clergé*, no 89 (bis), 27 septembre 1942, **Mandements et circulaires**, vol 111, pp. 177-178.
2. Lettre pastorale collective et mandement des archevêques et des évêques du Québec, 18 janvier 1942, 111, p. (103).

3. Circulaire au clergé, no 89, 8 septembre 1942, 111, pp. 149-151.
4. Circulaire au clergé, no 4, 24 décembre 1928, 1, pp. 33-34.
5. Lettre pastorale collective des archevêques et des évêques du Québec sur le problème rural au regard de la doctrine sociale de l'Eglise, 30 novembre 1937, 111, p. (10).
6. Circulaire au clergé, no 84, 10 novembre 1941, 111, pp. 71-71.
7. Mémoire de la J.O.C.F. sur les problèmes des jeunes filles de la campagne venant travailler dans les villes, 111, p. (11) suite à la page 86.
8. Circulaire au clergé, no 84, 10 novembre 1941, 111, p.73.
9. Circulaire au clergé, no 101, 19 août 1944, IV, pp. 117-118. Autres textes sur la modestie: Circulaire au clergé, no 34, 9 février 1934, 1, pp. 303-304; Circulaire au clergé, no 85, 15 janvier 1942, 111, p. 105.
10. Circulaire au clergé, no 12, 15 avril 1930, 1, p.117.
11. Circulaire au clergé. no 6, 12 mai 1929, 1, p. 67.
12. Circulaire au clergé, no 40, 25 février 1935, 1, p. 353; cf. Circulaire au clergé, no 95, 25 novembre 1943, IV, p. 56.
13. Circulaire au clergé, no 25, 5 avril 1932, 1, p. 232.
14. Circulaire au clergé, no 34, 9 février 1934, 1, pp. 303-304.
15. Circulaire au clergé, no 12, 15 avril 1930, 1* p. 118.
16. Discours du pape XII, 111, pp. (19-26); suite à la page 86.
17. Lettre pastorale collective des archevêques et des évêques du Québec sur la croisade de la pureté, 5 mai 1946, V, no 115 (bis), pp. 33-35.
18. Circulaire au clergé, no 120, 20 décembre 1947, V, pp. 128-129.
19. Circulaire au clergé, no 15, 8 janvier 1931, 1, pp. 150-151.
20. Circulaire au clergé, no 10, 24 décembre 1929, 1, p. 95.
21. Circulaire au clergé, no 3, 6 août 1928, 1, p. 21; Circulaire au clergé, no 30, 11 février 1933, 1, p. 273.
22. Circulaire au clergé, no 103, 24 octobre 1944, IV, p. 150.
23. Lettre pastorale no 3, 12 avril 1935, 111, pp. 251-301.
24. Circulaire au clergé, no 98, 30 avril 1944, IV, pp. 94-101.
25. Circulaire au clergé, no 57, 17 février 1937, 11, p. 104.
26. Circulaire au clergé, no 52, 15 novembre 1936, 11, p. 51.
27. Circulaire au clergé, no 72, 25 janvier 1940, 11, pp. 337-338.
28. Ibid., p. 332.
29. Circulaire au clergé, no 104, 28 octobre 1944, IV, p. 165.
30. Circulaire au clergé, no 30, 11 février 1933, 1, p. 270.
31. Circulaire au clergé, no 72, 25 janvier 1940, pp. 326-327.
32. Circulaire au clergé, no 116, 21 juin 1947, V, p. 92.
33. Circulaire au clergé, no 74, 8 mai 1940, 11, pp. 389-390; Circulaire au clergé, no 116, 21 juin 1947, V, pp. 91-92.
34. Ibid., V, p. 91.
35. Circulaire au clergé, no 94, 15 août 1943, IV, pp. 31-40.
36. Ibid., p. 31.
37. Circulaire au clergé, no 99, 10 mai 1944, IV, p. 103.
38. Circulaire au clergé, no 84, 10 novembre 1941, 111, p. 73.
39. Circulaire au clergé, no 40, 25 février 1935, 1, pp. 354-355.
40. Circulaire au clergé, no 95, 25 novembre 1943, IV, p. 55.
41. Circulaire au clergé, no 52, 15 novembre 1936, 11, pp. 56-59.
42. Circulaire au clergé, no 54, 18 janvier 1937, 11, p. 70.
43. Circulaire au clergé, no 71, 15 décembre 1939, 11, pp. 299-303.i
44. Circulaire au clergé, no 52, 15 novembre 1936, 11, p. 53.
45. c.f. lettre collective des archevêques et des évêques du Québec, sur le prêtre et la croisade de pureté, 2 janvier 1947, V, no 115 (ter), pp. 75-77.



«Je me sens bien fatiguée et pour finir sur un air très vivant, j'aimerais te dire que dans mon jardin d'un "demi-siècle", pousse une belle petite fleur "vivace" qui s'appelle Zoé. Elle a fait de moi une grand-mère heureuse qui a compris sa mère, sa grand-mère et sans doute toutes les autres grand-mères. Zoé, "c'est une petite fille d'amour" comme elle le dit si bien. — Présentement nos enfants, dont l'un est devenu physicien et l'autre orthopédaque, habitent chacun dans leur foyer. Marius et moi vivons donc une vie "à deux" bien agréable: paix, sérénité, tendresse qu'apportent les années de vie commune. Et la porte de notre demeure est toujours ouverte: l'accueil étant pour moi un héritage reçu et que je dois transmettre sans que ce soit un devoir, puisqu'une visite est toujours un cadeau!»